W-FENEC

MAGAZINE



NOSTROMO

GLIZ - ADULT. - LA PIETA - DEMAGO - PCCC
RED MOURNING - PHIL LAGEAT - GRADE 2 - ACOD
LENINE RENAUD - THE MARS VOLTA - THE SMILE

1122

EDITO

Allez, cette fois c'est moi qui m'y colle. C'est même le deuxième édito que je fais en moins d'un mois. Oui parce qu'avec l'autre renardeau Gui de Champi, on a fait un enfant illégitime au W-Fenec : le fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux - Saison 1. Un recueil de notre rubrique qu'on peut lire dans ces pages depuis le mag 47, agrémenté d'un épisode inédit bonus papier, avec couverture et logo réalisés par l'illustre daN Kérosène. La classe ! Perso j'adore ce format et si on le pouvait, j'œuvrerais encore davantage pour qu'on sorte chaque magazine physiquement mais ça nécessiterait du temps, de l'argent et une logistique encore plus complexe, que celle qui ne l'est déjà pour vous les proposer régulièrement en format digital. Le précédent, où il était justement longuement question de fanzinat et presse papier aurait légitimement mérité une sortie physique, celui-ci aussi et je ne parle même pas du prochain, qui sera un numéro anniversaire. Chaque chose en son temps.

Là le temps il a été bien occupé par ce projet de fanzine donc, mené de front avec ce tout nouveau mag mais quand on aime, on ne compte pas, c'est bien connu. On ne compte pas les journées, les soirées, les «j'peux pas j'ai des chroniques à rédiger / relectures / bouclage» (que doit entendre souvent la famille de notre rédac/chef adoré par moments) ou encore les «j'peux pas ce soir, j'ai concert» (dans les chaumières d'autres rédacteurs). Cette passion pour le «rock indépendant» (histoire de faire large) est souvent plus forte que tout. Ce n'est pas qu'un hobby, ça dépasse, transcende le simple aspect musical. On y fait des rencontres, tisse des liens avec des personnes partageant des mêmes valeurs, certaines deviennent des amis, des idées plus ou moins folles sont lancées, qui se concrétisent ou non... «Et si l'année prochaine on allait faire ce festival punk-rock qui a l'air trop cool, The Fest, organisé par le label No Idea en Floride ? « Ça je l'ai entendu en 2009 et en 2010 je prenais l'avion pour les States pour la première fois, réitérant en 2011 avec mon premier (et unique) tattoo sur place, du-dit label. J'en parle car j'ai encore planifié mes dernières vacances en fonction de ce fest, chose qui n'est pas toujours aisée à expliquer à des collègues ou amis ne partageant pas cette passion, ayant du mal à comprendre l'intérêt d'aller en Floride et de séjourner à Gainesville ! En revanche, je suis certain qu'Ara, notre fan attic de Frank Turner comprendrait parfaitement, elle. Toi aussi, n'est-ce pas ?

Quand on met un pied dedans, c'est tellement prenant, nourrissant, qu'il est difficile de s'en extraire. Regarde les Nostromo, ils ont essayé d'arrêter mais n'ont pu résister bien longtemps. Ils ont remis le pieds à l'étrier et les revoilà plus déterminés que jamais. Le rock c'est une histoire sans fin, un peu comme cet édito.

■ Guillaume Circus

SOMMAIRE

06 NOSTROMO

12 THE MARS VOLTA

16 ADULT.

24 STUPEFLIP

27 LENINE RENAUD

38 ACOD

42 SLIPKNOT

46 THE SMILE

48 PHIL LAGEAT : HELLFEST

58 POGO CAR CRASH CONTROL

63 GLIZ

68 JERRY CANTRELL

73 DEMAGO

82 LIVE IN PARIS

118 RED MOURNING

130 BLACK MIDI

138 GRADE 2

143 INTERVI OU : LA PIETA

146 ROCK YOUR BRAIN FEST

168 HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

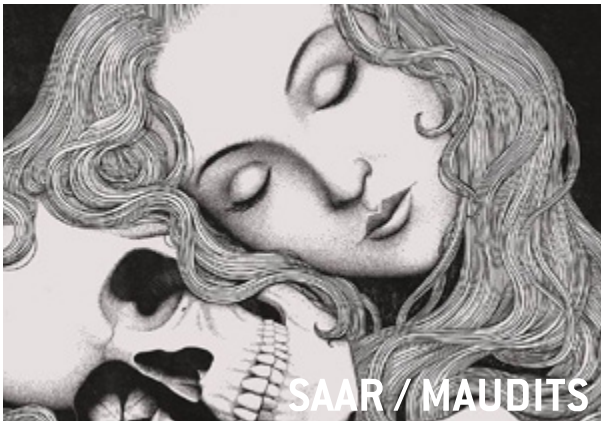
274 DANS L'OMBRE : SIMON

176 FAN ATTIC : FRANK TURNER


A VOID


IRNINI MONS


CHALET


SAAR / MAUDITS

Ont participé à la rédaction de ce numéro : Oli, Ted, Éric, Gui de Champi, Mic, Julien, Guillaume Circus, JC, Jérôme tFb.
Maquette couverture et mag : Oli
Toutes photos (sauf précisions) : DR
Photo couverture : Mehdi Benkler

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN SEPTEMBRE

Le fondateur de **Neurosis**, Scott Kelly a annoncé arrêter ses activités musicales suite à des abus sur sa famille.

Fat Mike a annoncé que 2023 serait la dernière année de **NOFX** qui sort «Double album» et paye une tournée.

Living Colour a invité **Steve Vai** sur 4 titres lors du Rock in Rio. Il a notamment joué sur «Cult of personality», que le groupe a par la suite décidé de réenregistrer avec Steve Vai en invité.

Les premiers concerts en mémoire de **Taylor Hawkins** ont eu lieu à Londres et Los Angeles. Beaucoup de moments notoires, comme Them Crooked Vultures qui s'est réuni pour la première fois depuis 12 ans ou le fil de Taylor qui joue de la batterie sur « My hero».

Nirvana a gagné le procès engendré par la plainte déposé contre eux par Spencer Elden (présent sur la pochette de Nevermind). La cour a rejeté la plainte en appel pour la 3ème et dernière fois.

LES INFOS QU'IL NE FALLAIT PAS RATER EN OCTOBRE

Nine Inch Nails s'est réuni avec d'ancien membres du groupe (Richard Patrick, Chris Vrenna, Charlie Clouser et Danny Lohner) sur scène à la fin d'un concert aux USA pour y jouer un mini-set de 6 morceaux comportant d'anciens titres, ainsi qu'une reprise de «Hey man, nice shot» de Filter, le groupe que Richard Patrick a formé après son départ de NIN.

FFF a signé avec le label Verycords, et **Enhancer** se reforme pour faire un concert au Forum de Vaureal.

Le batteur des **Dead Kennedys**, D.H. Peligro est décédé à l'âge de 63 ans suite à un traumatisme cranien engendré par une chute.

Queen a dévoilé un titre inédit avec Freddy Mercury, intitule «Face it alone».

La billetterie du **Hellfest** a écoulé ses 55.000 pass en 1 heure 20 pour sa seizième édition qui se tiendra sur 4 jours. Un nouveau record.

QUI A DIT ?

A long-terme, on veut porter la parole de l'étrangeté et du bizarre au monde aussi longtemps que nous pouvons respirer.
A. Nostromo
B. Phil Lageat
C. Gliz
D. Adult.

Le track-listing est toujours un casse tête surtout lorsqu'on considère qu'un album doit s'écouter dans l'ordre défini et dans son entièreté.
A. La Piéta
B. ACOD
C. Démago
D. Lenine Renaud

Je me sentirais vraiment incapable d'habiter ailleurs qu'à la campagne, je dépérirais très rapidement.
A. ACOD
B. Lenine Renaud
C. Nostromo
D. Gliz

Sans la promo et la pub, un clip aussi beau qu'il puisse être, peut vite tomber dans les oubliettes.
A. Lenine Renaud
B. Adult.
C. Demago
D. ACOD

C'est pas un album qui donne envie de sortir les cotillons, ça c'est sûr. C'est un album de combat, de résilience, de dépassement.
A. Nostromo
B. Lenine Renaud
C. Red Mourning
D. Démago



NOSTROMO

MIRACLE DE LA TECHNOLOGIE, LES INTERVIEWS PEUVENT DÉSORMAIS SE FAIRE DEPUIS À PEU PRÈS N'IMPORTE OÙ ET N'IMPORTE QUAND... POUR LE «QUAND», C'EST À LA VEILLE DE LA SORTIE DE BUCÉPHALE (ET CE N'EST PAS UNE IMAGE, C'EST VRAIMENT PILE LE JOUR D'AVANT), POUR LE «OÙ», C'EST QUELQUE PART ENTRE CHEZ MOI (À ST-OMER) ET LES ROUTES DE CROATIE D'OÙ LAD TAILLE LA ROUTE ET EST TRÈS CONTENT DE RÉPONDRE À MES QUESTIONS POUR CASSER LA MONOTONIE DU VOYAGE. ENTRE DEUX TUNNELS (ET C'EST PAS UNE BLAGUE), VOILÀ LA RETRANSCRIPTION DE NOS ÉCHANGES...

L'album sort demain, en quoi ta journée sera différente ?
Elle sera un peu comme les autres mais il y a un sentiment de concrétisation... on n'a pas sorti d'album depuis 15 ans, c'est un vrai comeback après toutes ces années. On a balancé deux titres puis l'EP Narrenschiff, et du coup, là c'est un vrai album. C'est un peu une victoire sur nous-mêmes, on a bataillé pour remettre la machine en route et on est très content du résultat, le son, les compos, l'artwork, tout nous plaît ! Le travail de Raphaël Bovey qui a enregistré et mixé l'album est incroyable, il nous a poussé dans nos retranchements et le résultat en tout cas pour nous et vraiment incroyable. On n'a jamais sonné aussi gros... Petite fierté personnelle j'ai aussi eu la chance de pouvoir masteriser l'album... Maintenant c'est au peuple de décider, on verra comment l'album sera reçu par le public et les réseaux sociaux, c'est sûr qu'aujourd'hui, on aura un feed-back beaucoup plus rapide qu'il y a 15 ans. En tout cas, on est trop fiers de ce disque !

Certains titres sont assez lourds et lents, c'est parce qu'il vous faut des temps calmes pour récupérer en concert ?
Bonne question (rires). On a aussi des morceaux qui vont beaucoup plus vite ! On a un batteur plus jeune, il tient la machine donc pas de souci pour les concerts ! On a toujours envie de se surprendre alors on a fait deux-trois morceaux différents, des titres qui vont surprendre les gens qui nous connaissent.

À quel moment de la composition décidez-vous du tempo ?
Jérôme compose la base des riffs et il colle un pattern de batterie, le rythme est donc dès le début dans la compo, ensuite Max réarrange les parties batterie. On a un processus de composition assez simple, pour ces morceaux plus lents, ce sont des collaborations. D'abord, il y a eu l'invitation pour participer à «Major Arcana» au Trianon à Paris avec Treha Sektori, on a donc composé «Katabasis», ensuite pour «Asato ma», un soir Jérôme était en studio et on discute de Ravi Shankar, on se dit pourquoi pas essayer de s'inspirer, on a riffé à partir d'un de ses mantras et on a créé ce titre. Ça peut donc venir d'idées qui tombent, des discussions ou des évènements...

Et quand vous écrivez «Asato ma», vous savez que ça resterait quasi instrumental ?
Oui, c'est comme ça qu'on le voulait.

Tu es guitariste au départ, tu composes encore à la guitare ou tu proposes des plans de basse directement ?
Je ne compose plus trop, j'aide Jérôme à réarranger les morceaux. J'aimerais pouvoir m'investir un peu plus dans la compo sur le prochain. Je lâche un scoop là ! Mon background est bien plus rock'n'roll, quand je compose, c'est de manière beaucoup plus simpliste. Dans Nostromo, j'ai apporté des idées sur «Sunset motel». Je comprends très bien ce que Jérôme fait mais je suis incapable d'écrire comme cela.

D'ailleurs, la basse suit la guitare plus que la batterie...
Oui, j'appuie la guitare mais la batterie suit la guitare aussi, on joue à trois, c'est un peu du triolisme...



Dans le mix, on ne distingue pas forcément ta basse...
Ouais, mais si t'enlèves la basse, c'est tout pourri ! (rires) On a fait des tests au moment du mix, sans basse, ça ne marche pas. En fait, elle est tout le temps derrière, tu la sens plus que tu l'entends. Elle a son rôle. Je ne suis pas démonstratif ou exigeant par rapport à ma place dans le groupe, je fais partie d'un tout, je ne suis pas un soliste. Qu'on m'entende bien ou pas, je m'en tape le cul. La basse apporte surtout de l'énergie. En fait, tu remarques si je ne suis pas là mais quand je suis là, tu te demandes «il fout quoi celui-là ?» (rires).

Vous avez deux titres avec des guests, comment vous avez choisi Monkey 3, ce sont des amis ?
On les a rencontrés en France sur quelques concerts. Pendant la période du Covid, on s'est dit que ce serait sympa de faire un morceau avec eux, on a appelé Boris, on a passé une grosse soirée avec eux et c'était parti. C'était tout simple, ce sont vraiment des mecs cools, en plus d'être des supers zicos. On a des styles très différents mais on s'apprécie, on n'est pas à fond dans le death metal ou le grind, on fait une musique brutale, extrême, mais on aime aller voir ailleurs, alors pourquoi pas une collab' avec un groupe différent ? On fait de la musique avant tout, on n'est pas très attaché aux étiquettes...

Et comment s'est fait le choix des titres où ils étaient invités ?
C'est compliqué de les faire venir jouer sur un morceau de grind. Sur «Asato ma», il y avait de la place pour mettre du synthé ou un solo

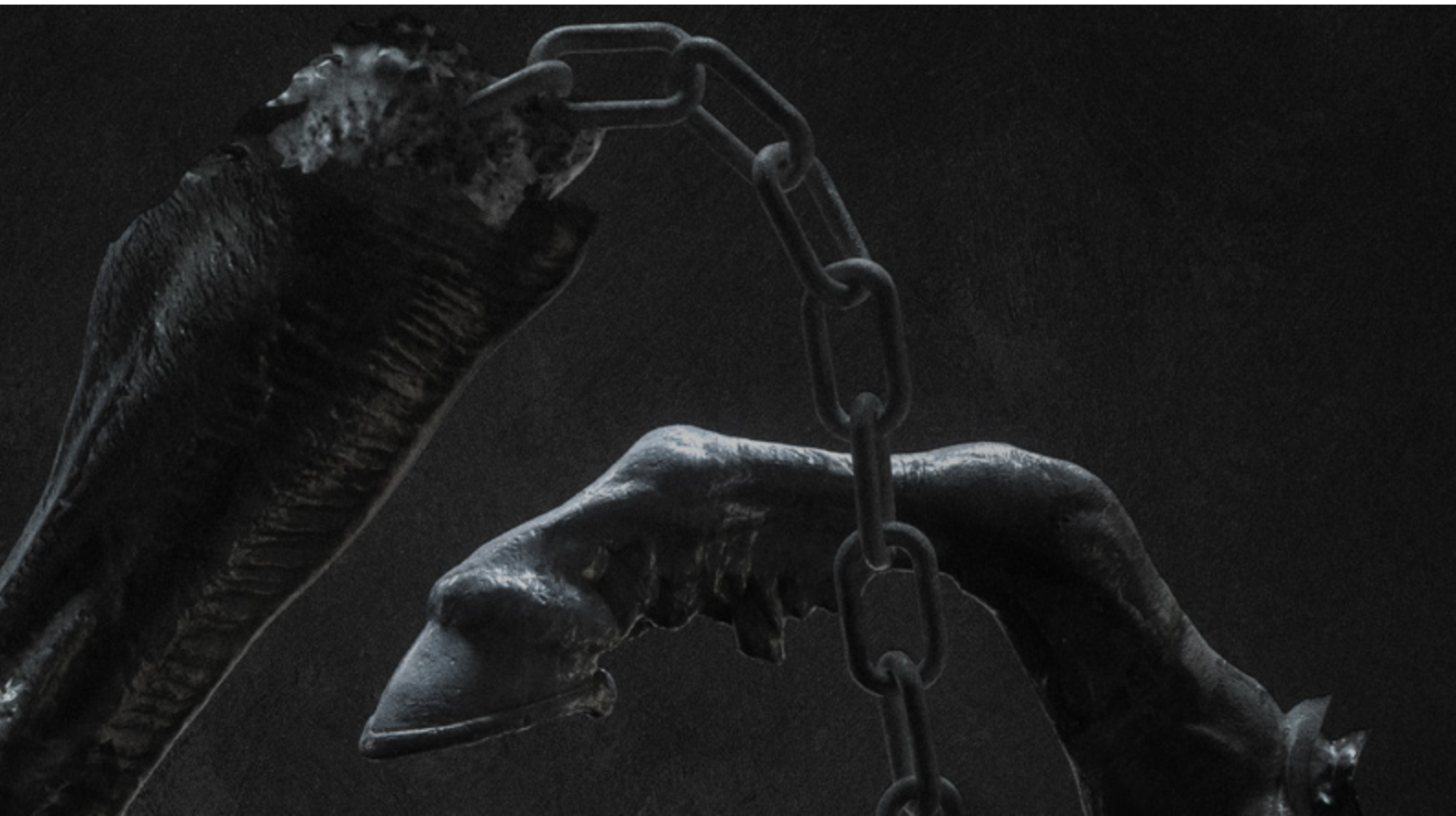
de guitare et le résultat est plutôt convaincant donc c'était un bon choix. Pour «Katabasis», c'est Dehn de (Treha Sektori) qui a envoyé la base donc on n'a pas choisi.

Dehn Sora est aussi responsable de l'artwork, il est superbe, vous lui avez laissé carte blanche ?
Complètement. Javier avait trouvé des éléments pour lui donner quelques pistes mais on lui a laissé carte blanche, il est extrêmement talentueux, on avait une confiance totale. Et sans trop le briefer, il avait vu juste.

Le sujet était porteur aussi, Bucéphale est associé à la puissance mais aussi à la faiblesse de par la peur de son ombre…
On aime ce côté-là justement. Comprendre la faiblesse… Alexandre avait compris le pourquoi des choses, c'est cette thématique qui nous a intéressé, le fait que l'individu cherche à comprendre la causalité des choses. J'avais lu ça dans un texte d'Alain, au début du «Propos sur le bonheur», le premier chapitre s'intitule «Bucéphale». Quand un bébé pleure, il faut se demander pourquoi, tu peux chercher des explications à travers son père ou sa mère mais s'il pleure c'est peut-être qu'il a tout simplement mal. Il faut chercher l'épingle comme dit si bien Alain. C'est pareil avec Bucéphale, Alexandre avait compris que le cheval avait peur de son ombre et qu'il fallait tourner sa tête vers le soleil et du coup il réussit à le monter. Il y a aussi l'idée de puissance, de brutalité, ça se marie assez bien mais attention, ça ne va pas plus loin. On aime bien donner des titres d'albums en lien avec la littérature, on a eu Hugo et Brant, maintenant, il y a Alain.

Tous les textes sont en anglais, vous avez réfléchi à mettre le titre de l'album en anglais aussi ?
Ouais, mais on a légèrement anticipé la réaction de certains ! (rires) En anglais, c'est Bucephalus…

On connaît votre goût pour les langues anciennes, on retrouve du grec, de l'hébreu et du latin dans les titres, Bucéphale est aussi une référence à l'Antiquité, d'où vient cet attrait ?
Je suis historien de formation, je sais où aller chercher des trucs relativement intéressants. Je lis, j'explique aux potos et on valide ensemble. Pour Ecce lex, j'étais en plein dans mes études d'histoire, le texte d'Hugo sur la peine de mort, le pendu, «Voici la loi», ça claque, et bim un titre d'album. Mais «on arrange les noix sur le bâton» comme on dit en Suisse, ça veut dire qu'on trouve un sens à nos textes a posteriori. Par exemple, pour «Lachon hara» qui vient de l'hébreu, ça n'a pas forcément de rapport avec le texte mais on trouve



un lien avec la thématique et on arrive à peu près à expliquer le sens qu'on veut en donner. On s'arrange toujours pour que ça marche !

En 2019, vous espériez la sortie de l'album «idéalement en 2020», les deux ans de «retard», c'est la faute à qui ? Uniquement au Covid ?
Ouais, Nostromo est avant tout un groupe de scène. L'album était prêt mais le sortir en pleine pandémie, ça n'avait pas de sens pour nous. On a préféré attendre la réouverture des clubs et de trouver un bon label. Et dans le planning de sorties du label, ça fonctionnait mieux également.

Pourquoi avoir choisi Hummus Records ?
C'est un label de chez nous, on a la même mentalité, la même philosophie, ils font un excellent travail, on est super contents de faire partie de la famille Hummus ! Aujourd'hui les gros labels misent avant tout sur des groupes en développement et sur les vues et likes qu'ils ont sur les réseaux sociaux. Cela n'a pas été l'angle d'approche d'Hummus ni le nôtre.

Il y a encore peu de dates de concerts annoncées, c'est en préparation ?
Y'a pas mal de choses qui se mettent en place en ce moment, surtout pour le printemps prochain. On va faire deux résidences, monter une petite équipe et repartir faire des concerts, ce qu'on aime faire le plus.

On peut dire que vous serez au Hellfest ?
Pour l'instant rien de concret mais on aimerait beaucoup évidemment...

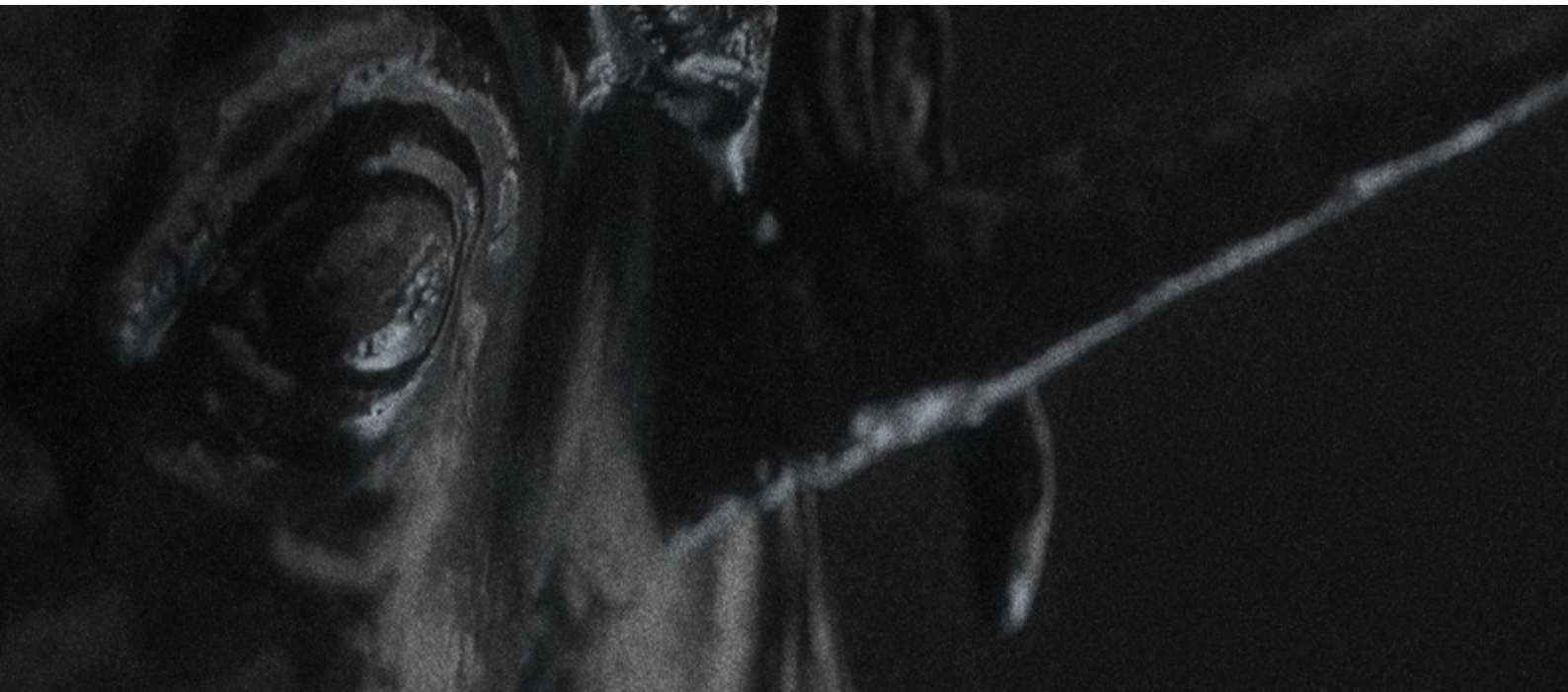
C'est bizarre car ils sont en partie responsables de votre reformation... Quand ils liront l'interview, ils changeront d'avis !
Ouais, ils vont se dire : «Merde ! Le W-Fenec en parle !» (rires)

Je n'ai pas encore rédigé la chronique de l'album mais j'aimerais le faire avec une contrainte, qu'est-ce que vous me proposez ? Obligation d'utiliser un nom, un mot, une expression... ou une interdiction...
Wouaw. Comment tu veux que je trouve ça, comme ça, au milieu des routes de Croatie, j'en ai aucune idée ! Ah si... [Note d'Oli : Sauras-tu retrouver la contrainte dans la chronique ?]

Nostromo, c'est le vaisseau d'Alien, il y a peu de liens avec la SF dans votre musique...
Au tout début, il y en avait un peu, comme le titre «Xenomorphic», mais je n'étais pas dans le groupe à l'époque. Jérôme et Maik, l'ancien batteur, sont des grands fans d'Alien mais on n'allait pas appeler nos morceaux «Ripley» ou «Ash». Nostromo était le bon choix, le vaisseau représentait bien notre musique: froid, glacial, massif...

Merci à Lad et aux Nostromo, merci également à l'entremetteuse Floriane.

Oli
Photos : Mehdi Benkler





NOSTROMO

BUCEPHALE

(Hummus Records)

Et oui, tu n'y échapperas pas ! Tu vas bouffer de la référence historique comme à chaque fois qu'un groupe choisit un titre d'album qui émoustille ma fibre professionnelle ! Bucéphale donc, ce «cheval à tête de bœuf» (d'où les cornes sur le fantastique artwork de Dehn Sora), réputé indomptable et maté par Alexandre le Grand (alors qu'il n'a pas encore ce surnom), son fidèle destrier qu'il suffisait de faire galoper dans la direction du soleil pour éviter qu'il ne voit son ombre. Ce n'était peut-être qu'un simple canasson mais son maître l'a rendu mythique en partie lors de sa mort puisque celui qui l'aime y fonda une ville en sa mémoire : Bucephalie (oui, Alexandre n'avait pas une grande imagination, on dénombre aussi une quinzaine d'Alexandrie...). Associé au conquérant, il est devenu un symbole de puissance et l'histoire de son dressage un message pour le futur, Alexandre est promis à une grande destinée, une idée popularisée par Plutarque deux cents ans après, quand c'était bien plus facile de parier sur lui et son ombrageux partenaire d'aventures.

Comme tout critique d'art (oui, Nostromo, c'est de l'art), je peux «arranger les noix sur le bâton» en fonction de ce que j'ai envie de dire, pour cet album fougueux, brutal, véloce où l'on trouve aussi de la tempérance et des particules fines de beauté pure, la comparaison est aisée mais je vais éviter d'en faire trop parce que je finirais par où tout nous ramène : un grand coup de sabot dans la tronche. Outre un retour dans le passé (non seulement du côté de l'Antiquité, mais aussi il y a une quinzaine d'années quand le groupe sortait son Ecce Iex), ce Bucéphale rime surtout avec grosse mandale, quand tu l'écoutes pour la première fois, tu en prends pour ton grade, quand on n'a plus les yeux en face des trous, et pour rendre la pareille à Lad avec une expression locale, chez moi, on dit qu'on est «démerlé». Mises à part deux plages où l'on peut panser ses blessures («Katabasis» et «Asato ma»), on se fait éparpiller façon puzzle par la puissance démultipliée des riffs et des rythmes qui tabassent à l'unisson. On peut donc remercier Treha Sektori et Monkey 3 pour leurs collaborations respectives, non seulement ces titres sont magnifiques de lourdeur et de noirceur mais en plus, ils élargissent le champ des possibles, démontrant que l'on peut intégrer aisément d'autres instruments et ralentir les cadences sans perdre l'essence de Nostromo. Pour le reste, ça pilonne et ça blaste, c'est un récital, l'analogie est peut-être de mauvais goût mais c'est un peu la Saint-Barthélemy du death. Le combo a coché d'une croix blanche toutes les cases d'un metal violent et, comme Charles IX, laisse libre cours à la tuerie ! Si en août 1572, les sbires du duc de Guise défenestrent, transpercent, poignardent, jettent dans la Seine, émasculent, étripent et pendent les protestants, les Suisses massacrent tout le monde sans exception à coups de double pédale, de riffs mastocs, de basse vrombissante, de hurlements éraillés ultra agressifs, de grésillements et d'une saturation en obésité morbide. Rarement on les a entendus aussi expéditifs que sur «IED (Intermittent Explosive Disorder)» et aussi vindicatifs que sur «Realm of mist» ou «Decimatio».

Un équarrissage en règle dont on ressort sonné (mais en meilleure santé que les huguenots !) et ébahi par tant de talents. Au moins 13, le prix payé par le père d'Alexandre pour son Bucéphale, plus du triple pour un cheval à l'époque, à la nôtre, Nostromo vaut bien aussi trois fois n'importe quel autre groupe dans son genre...

■ Oli



THE MARS VOLTA

THE MARS VOLTA

(Clouds Hill)

Être un groupe culte, c'est sympa. Sauf que quand vous avez sorti un album monstrueux (De-loused in the comatorium), quelques autres pas mal non plus (au moins Frances the mute) et que vous arrêtez tout pendant quasi dix ans (Noctourniquet est sorti en 2012), cela créé une certaine excitation quand vous revenez.

Durant cette période Cedric Bixler-Zavala est passé par l'église de scientologie (contre qui il a gardé une dent), a arrêté la fumette (ça lui coûtait trop cher), a connu la perte d'Ikey Owens (clavier de The Mars Volta jusque 2010), a participé à l'aventure Antemasque et parmi d'autres featurings est allé prêter sa voix au projet solo de son pote Omar (sur Some need it lonely en 2016). Là où son acolyte Rodríguez-López a surtout sorti des albums solos (jusqu'à un par mois les bonnes années !). Bref, en 2019, le duo se reforme avec l'idée d'un nouvel opus de TMV, Cédric a beaucoup de choses à raconter, Omar a moins de riffs en stock mais discrètement, ils bossent et annoncent la sortie de cet album sans titre et bien plus pop que le reste de leur discographie. De quoi assez vite calmer l'excitation évoquée car les envolées psyché-rock totalement impromptues ne sont pas conviées à la réunion, ce qui a fait l'histoire du combo est en partie mis de côté, remplacé par de douces mélodies et des plans assez linéaires. Il reste leurs sons «typiques», des petits trucs électroniques soignées, le chant anglo-espagnol, cette atmosphère hispanique, le goût du «mais qu'est-ce que ça veut dire» sur l'artwork, il reste donc assez des ingrédients de leur recette pour qu'on se replonge assez vite dans l'univers The Mars Volta mais il manque un peu de folie et surtout ces parties rock enlevées qui nous faisaient décoller avec eux. Si les sommets du passé semblent inaccessibles (et depuis un bail), dans la dizaine de titres proposés par The mars volta, on a tout de même quelques excellents morceaux. Le tout premier sorti, «Blacklight shine», avec une bonne dynamique et une grosse dose de groove (quelle basse, bravo Eva Gardner) entre aisément dans le top 3. Sur le podium, je place aussi «Blank condolences» grâce au chant qui trace sa route sur une rythmique feutrée et croise le fer avec une guitare en roue libre. Certainement parce que j'y retrouve des traces des années 2000, «Qué dios te maldiga mí corazón» est mon troisième choix, un titre bien trop court mais tellement réjouissant et dansant. D'autres morceaux sont très beaux mais leur calme («Shore story»), leur propreté («Vigil») ou leur douceur («Palm full of crux») font qu'on s'éloigne de l'image qu'on peut se faire de The Mars Volta et ils demandent donc un peu plus de temps pour qu'on s'y fasse. Parmi ceux que je n'ai pas cités, on peut trouver quelques passages plus aventureux, mais jamais sans une mélodie ultra réconfortante («Collapsible shoulders»).

Cédric et Omar sont des génies, l'écriture, le son, la production, tout est réfléchi à outrance mais là où leurs excès faisaient leurs forces, ils se sont assagis (auraient-ils vieillis ?) pour offrir un album plus facile à aborder. Pas sûr que ça plaise aux fans de la première heure (seraient-ils restés jeunes ?) mais il faut bien avouer que cela reste très plaisant à écouter et chantonner... Lastimado / Sentimiento / En mi cinturita / Dame rabia ...

■ Oli



MICHAEL MONROE

I LIVE TOO FAST TO DIE YOUNG!

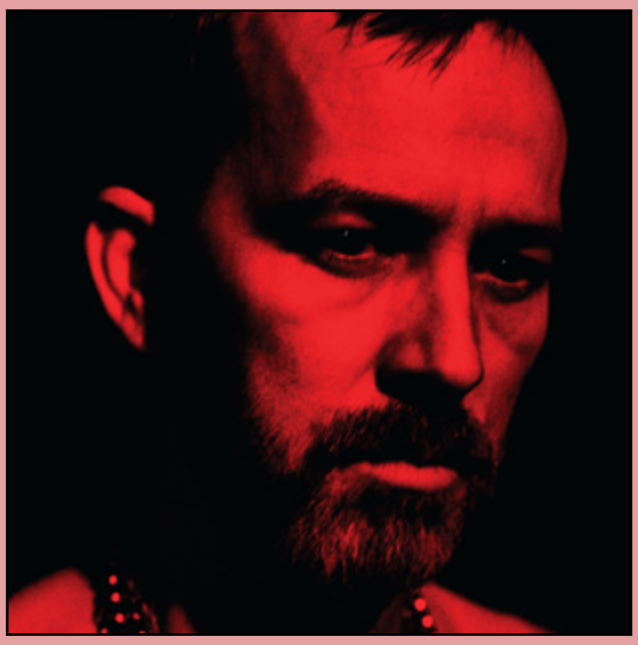
(Silver Lining Music)

On ne change pas une équipe qui gagne. Sacré dicton que l'on peut aussi bien appliquer au Racing Club de Lens de Franck Haise qu'au génial backing band de Michael Monroe. Accompagné du fidèle Sami Yaffa à la basse, du cogneur Karl Rockfist et du génial duo de guitaristes Steve Conte/Rich Jones, le charismatique Michael Monroe nous sert, avec I live too fast to die young!, une nouvelle rasade de rock 'n' roll dont il est un des derniers à détenir la formule magique.

Droit au but, voilà ce qui pourrait être le slogan qui collerait comme un gang à la formation de l'ancien leader d'Hanoï Rock. Qui s'y frotte s'y pique (cher à Nancy) peut également s'adapter à la situation, tant la musique du combo est addictive. Et même s'il faut attendre la quatrième plage de l'album pour sauter au plafond («All fighter» avec ses riffs percutants, ses refrains coups de poing et son pont tout simplement génial), le début de l'album s'avère assez distrayant («Murder the summer of love» et «Young drunks & old alcoholics», ouvrant l'album, posent les bases d'une musique nerveuse sans être absolument géniale. Il faut dire que ce groupe est tellement parfait (tant dans l'attitude que dans son travail de composition) que l'excellence peut presque paraître banal. Le mélodique «Everybody's nobody» te fera fondre ton cœur de rockeur, tandis que tu remueras ton popotin sur «Can't stop falling apart» et son putain de refrain IMPARABLE. Je m'excite, mais putain, on parle de rock 'n' roll là !

Aussi à l'aise avec les brûlot punk rock («Pagan prayer», «I live too fast to die young!») qu'avec les touchantes ballades («No guilt», «Antosocialite»), Michael Monroe n'a de compte à rendre à personne et n'a plus rien à prouver à personne (preuve en est «Dearly departed», OVNI musical clôturant ce disque). I live too fast to die young! n'est peut-être pas le meilleur album de sa riche discographie, mais il a le mérite de sonner et d'être authentique. Avec un album comprenant des tubes en puissance, il est à parier que tu ne marcheras jamais seul, Michael !

■ Gui de Champi



DUQUETTE JOHNSTON

THE SOCIAL ANIMALS

(Single Lock Records / Modulor)

Duquette Johnston, anciennement connu en tant que Daniel Johnston, à l'époque où il officiait comme bassiste au sein de Verbena dans les années 1990, a connu depuis une carrière solo juste après avoir participé à la reformation de Blake Babies aux côtés notamment de Juliana Hatfield (Minor Alps, Some Girls, The Lemonheads). Celui qui a également monté par la suite The Gum Creek Killers, un groupe de Birmingham en Alabama (là où il habite), a publié quatre albums en solo dont le dernier en date : The social animals.

Paru neuf ans après son prédécesseur Rabbit runs a destiny, ce nouvel album est le résultat de plusieurs envies. La première était de retravailler avec John Agnello, producteur avec qui Duquette avait collaboré vingt ans auparavant sur les préprod de Into the pink de Verbena (finalement passé entre les mains de Dave Grohl des Foo Fighters et que Duquette n'enregistra pas, ayant quitté le groupe avant les sessions). C'est d'ailleurs John Agnello lui-même qui s'est chargé de proposer à Duquette d'inclure Steve Shelley de Sonic Youth à la batterie et Emil Amos à la basse (OM, Grails, Holy Sons) pour les sessions de The social animals. John et Duquette, convaincus de l'équipe entourant le projet, se sont alors mis à le préparer au Sonic Youth Studio. La deuxième raison était d'attendre le bon moment et de prendre le temps de faire ce disque, étant donné que le protagoniste et sa femme Morgan, artiste et créatrice, doivent gérer en parallèle le Club Duquette, un lieu qu'ils ont fondé où se mêlent magasin de fringues, galerie d'art et salle de spectacle chez eux à Brimingham. La troisième raison, et peut-être la plus importante, est l'épreuve difficile qu'a vécu Duquette avec la maladie de sa femme après la naissance de leur premier enfant. Ces onze nouveaux titres sont l'incarnation de ce que l'ex-Verbena a vécu et un véritable partage sur les expériences humaines.

Dès «Year to run», on sent déjà la patte Agnello, ce titre entrainant nous ramène à cette scène 90s, un peu située entre Dinosaur Jr (groupe qu'Agnello a produit d'ailleurs), The Lemonheads et Weezer. Toutefois, il ne faut jamais se fier aux premiers titres et l'on se rend compte assez vite que Duquette Johnston aime ses racines et dévoile progressivement un pan musical de son pays. Ce qu'on appelle l'»americana» prend une place prépondérante dans cet album via une multitude de chansons pleines de mélancolie comme les soyeuses ballades de «Holy child», «Motorcycles» ou encore «Fortunate ride». On pense forcément à Neil Young, parmi tant d'autres, au cours de ce voyage contemplatif qui varie donc entre chansons alt-country, pop et un rock à cheval entre les 70s et 90s, et où les ambiances peuvent être à la fois salvatrices et mélancoliques. Duquette Johnston ne révolutionne pas la musique, il rend hommage à ses pairs avec sincérité, élégance et efficacité. Même si vous n'êtes pas forcément amateur de ce genre musical, nul doute que vous reconnaitrez, après écoute, avoir gardé en tête un petit moment l'un des morceaux de ce très concluant The social animals.

■ Ted



ONE RUSTY BAND

ONE MORE DANCE

(Autoproduction / La Tête de l'artiste)

Chroniquer ce deuxième album de One Rusty Band, c'est un peu comme présenter la bande originale d'un film sans parler du jeu des acteurs. Ça ressemble à toutes ces émissions TV de concours de cuisine, à celle ou celui qui fera la plus belle quiche. Alors c'est bien gentil, mais pour le téléspectateur lambda, il voit bien la quiche, mais il ne peut ni la goûter, ni la sentir, donc, c'est un peu limité comme exercice. C'est donc une chronique qui restera partielle pour décrire ce One more dance, car avec Greg, musicien et ingé son à la guitare et au chant, et Léa, circassienne et percussionniste aux claquettes et aux percussions, il y a toute la partie spectacle, toute l'énergie du live qui ne pourra être rapportée. Et pourtant, les 12 plages de cet LP regorgent de vitalité rock et de vigueur blues, et suffisent à régaler au moins 1 des 5 sens.

Et il même bien possible qu'à l'écoute des 20 premières secondes de «Electric church», titre liminaire de One more dance, un autre de tes sens, celui du toucher, soit lui aussi activé, à vouloir taper la cadence avec ton peton. Guitare bluesy aux riffs accrocheurs, subtile partie rythmique et une voix rock qui sait être rocailleuse quand il faut lâcher les chevaux. Greg, peut-être en raison de sa casquette d'ingé son, aime à peaufiner ses effets de guitare, où chaque titre a sa petite modulation personnelle. Et si du côté de Greg, ça claque de gros riffs, côté Léa, c'est plus raffiné, les claquettes sont comme des petites étincelles, des crépitements qui parsèment chacun des 12 titres. Au fil de l'écoute, on peut donc se laisser emporter par le flot ou se mettre de côté, et s'amuser à capter la rythmique du tap dance. Il y a une certaine complémentarité originale entre la rudesse de Greg et la finesse de Léa qui donne à One Rusty Band cette petite originalité, au-delà d'offrir un très bon deuxième album de dirty blues rock, qui respecte le dogme du genre.

■ Eric





ADULT.

AU REGARD DE LA CARRIÈRE IMPRESSIONNANTE D'ADULT. (UNE DIZAINE D'ALBUMS, DES SINGLES ET PARTICIPATIONS À LA PELLE), IL PARAÎT FOU DE NE PAS VOUS LES AVOIR PRÉSENTÉS PLUS TÔT. IL S'AGIT DE L'UNE DES FORMATIONS ENCORE EN VIE QUI A PORTÉ UNE SCÈNE ELECTRO-PUNK DE DETROIT TROP SOUVENT OUBLIÉE (AU DÉTRIMENT DE LA HOUSE/TECHNO ET DU ROCK), IL ÉTAIT DONC INDISPENSABLE DE TAILLER LA BAVETTE AVEC NICOLA ET ADAM, ET DE PARLER ENTRE AUTRES DE LEUR EXCELLENT NOUVEAU DISQUE, BECOMING UNDONE.



Salut Nicola et Adam, est-ce que vous vous souvenez de votre première rencontre et de votre premier concert ensemble ?
Oui, Nous nous sommes rencontrés en 1995 dans une galerie d'art à Detroit qui s'appelle The Cement Space. Le premier concert que nous avons fait ensemble était en 1997, Nicola a chanté sur le projet solo d'Adam, Artificial Material, à Berlin en Allemagne. C'était d'ailleurs sa toute première performance en live.

Je crois savoir qu'au début vous utilisiez un autre nom de groupe et on ne savait pas qui était derrière votre projet ? Pourquoi se cacher ?
Oui, notre premier maxi était présenté sous le nom de Plasma Co., c'est sorti sur le label Electrecord basé à Cologne. Au milieu des années 90, il était très populaire de cacher son identité dans sa musique. Des gens comme Mad Mike et d'autres artistes du collectif-label Underground Resistance, comme Drexciya, X-102, Detroit In Effect, Ectomorph par exemple, ont tous fait ça. C'est devenu un jeu

amusant d'essayer de deviner qui se cache derrière les différents projets à travers la musique, et nous pensons que cela a incité les gens à écouter la musique de plus près.

Est-ce que vous pensez que le fait d'être marié dans la vie facilite les choses pour créer des œuvres artistiques communes ?
Pour nous, oui. Nous avons fêté nos 24 ans de mariage la semaine dernière. Mais je ne pense pas que ce soit le cas pour tout le monde.

Cela fait 24 ans que vous produisez des albums avec ADULT., avez-vous toujours la même énergie et la même inspiration qu'au début ?
Absolument. Par exemple, nous avons fait une tournée de trois mois et demi au début de cette année, avec 51 concerts. Spike Hellis, le groupe qui a fait la première partie sur notre tournée nord-américaine, est resté chez nous pendant une semaine après la tournée. Un jour après le dernier concert de la tournée, nous sommes tous entrés en studio et avons commencé à écrire de la musique ensemble.

Vous êtes tous les deux artistes, vous avez exposé dans le monde entier, est-ce que l'on peut dire que vos activités de photographe et peintre sont totalement corrélés avec celle d'ADULT. ? Ou vous faites une distinction entre les deux ?
Un médium se nourrit d'un autre médium. C'est un peu comme un nettoyage de tête, une façon de voir les choses sous un angle différent et une nouvelle manière de trouver des solutions d'expression. Si on utilise un médium trop longtemps, on doit s'arrêter et travailler avec un autre médium. L'une des choses que nous aimons dans la réalisation d'un album, c'est qu'elle intègre la musique, la photographie pour la pochette de l'album, la construction de décors et le travail vidéo pour les clips que nous réalisons.

J'imagine que l'atmosphère de la ville de Detroit, froide et industrielle, a aidé à forger votre son ?
Oui, absolument ! Et puis, la riche histoire de la musique à Detroit, entre la Motown, Iggy and the Stooges et la techno nous inspire pour créer une musique originale et vraie. Les sons costauds, sombres et minimalistes d'Underground Resistance, Rob Hood, Dan Bell et Drexciya ont été une influence majeure pour nous lorsque nous avons commencé le groupe (et le sont toujours aujourd'hui).

Parlons de votre dernier album, Becoming undone. Dans quel état d'esprit a-t-il été composé ? C'était pendant l'épidémie de Covid-19 ?
Oui, on l'a fait pendant la période du Covid. Nous avions écrit notre précédent album Perception is/as/of deception en 2019, il devait sortir en avril 2020 avec une grande tournée de plus de 50 dates. Le problème c'est qu'il est sorti alors qu'aucun disquaire n'était ouvert dans le monde entier, tout était fermé pendant cette période, et bien sûr la tournée a été annulée, ou disons plutôt qu'elle a été reportée quatre fois. Nous avons dû ensuite prendre soin du père de Nicola à l'hospice, qui est mort d'un cancer. Ce fut une expérience magnifique et traumatisante. Tout cela s'est déroulé pendant la folle élection de Biden contre Trump. Une fois celle-ci terminée, nous avons ressenti de l'espoir et nous étions motivés pour recommencer à écrire. Nous avons écrit quelques démos et puis est arrivé l'assaut du Capitole par des pro-Trump. C'est l'état d'esprit dans lequel nous nous trouvions avant d'enregistrer ce disque, d'où le nom Becoming undone, car nous devions constamment faire face à la négativité et à la dépression.

J'ai cru comprendre que vous avez testé de nouvelles machines ? Comment cela s'est passé ? Est-ce que cela a fait évoluer le son du groupe ?
Nous ne dirions pas que cela a changé le son, mais plutôt l'approche. L'utilisation de pads de batterie et des pédales de looper Roland nous a permis de trouver des solutions à l'écriture des chansons avec des techniques différentes. L'évolution du son est venue des situations extérieures décrites juste avant.

Peux-tu nous raconter l'histoire derrière cette photo de la pochette ? Comment a-t-elle été réalisée ?
C'est en fait la chambre dans laquelle nous nous sommes assis pendant que nous nous occupions du père de Nicola, qui était en train de mourir dans la chambre voisine. Nicola regardait cet espace et elle a eu cette idée. Il a été réalisé à l'ancienne avec des lumières gélatineuses et de vraies machines à brouillard. Nous avons ensuite pris cette image et l'avons utilisée comme modèle pour le clip de «Our bodies weren't wrong».

Cette année, vous avez sorti un bel objet en édition limitée, un double vinyle accompagné de 40 pages d'archives sur le groupe. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur son contenu ?
En 2001, nous avons sorti notre premier album Resuscitation sur notre propre label Ersatz Audio. Il s'agissait d'une collection de nos quatre premiers 12» sur CD. Nous avons été choqués par le succès de l'album, qui s'est finalement vendu à plus de 30 000 exemplaires. En 2012, le label Ghostly International nous a contactés pour rééditer l'album CD en double vinyle, nous avons accepté, et quelque temps après qu'il ait été épuisé, Ghostly nous a de nouveau contacté pour faire une deuxième réédition. Nous avons à nouveau accepté et avons décidé de faire notre propre édition spéciale qui contiendrait une «capsule historique» limitée à 100 exemplaires. Cette dernière est un document de 40 pages de matériel d'archives (des éléments très personnels et informatifs liés à la réalisation de toutes ces chansons - des choses comme des pages de carnet de notes originales de l'écriture des paroles de Nicola, ou des diagrammes des réglages du synthé analogique pour certaines chansons). Chaque édition est estampillée, numérotée et signée à la main par nous-mêmes. 27 minutes après sa mise en vente en ligne, les 100 exemplaires étaient déjà tous vendus.

Revenons à nouveau en arrière dans le temps, si vous le voulez bien. J'ai vu que vous aviez travaillé avec Death in Vegas sur le titre «Hands around my throat» en 2002. Comment s'est passé cette expérience à l'époque ?
À cette époque-là, nous étions dans un moment important de notre carrière. Les membres de Death in Vegas nous ont contactés pour nous dire qu'ils voulaient un remix, mais pas seulement, ils voulaient aussi une collaboration. Ils nous ont donc envoyé des tonnes de parties d'une chanson inachevée (dont une piste qui contenait plus de 20 minutes d'idées de guitare) et nous ont demandé de faire un «remix» à partir de toutes ces parties, puis de nous envoyer les voix séparément, avant de terminer la version officielle. Nous avons adoré cette approche non conventionnelle. Nous sommes toujours amis avec Richard Fearless du groupe à ce jour et cette chanson a été utilisée sous licence pour un film la semaine dernière, ou plus exactement, nous avons signé l'accord de licence la semaine dernière.

Comment abordez-vous les collaborations avec d'autres artistes en général ? Est-ce qu'on bosse de la même manière avec Death in Vegas que Michael Gira des Swans par exemple (je pense à l'album Detroit house guests sorti en 2017) ?
Detroit house guests qui est sorti chez Mute Records était une sortie très spéciale car nous avions obtenu une subvention pour créer cet album conceptuel. Nous nous sommes demandés ce que cela ferait d'inviter d'autres artistes chez nous, de vivre et de travailler avec nous dans notre environnement domestique. Les chansons de cet album ont donc toutes été écrites sur place avec chaque collaborateur. L'album comptait six invités : Douglas J McCarthy de Nitzer Ebb, Michael Gira de Swans, Shannon Funchess de Light Asylum, Robert Aiki Aubrey Lowe aka Lichens (qui vient de faire la BO du nouveau remake de «Candyman»), la théréministe autrichienne Dorit Chrysler et l'artiste multidisciplinaire Lun*na Menoh (Adam a produit quelques années plus tard un album de son groupe Les Sewing Sisters).





Vous avez été un trio au milieu des années 2000, pourquoi n'avez-vous jamais retenté l'expérience ?
En 2005, nous avons sorti le EP D.U.M.E (chez Thrill Jockey Records) qui était lourd avec la guitare et la basse d'Adam. Quand le moment est venu de partir en tournée, nous avions besoin de quelqu'un pour jouer de la guitare. Pour combler ce manque, nous avons recruté Sam Consiglio de Tamion 12 Inch, un groupe que nous avons sorti sur notre label Ersatz Audio. La tournée s'est bien passée, alors quand nous avons commencé notre troisième album Gimmie Trouble, nous lui avons demandé s'il voulait écrire avec nous sur certaines des chansons de l'album. Il a accepté et a co-écrit les deux tiers de l'album avec nous. Nous avions prévu une grande tournée de 58 concerts (37 en Amérique du Nord et 19 en Europe) et nous nous sommes rendus compte pendant la tournée nord-américaine que la vie en tournée ne lui convenait pas. Alors, avant de partir pour la tournée en Europe, nous lui avons demandé s'il voulait quitter le groupe et la tournée. Il a dit oui, et nous sommes redevenus un duo. On est toujours des amis proches aujourd'hui, son projet actuel, Stallone Thee Reducer, est brillant.

N'avez-vous jamais pensé à passer en formation classique de type rock ?
Gimme trouble est l'album signé par ADULT. qui s'est rapproché le plus de cette formule avec une basse et une guitare.

J'aimerais avoir votre point de vue sur la scène musical électronique de nos jours. Et sur son évolution depuis vos débuts.
C'est une période passionnante ! Il y a tellement de bonne musique inspirante, que ce soit des groupes qui existent depuis plus longtemps que nous aux nouveaux artistes qui n'existent que depuis quelques années : Swans, Nitzer Ebb, The Locust, Xeno & Oaklander, Plack Blague, Silent Servant, Light Asylum, Ritual Howls, Spike Hellis, Kontravoid, Void Vision, HIDE... il y en a tellement à énumérer ! Et être sur Dais Records est une source d'inspiration totale ! Il est assez amusant de constater que nous avons toujours fait notre truc et qu'au cours des 25 dernières années, notre description n'a cessé de changer, de l'électro old school au synthpunk en passant par l'EBM, la darkwave, le techno-punk et bien d'autres choses encore !

Votre label Ersatz Audio semble de plus être en activité depuis 2013 ? Y a-t-il une raison à cela ?
En réalité, nous avons cessé de sortir d'autres artistes que nous sur notre label en 2005, car aucun de ceux que nous avons signés ne partait en tournée, ce qui rendait la vente de leurs disques très difficile. Nous avons alors décidé de ne sortir que des éditions limitées d'ADULT. sur Ersatz Audio, tandis que nos albums paraissent sur Thrill Jockey Records, parce qu'on les aime et avions besoin d'aide avec nos calendriers de tournée chargés. En 2013, nous avons en effet sorti la référence EZ-038, il s'agit d'une collaboration avec The Mattress Factory (un grand musée de Pittsburgh) dans laquelle nous avons créé là-bas une grande installation. En 2021, nous avons ajouté une nouvelle sortie : celle de Les Sewing Sisters. Elles n'avaient pas de labels, Adam a produit le disque, on voulait filer un coup de main et puis on a du respect pour leur travail. En 2023, notre label sortira un album en collaboration avec Three One G Records, il s'agit d'un 7» qui est une création écrite en commun entre ADULT. et Planet B, le groupe de Justin Pearson (The Locust, Dead Cross) et Luke Henshaw.

Est-ce qu'il y a des choses que vous refuseriez de faire dans le cadre d'ADULT. ?
Nous ne jouerons JAMAIS DE LA VIE à un meeting politique de Trump !

Nous terminons cette interview avec une dernière question : quels sont vos projets à court, moyen et long terme ?
Court-terme : Nous avons cinq festivals (à Mexico, Bogota, Lima, Chicago et Los Angeles) à l'automne 2022 pour lesquels nous sommes impatients de jouer. Nous avons également un album en collaboration avec Planet B au début de 2023, comme je te disais juste avant.
Moyen-terme : Nous travaillons sur une collaboration avec le groupe Spike Hellis, ainsi que deux projets de collaboration secrets que nous prévoyons de commencer début 2023.
Long-Terme : Porter la parole de l'étrangeté et du bizarre au monde aussi longtemps que nous pouvons respirer.

Merci à Sébastien de Modulor

■ Ted
Photos : Nicola Kuperus





NEW KIDZ

III

(High Five Productions)

On connaissait le «rock à papa», qui rejoint ce que Thomas VBD avait popularisé sous l'appellation «rock quoi» au milieu des années 2000 et avec les New Kidz, on a désormais du «rock de papas pour les papas (et les mamans aussi, bien sûr) qui veulent faire écouter de la musique à base de guitares saturées à leur progéniture». C'est exactement le disque que j'achèterais à mes enfants, si j'en avais, pour leur proposer une introduction ludique et bien faite à la musique du Diable.

Ces trois nouveaux garnements charentais ne sont en effet pas nés de la dernière pluie, on a pu les voir auparavant dans des groupes metal (Nihil), rock (Mary's Child), noise (Café Flesh), power-pop (MSL Jax)... Les gars maîtrisent donc leur sujet et fais-moi confiance, c'est pas le «rock quoi». Ils propagent ainsi la bonne parole pour les 8-12 ans (cible principale mais comme Tintin, ça s'adresse aux jeunes de 7 à 77 ans), sans jamais tomber dans la facilité, avec même une certaine finesse dans les paroles et thèmes évoqués : virilisme et machisme dans «Ça va pas la tête», cauchemars et solitude dans «Peur», différences dans «Wild child» (avec sa ligne de basse clin d'œil au «Territorial pissings» de tu sais qui)... Tiens, d'ailleurs, si tu aimes les références, tu trouveras aussi sûrement un peu de Rage Against The Machine dans «Libre», d'AC/DC dans «New Kidz' kiss», de The Hives dans «Trop vite» et plus généralement de fusion dans «Daddy pas cool» et sa basse groovy ou encore «Adversaire» (voire même dans la pochette avec son côté Infectious Grooves), de post-punk dans «Robots du futur», de power-pop dans le chouette «Parents»...

Bref, tu l'auras compris, III (pour troisième album) c'est un peu le rock pour les nul.les mais faut bien commencer un jour et d'une, je me répète, c'est inspiré, très bien exécuté, avec les bases qui vont bien et de deux, si tu as des enfants, tu préféreras cent fois glisser ce CD dans l'autoradio ou la chaîne du salon que le dernier truc autotuné à la mode qu'iels t'auront ramené de l'école. J'ai en tout cas trouvé mon cadeau bonus de Noël pour ma petite nièce. Ils font même des concerts ailleurs que dans les cours de récré (loués soient les instits qui les invitent), n'hésite pas, old kidz, à te faire aussi ce petit plaisir.

■ Guillaume Circus
Photo : Julien Le Youdec





BREED MACHINE

ASURA
(DarkTunes)

Sixième album en 20 ans d'existence, la Breed Machine ne chôme pas et avec AsurA continue de forger sa marque faite d'un savant mélange de néo (l'ambiance générale) et de metalcore (l'alternance «ça tabasse/on met de l'harmonie»). Des riffs hachés, des paroles scandées (en français), des mélodies, un peu de passage en voix gutturale, un rythme qui allie le groove à la puissance : par pas mal d'aspects, on peut voir l'influence de KoRn (ou d'autres groupes plus proches de nous, comme Eths). La très bonne gestion des temps forts/temps calmes font que les morceaux s'enchaînent assez bien et que l'album défile assez vite, on n'est pas forcément époustouflé par l'inventivité des gaillards mais ils assurent et n'hésitent pas à satiner leur nu-metalcore de petites touches pimentées comme l'emploi de samples ou la venue de Julien Truchan (Néfastes, Benighted) qui alourdit davantage «La théorie des abysses». Alors qu'on assiste au retour d'Enhancer, et qu'on va donc bien plus reparler de néo-métal, Breed Machine nous rappelle que ce style n'a pas disparu et qu'il continue d'avoir des disciples (Enemy Of The Enemy, Ask, Unswabbed...) qui le font vivre et évoluer à leur sauce.

■ Oli



SIXX A.M.

HITS
(Better Noise Music)

Cette chronique est à but purement informatif. Sixx : A.M. (le supergroupe de Nikki Sixx, DJ Ashba et James Michael), publie son premier best of intitulé, en toute décontraction, Hits. Les gars ont une bonne estime d'eux-mêmes, c'est bien. 20 titres -pardon, hits- au compteur, dont six bonus (inédits et réorchestrations) pour 77 minutes de musique pour ce double album livré dans un joli digipack. Pas mal.

Le groupe, originairement formé pour accompagner en musique la première biographie du bassiste de Mötley Crüe, a sorti depuis ses débuts cinq LP et il est donc tout à fait légitime qu'il propose aujourd'hui un condensé de ses meilleurs titres. Ce format est parfait pour le fan collectionneur et pour celui qui souhaite découvrir ce groupe aux multiples talents (production, interprétation, composition). C'est soigné, parfaitement calibré pour les radios ou idéal pour chanter à tue-tête dans les stades. Bref, la grosse machine fonctionne à plein(s) tube(s). La magie américaine, quoi.

■ Gui de Champi



STUPEFLIP

STUP FOREVER

(Dragon Accel)

Stupeflip, c'est pile ou face, si tu les empiles, ça te fracasse. Mais bon, le groupe a sorti son cinquième album le 16 septembre 2022 : Stup Forever. Impossible de ne pas tendre une oreille sur les nouveautés de ce hip-hop loufoque. «Stup Forever», c'est une intro d'une quarantaine de secondes. C'est aussi un rappel pour ceux qui viendraient chercher un nouveau délire : « Le Stupeflip Crou ne mourra jamais ». On pourra donc s'amuser à trouver les résonances antérieures et nous aurons certainement le plaisir de retrouver quelques personnages de l'univers du Stup (Sandrine Cacheton, Pop-Hip). «Dans ton baladeur (DTB)» commence cash. Comme à son habitude, le groupe propose une surface qui cultive le mauvais goût de la musique des années 80. On bourre les mélodies de synthé, de boites à rythmes et autres artifices. Martelant un refrain obsédant, le flow percutant nous force à entendre le fond de l'affaire. Les couplets abordent tour à tour des sujets comme la domination, l'addiction aux écrans, le machisme, les sectes, etc... Le truc passe à mach 12 et si tu t'arrêtes pas pour écouter, tu vois pas le sens. T'as juste mal au crâne. «Cosmos 1999» en vingt secondes cultive l'ère du Stup, avant que l'on poursuive très vite sur «Étranges phénomènes». La vitesse s'accélère et un torrent de mots se déverse anarchiquement.

La suite se fait sur un thème récurrent de Stupeflip : le shit. Dès 2003, nous pouvions entendre sur le premier album, «Je fume pu d'shit», suivi directement par «J'refume du shit». Cette fois le Crou revient avec un superbe «Tellement bon». Le refrain expose nettement le paradoxe du consommateur : « Faudrait qu'j'arrête de fumer des oints-j, putain, mais c'est tellement bon », tandis que les couplets prennent le relais sur l'état de la personne en manque : « J'le trouve pas, je fais des dégâts, comme un rat d'égout, je fouille partout ». L'ensemble de la composition en fait certainement un des titres phares de l'album, à ne pas manquer. «L'truc Xplosiff» groove grave. Un très bel enchaînement entre les deux titres. Empêcheur de tourner en rond, le groupe fait la suite avec «Les gens qui s'énervent» qui détonne avec un pop reggae un peu chelou mais drôle à souhait. Nouveau coup de cœur un peu plus loin avec «Les voûtes». Ce titre pose un univers nostalgique et les paroles s'amorcent avec « les souvenirs s'envolent et ça taille une de ces gueules », où la référence à Léo Ferré est à peine déguisée. Dans la tristesse se dessine toujours un trait d'humour : « Les cœurs s'flétrissent et, ça, j'te jure que ça rend le Ju', triste comme la disparition des Smarties ». Le titre pousse au constat, la vie passe, est absurde et elle passe vite. Nous sommes plus fragile que nos objets, nos bibelots. «Pop Hip, le mort vivant» vient ressusciter ce personnage historique et ça fait toujours plaisir d'entendre qu'il aimerait « être dans le top 50 ». Une référence que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaître. Coté featuring, on aura Cadillac à l'approche de la fin de l'album sur «The Platform» avec MC Salo qui, en plus de ce morceau, viendra sur «Régions fédérées» nous rapporter entre autres une histoire de Rambo à dormir debout. On finira par un brin de disco-électro.

Dans Stup Forever, Stupeflip livre un classique de son univers. Un album qui part musicalement dans tous les sens. Pourtant, l'ensemble se tient bien. On retrouve avec plaisir le paysage du Crou : le shit, Pop-Hip, la religion du Stup. King Ju et ses acolytes nous offrent encore un grand moment de trips. Pour écouter ça, faut se mettre dans le bon sens. Mais si tu passes à côté toute ta vie, une chose est sûre : tu perds une chance de connaître un artiste, un vrai.

■ Julien

ARIA Promotion

Nous assistons les artistes & les professionnels de la musique dans l'élaboration de leurs différents projets musicaux.

* Promotion d'albums EPs / singles / clips vidéo
* Promotion de concerts tournées / Festivals
* Organisation & coordination de journées promotionnelles



Fort de notre savoir faire et porté par la passion, ARIA Promotion vous accompagne tout au long de vos campagnes promotionnelles.

aria-promotion.com

contact@aria-promotion.com
+33(0) 5 49 10 50 43



IRNINI MONS

IRNINI MONS

(Another Record / Taken By Surprise Records)

Celles et ceux qui ont connus Decibelles n'auront sûrement pas de mal à reconnaitre les membres d'Irnini Mons puisqu'il s'agit de la même formation, à un détail près, la venue d'un guitariste en supplément. Soulignons au passage que la parité est désormais respectée (ça compte chez certains, apparemment). Une situation qui questionne : pourquoi changer de nom lorsqu'on a atteint un certain stade de popularité dans le milieu du rock français et européen ? En décembre 2021, Decibelles devient alors officiellement Irnini Mons, du nom d'un volcan présent sur Venus. Le quatuor a-t-il révolutionné son style ? Eh bien, pas complétement ! La patte indie-rock chantée en français résonne toujours autant ici, sauf que les Lyonnais ont balayé légèrement leurs velléités punk-noise bruitiste, qu'une guitare en plus amène forcément plus de possibilités musicales, et que le chant est désormais partagé avec des hommes. Ce qui offre des solutions ultra intéressantes à l'oreille, comme cette chorale dans «Montreal».

Irnini Mons débute sa discographie avec un 6-titres, histoire de poser les premières pierres de cette nouvelle aventure à quatre. Lancé via la session live de «Montréal», titre qui sort un peu du lot dans ce disque avec une lourdeur et une coolitude assumées, puis avec le clip de l'excellent «En solitaire», très véloce pour le coup, Irnini Mons a voulu en deux singles montrer l'étendue de son art. On sent bien que le groupe essaye de varier les plaisirs (rythmes, types de chant, humeurs, longueur des morceaux...) pour tuer la lassitude. Pour notre plus grand plaisir ! Ainsi, «Feu de joie» nous éblouit par ses progressions faites de riches mélodies dans lesquelles vient surgir à un moment donné une trompette insoupçonnée ; «En solitaire» nous donne une patate d'enfer avec son refrain méga accrocheur ; a contrario, la ballade «Les sommets» berce l'âme et nous transporte très haut ; «Montréal» incite à chanter en chœur avec le groupe ; «5100», l'une de mes préférées, révèle qu'une chanson pop à la Pixies partagée entre chants féminin et masculin peut procurer un plaisir immense ; enfin, «Ça part en fusée» démontre à celles et ceux qui en doutent encore que la pop chantée en français, ça fonctionne, si et seulement si c'est bien écrit et qu'on ne tombe pas dans des préceptes imposés par l'industrie.

Irnini Mons sait à peu près tout faire dans son créneau, et impose un style qui n'est pas assez (ou mal) représenté selon moi en France, même si on sait que tout bouge si vite dans la musique.

■ Ted





LENINE RENAUD

LE PETIT MUSÉE

(At(h)ome)

Brel, Ferrat, Sardou, Nougaro, ils sont quelques-uns à avoir rendu hommage à la peinture ou aux peintres (Picasso, Matisse, Gauguin ou Van Gogh notamment) mais à ma connaissance, il n'y avait pas encore d'album «concept» autour de cet art. Lénine Renaud comble ce vide avec un opus conceptuel puisqu'il ne traite que du troisième art. L'idée a été poussée assez loin puisqu'au-delà de la galerie de personnages (que forme le groupe sur la pochette), le CD est une palette, le dos de l'artwork est un dos de tableau et dans le premier clip livré, on se retrouve au musée à faire vivre une œuvre de Rembrandt.

La visite commence par un rappel historique, les premiers peintres ont laissé leurs traces sur des murs, là où tu engueules tes gamins, 40 000 années après, on visite encore leurs grottes. «Rupestre» est décalé, humoristique, enjoué et remet en perspective les «artistes pédants» et nos «aïeux grognons». Sans enchaînement, on fait «La ronde de nuit» avec une description de la création de l'œuvre et les différents niveaux de lecture qu'il nous faut avoir pour comprendre l'œuvre dans son ensemble et ne pas rester à sa surface. Un petit côté cours d'histoire de l'art et d'histoire sociale qu'on retrouve sur d'autres morceaux comme «Le radeau de la Méduse» mais qui se fait sans se prendre au sérieux avec un peu de musette et de guitare. L'autre façon d'aborder les œuvres choisies par Lénine Renaud est la mise en scène des personnages comme «La femme à l'ombrelle» de Monet (dont ils rappellent la passion pour les chemins de fer et la Grenouillère) ou «La femme au chapeau jaune» de Hopper (Une femme en détresse ? Une prostituée ? Une fille facile ?). La musique se fait discrète (même si le son très américain de la guitare est remarquable pour l'amateur des oiseaux de nuit), on est plus attentif aux textes et à ces petites histoires que l'on peut se raconter pour donner vie à l'œuvre. Au-delà des œuvres, ce sont des artistes dans leur globalité qui nous sont également dépeints, on découvre «Gaston Chaissac» ou «Léonor Fini» par de jolis textes et si on a un peu d'entrain et de folie pour Gaston, c'est «Toulouse-Lautrec» qui attire toute la lumière dans cette catégorie. Parfaitement rythmé, assez dépouillé, le titre a tout pour devenir un «hit» car il ne te faudra pas longtemps pour chantonner le refrain et la fin des couplets...

Je te laisse découvrir Le petit musée dans sa globalité sans tout dévoiler, le vernissage vient d'avoir lieu, tu y trouveras d'autres illustres amateurs de détails (Courbet, Goya), des parallèles avec l'actualité, un gros clin d'œil à leurs attaches nordistes (et au tableau de Cogghe plus qu'à celui de Manessier), une petite chatte et des chauve-souris cornues. Le mélange des voix comme des instruments ainsi que la qualité des textes font que Lénine Renaud nous donne envie de filer musarder dans les musées et d'inventer d'autres histoires pour expliquer pourquoi ce cri, quel est ce jeu de carte ou d'où provient cet énigmatique sourire.

■ Oli



LENINE RENAUD

C'EST FRANCK, UNE DES TÊTES PENSANTES ET UN DES CHANTEURS DE LENINE RENAUD QUI PREND DE SON TEMPS POUR NOUS FAIRE VISITER LEUR PETIT MUSÉE, UN PEU DE SILENCE, ON SUIT LE GUIDE ET ON ÉCOUTE ATTENTIVEMENT !

Comment est venue cette idée du petit musée ?
C'est venu pendant le confinement, je suis retombé sur une biographie de Gustave Courbet écrite par Michel Ragon. Je ne m'intéressais pas plus que ça à ce genre littéraire, mais comme j'aime Michel Ragon et Courbet, j'ai essayé. J'ai vite pris des notes et j'ai eu envie de me replonger dans le parcours d'autres peintres. J'ai lu une bio sur Goya. C'était curieux de lire le récit de massacres perpétrés par les campagnes Napoléoniennes en Espagne, de voir l'interprétation de Goya et d'entendre au même moment les hommages rendus à Napoléon dans les médias pour le bicentenaire de sa mort. Après une correspondance de Gaston Chaissac, j'avais plusieurs textes et idées de chansons. J'ai appelé Cyril pour lui proposer de faire un disque sur les peintres et la peinture. Sa réaction a été immédiate, il a directement eu l'envie de se mettre à écrire. Ça a été une période très riche en échanges.

Le choix des peintres et des œuvres a-t-il été difficile ?
Ce qui a été compliqué, c'est la sélection. On a très vite été débordé par l'enthousiasme. La liste de nos envies grossissait sans arrêt. Il y a tant d'œuvres et d'artistes bouleversants. On a dû se limiter. Nous nous sommes alors concentrés sur les compositions et avons recherché l'univers musical correspondant le mieux à chaque œuvre.

Y-a-t-il des morceaux qui ne sont pas sur l'album ?
Oui, on a écarté cinq ou six titres par manque de temps. Nous n'avions que dix jours de studio. Il a fallu faire des choix. Cyril avait composé un très joli titre sur l'histoire de l'art mais on ne voyait pas comment l'intégrer. Ensuite, on a fait une erreur de tempo sur «La ramasseuse d'épaves», un tableau de Francis Tattegrain. On la joue toutefois sur scène dans une version accordéon-voix. Il y avait encore un titre



sur Picasso, un autre sur Frida Kahlo, et plein de titres en chantier.

Aviez-vous une volonté de mettre en lumière certains peintres, comme Gaston Chaissac, plutôt que de raconter des méga stars comme Picasso ?
Guernica faisait partie de nos envies, il y a de quoi faire un album entier avec une telle œuvre tant cette histoire est dingue. Partir de cette commande de la république espagnole pour l'exposition universelle de 1937, du manque d'inspiration de Picasso, du bombardement de Guernica par l'aviation allemande... Par ailleurs, nous voulions rester dans des formats chansons et ne pas verser dans le concept album avec des titres non détachables les uns des autres. Concernant les choix, on ne s'est pas posé la question de la notoriété des œuvres ou des artistes mais simplement de l'intérêt ou de la tendresse que nous avions pour eux.

Est-ce qu'on peut dire qu'il y a aussi des choix «politiques» ?
On peut penser qu'un tableau est simplement un objet de décoration mais dans ce cas, on ne se questionne pas sur ce qu'a voulu faire passer l'artiste et sur ce que nous recevons comme message. Je ne crois pas qu'il y ait des œuvres innocentes, il y a toujours une intention. Il me semble impossible de parler de Courbet sans le remettre dans un contexte. Ne pas pointer en filigrane qui sont les gens au pouvoir, quelles sont les règles existantes sur une période donnée, c'est enlever la dimension sociale et historique d'une œuvre. Beaucoup d'artistes ont dû affronter les gardiens d'une certaine conception de l'esthétique. Dans toutes les époques, bouger les lignes est un combat. Quand les autorités commandent un tableau comme «La chute des damnés» à Dirk Bouts, l'intention politique c'est de faire peur, de terroriser ceux qui oseraient quitter le droit chemin.

Rembrandt ou le gallodrome, c'est pour le côté «flamand» ?
Non, ce sont avant tout des œuvres bouleversantes. Il n'est pas important de connaitre la Flandre pour comprendre ces tableaux. L'idée avec le combat de coqs n'est pas de faire une quelconque apologie mais de parler de mixité sociale. Les gallodromes étaient un réel espace de rencontres entre les ouvriers et les patrons de l'industrie. Il y a beaucoup de musées dans notre région et nous avons la chance d'avoir des collections très importantes. Pour une fois que nous pouvons parler des richesses de notre région...

Parmi ces nombreux musées du Nord-Pas-de-Calais, quel est ton préféré ?
C'est difficile à dire. La plupart sont très dynamiques et organisent quantité d'expos très chouettes. Par leur proximité avec mon domicile, je fréquente davantage le palais des Beaux-Arts de Lille, le LAM à Villeneuve d'Ascq et le musée de la piscine à Roubaix, mais j'aime bien le musée de Flandre à Cassel, j'y ai vu une très belle expo sur Bruegel.

Pour moi, les textes prennent parfois le dessus sur la musique, c'est un «risque» assumé ?
Merde, tu veux dire qu'on n'a aucune chance d'être joué en discothèque ? (rires) On a fait attention à ce que cet album reste très musical en se demandant chaque fois quel était le son du tableau, quel univers musical pourrait habiller telle ou telle œuvre. On n'a pas le sentiment que les textes prennent le dessus, je pense que nous avons été justement très attentifs à ce que cela reste des chansons.

Si «Rupestre» s'impose en premier titre, comment avez-vous organisé le reste du tracklisting ?
Le tracklisting est toujours un casse tête surtout lorsqu'on considère qu'un album doit s'écouter dans l'ordre défini et dans son entièreté. On a avant tout réfléchi en terme de dynamique musicale.

«La ronde de nuit» est le premier clip, il donne vie au tableau du coup, un clip pour «L'origine du monde», c'est mort ?
T'as des modèles à nous proposer ? Plus sérieusement, on adorerait tourner un clip par titre, on en a déjà un autre en réserve et on est en train d'en scénariser d'autres. Il faut que nous trouvions les idées, les lieux de tournage, les figurants... et les fonds.

L'ensemble est très intimiste mais certains titres risquent de bien fonctionner en concert comme «Toulouse-Lautrec», vous savez que ce sera un morceau phare en l'écrivant ?
Ce qui est super, c'est qu'aucun titre ne se détache plus qu'un autre, on a de supers retours sur la plupart des titres. Les préférences varient vraiment d'une personne à l'autre.

Est-ce que certains morceaux sont destinés à rester «en réserve» et ne seront pas joués ?
Non, nous avons entièrement construit notre nouveau spectacle sur le concept du petit musée, nous jouons tous les titres de l'album et avons intégré quelques titres de l'ancien répertoire pouvant être associé à une œuvre. Par exemple «Louloute», une chanson de l'album La gueule de l'emploi, qui parle de la danse, collait bien à une œuvre de Degas.

Des concerts sont prévus mais pas encore annoncés ? Une tournée va être dévoilée ?
On espère et on a hâte. On a bossé avec une amie pour la mise en scène et sommes très fiers du résultat. Il y a un grand écran sur scène mais on l'a plus intégré comme un partenaire que comme un élément de décor. On a ensuite pas mal bagarré pour obtenir le droit de montrer les œuvres. On conserve bien entendu le ton mariole et déconneur de Lénine Renaud mais cette fois, c'est davantage un spectacle qu'un concert. On sera le 1er décembre au Café de la Danse à Paris et on attend plein de dates à venir.

Le dos du tableau au dos de la pochette, la palette, tout est dans le thème, jusqu'où allez-vous pousser le concept ?
On va essayer de repeindre les spectateurs, où alors donner une feuille et des couleurs à chacun et exposer tout ce qui sera réalisé pendant les concerts. On aimerait encore s'acheter un canadair pour repeindre certaines villes.

Des groupes ont déjà fait venir des peintres sur scène pour créer une œuvre le temps du concert, c'est un truc auquel vous pensez ?
L'idée du concert dessiné était et est encore dans les cartons, faut qu'on réfléchisse à la faisabilité technique mais pour le moment on vous invite à venir visiter notre petit musée, on est pressé de jouer notre spectacle.

Jeter de la soupe Campbell sur des Tournesols, c'est un bon moyen de faire avancer la cause climatique ?
Perso, je n'y crois pas une seconde. Il est clair que cela fait un gros gros buzz médiatique mais

ça ne met pas l'accent sur l'urgence climatique. Cela ne questionne ni les médias, ni les responsables. Le risque est surtout de se couper d'une grande partie de l'opinion. On risque avant tout de voir la sécurité des musées se renforcer lourdement et de mettre un temps fou avant de pouvoir y entrer. Faut pas se tromper d'ennemi et avant tout, il faut se documenter et pointer les vrais coupables. S'attaquer aux sièges des responsables, leur faire une vie impossible, aller salir les jardins des pollueurs, refuser de consommer les merdes qu'ils produisent, afficher dans le périmètre de leurs entreprises des photos témoignant de leur comportement, cela participe à mon avis à une plus large prise de conscience.

Merci Franck et Lénine Renaud, merci également à Olivier chez At(h)ome.

■ Oli
Photo groupe : Robin Sen Gupta
Photo tableau : Guillaume Montbobier





MIËT

AUSLÄNDER

(Ici d'ailleurs)

Je tente un parallèle entre l'artwork de cet album et la musique qu'il renferme. La sculptrice prend un pain d'argile, le pose sur son plan de travail et commence à façonner un buste. Elle travaille ensuite la tête, esquisse un profil, trace un ou plusieurs visages d'une créature polymorphe. À ce stade, ce visage n'est qu'étranger (Ausländer en allemand). L'artiste a ensuite tout le loisir d'en sculpter à l'envi, selon ses désirs. Cette artiste, c'est Suzy Levoid, Miët pour son nom de scène qui est donc un pseudo et non un groupe. Pourtant, on aurait pu penser qu'il y avait plus d'une personne derrière cette Miët, tant la richesse de ce deuxième LP, aux multiples facettes, laisse croire à une confluence des talents. Mais non, Suzy Levoid, est seule, mais richement accompagnée d'une basse, entourée de pédales de loop, de drum pad et autres machines, et d'un micro pour le chant. Elle joue, chante, mixe en mode solo. Au regard de cet assemblage hétéroclite, on pourrait imaginer une musique expérimentale, achronique, conceptuelle. Rien de tout ça. Les 10 pistes de Ausländer, structurées comme des chansons classiques, revisitent l'indus, le rock, l'electro, le post-rock, voire le dark-wave. Avec un chant proche de Laetitia Shériff, un timbre clair et doux et une musique elliptique, toute en ondulations musicales et vocales, Miët, en véritable femme orchestre, a l'art de rendre l'espace sonore foisonnant. Expérimentale dans sa création mais accessible dans sa production, la Nantaise doit sûrement prendre encore une dimension supplémentaire sur scène. Mais que ce soit en live ou en studio, ce Ausländer de Miët mérite bien plus que s'y attarder, plutôt s'y poser, et apprécier ces 40 minutes de loops enivrants.

■ Eric





THE ETERNAL YOUTH

LIFE IS AN ILLUSION, LOVE IS A DREAM

(Kicking Records)

Envoûtant. Subtil. Délicieux. Acidulé, mais pas trop. Énergique. Et terriblement lumineux. A l'image de sa très belle cover, le troisième album de The Eternal Youth, c'est un peu tout ça à la fois. Et même plus encore. Bah ouais, mon gars ! En plus de bénéficier d'un biographe de talent et d'un excellent photographe (#jaimemateam), The Eternal Youth peut se targuer d'être ce qui se fait le mieux dans notre cher circuit punk indé français. Et de sortir l'un des albums de l'année. Rien que ça.

Restrictions sanitaires oblige, la quatuor caennais n'a pas eu la possibilité de défendre comme il se doit le superbe Nothing is ever over, son précédent album qui a bonne presse au sein de notre équipe éditoriale. Qu'à cela ne tienne, et malgré l'emploi du temps musical assez chargé de Fra (qui, faut-il le rappeler, officie avec caractère et brio au poste de chanteur des Burning Heads), le quatuor sort déjà un nouveau disque. Le troisième de sa courte mais déjà riche carrière. Mais honnêtement, qui va s'en plaindre ? Pas moi en tout cas, car définitivement, ce petit dernier est mon préféré.

Comme on ne change pas une équipe qui gagne, c'est Guillaume Doussaud du Swan Sound Studio qui s'est chargé d'enregistrer et mixer ce petit bijou de post punk rock mâtiné de cold wave qu'est Life is an illusion, love is a dream, le tout sous pavillon Kicking Records. En trente-trois minutes et neuf chansons, The Eternal Youth régale l'auditeur avec morceaux forts («No rest for the wicked», «Go around in circles», «Erase the world»), pépites lancinantes («Orphan», me rappelant la dynamique de «Woodheaded» de Second Rate, est une perle ; «Gone but not forgotten») et chansons impeccables («Insomnia» est le morceau parfait par excellence avec ses couplets hypnotiques et ses refrains puissants, et il restera sans nul doute dans ma short list des morceaux dont je ne me lasserai jamais). Le basse-batterie se révèle d'une efficacité redoutable, et se greffent à cette solide base rythmique des guitares énergiques et mélodiques, le tout agrémenté de voix impeccables et d'arrangements précieux. J'ai beau écouter encore et encore ce disque, je ne lui trouve aucun défaut. Même pas d'être trop court. De par son excellence et son souci du détail, The Eternal Youth marque encore des points et s'impose comme un des acteurs majeurs de «notre» scène qu'on aime tant.

Life is an illusion, love is a dream risque de squatter ma platine un bon moment. Et j'ai beau avoir quarante ans bien tassés, je pense enfin avoir trouvé avec ce disque l'élixir pour l'éternelle jeunesse. Grand bien m'en fasse !

■ Gui de Champi



TEMPERS

NEW MEANING

(Dais Records / Modulor)

Ça fait du bien de retrouver Tempers un peu moins de 3 ans (le temps d'un Covid et de ses effets néfastes sur nos libertés) après son excellent Private life. Le duo New-Yorkais, s'articulant autour de Jasmine à la voix et d'Eddie au son, reprend un peu là où ils nous avaient laissé avec cette cold-pop pénétrante au charme capiteux. L'alchimie du duo est à son paroxysme : les élégantes sonorités des synthés et guitares posées sur des rythmiques réglées comme une horloge et soumises à des réverbérations raffinées accompagnent à merveille la voix douce et éthérée de Jasmine. Un univers brumeux qui suscite une certaine forme de curiosité de par sa poésie mettant en relief des thèmes portés, entre autres, sur l'individualisme mais également sur la claustrophobie liée à la surveillance des réseaux sociaux dont le contenu est souvent vide de sens. À ce titre, la pochette du disque réalisée par le photographe chinois Chen Weise illustre parfaitement les sensations fournies par New meaning.

Ce disque est finalement un élément de réponse à ceux qui n'ont pas l'espace pour exprimer de manière libre leurs sentiments. Si l'art existe, il est (surtout) fait pour ça aussi : donner du sens à nos vies, plutôt que perdre du temps avec toutes formes sournoises de diktats. Ici, prenons-le comme une immersion introspective, voire une sorte de rêve passant entre des ondes new-wave («Nightwalking», Carried away»), post-punk («Unfamiliar»), techno («Sightseeing») ou même pop avec la très reposante «Secrets and lies». Ce quatrième album est une matière pleine d'interstices, au final, on ne sait plus vraiment si on somnole, si on est hypnotisé, ivre ou drogué… Pour les plus intéressés d'entre vous, sachez que pour poursuivre l'expérience New meaning, le disque s'accompagne d'un livre contenant dix œuvres d'art de Jasmine, à savoir des collages fait-main représentant chacune des chansons du disque avec les paroles originales. Fort heureusement, il reste encore des artistes à notre époque qui donnent une vraie raison d'être à leurs œuvres.

■ Ted





BÏUR

HYPERBOLE

(Autoproduction)

Du rock-metal dansant et délirant, une boule à facette sur l'épiglotte. Ça résume assez bien la musique des Lillois de Bïur, et c'est justement ce qu'on trouve sur la pochette d'Hyperbole, leur premier album sorti en novembre 2021. Il succède à un premier EP éponyme sorti en avril 2020.

Le disque débute avec «Chicken», titre qui commence avec des cocottes à la guitare qui amènent un gros riff bien lourd pour mettre les choses au clair dès le début. Bien que pesant, il est tempéré par des couplets très groovy, menés par une basse bien présente. Une belle introduction au monde zarbi de Bïur. Les morceaux puisent dans tous les genres, du funk au punk, en passant par le metal et le hardcore avec des trips limite techno ! Mettez votre gilet de sauvetage, ça va chavirer. Les sujets abordés sont variés et souvent écris et chantés avec une (parfois énorme) pointe d'humour. Même les sujets un peu plus sombres sont abordés avec panache («Hyperbole»). Antoine nous fait part de personnes qui font «caca au milieu de la route», qui ont «peur de leur radiateur», ou «qui se branlent tous les quarts d'heure», le tout avec un chant très versatile, passant par exemple du spoken word aux cris bien metal. S'agissant de ce dernier, il varie entre les styles de l'Affaire Louis Trio à Placebo, en passant par des influences proches de System Of A Down, pour vous donner une idée.

Musicalement, c'est donc très ouvert, mais toujours très carré et intéressant à écouter. C'est dynamique, avec des pics et des vallées d'intensité. J'ai tout de suite accroché au projet. Hyperbole est très frais, varié et bourré de couches qui se découvrent au fil des écoutes. Ça m'a rappelé plein de groupes que j'écoute ou écoutés, que cela soit dans la chanson française, le rock ou le metal. L'humour et la déconne dans la musique (paroles ou arrangements loufoques) ne me dérangent absolument pas, tant que ça sonne (Frank Zappa for ever !). En plus, si ça me fait rigoler, c'est tout bonus ! Bïur m'a d'ailleurs rappelé un peu leurs collègues lillois de Tronckh, autre excellent projet rock/metal qui est dans le même trip humour/gros son. Attention, ça va quand même (un peu) moins loin que les zozos adorés d'Ultra Vomit. C'est à se demander s'il n'y a pas clairement un truc dans l'eau du robinet dans les Hauts-de-France. Si tu arrives à voir au-delà des délires de Bïur (en assumant que ce genre de choses te dérangent), tu trouveras un album de son temps, super bien joué et produit, qui continue de se révéler et de surprendre à chaque écoute.

■ Jerome tfb



OFF MODELS

FAMILIAR STRANGERS

(Hell Vice i Vicious Records / Teenage Hate Records / Crapoulet Records)

Les taupes modèles isèrhodanien.nes reviennent en force mais surtout en beauté, présenter leur nouveau catalogue pour la saison automne-hiver 2022-2023. Si le groupe vous est étranger, il ne va pas le rester bien longtemps et comme moi, vous allez vite être familiarisés avec son univers et conquis par la même occasion. Y a pas à tortiller, quand des punks font de la pop, ça défonce bien plus que l'inverse ! Peut-être suis-je dans de trop bonnes dispositions, ayant beaucoup aimé leur EP K7 en 2016 (j'ai pas de lecteur mais y avait un dessin de la tête d'Homer Simpson sur la jaquette, évidemment que je l'ai chopée !) et Never fallen in love le premier LP en 2019 mais lancez donc «2011», qui ouvre Familiar strangers et dites-moi que je n'ai pas raison. Pourtant, c'est l'année où j'ai perdu mon meilleur pote à cause de cette saloperie de crabe et que mon ex s'est barrée, alors c'était pas gagné d'avance. Remarque, on n'est pas si loin du mood du disque et c'est en tout cas clairement le titre le plus efficace, le plus catchy qui a été mis en premier. Histoire de nous happer direct, ou plutôt nous séduire car point de violence ici, on consent tout à fait à se laisser embarquer par les guitares cristallines de Fabrice et Kévin (qui s'autorise aussi parfois quelques nappes de synthés) et la rythmique envoûtante de Louis et Léo, sur lesquelles se pose la voix langoureuse d'Anne, qui n'a jamais aussi bien chanté. Elle nous partage ainsi tout son spleen, « entre histoires d'amour déceptives et vacances à la plage », dixit la bio, dans une atmosphère musicale où règne une sorte de mélancolie naïve et joyeuse.

Si «2011» est le tube de cet album, bénéficiant en outre d'un clip, de nombreux autres titres tirent leur épingle du jeu, comme les tout aussi entraînants «Lies a bell», «Before you die» ou les plus intimistes «The artist», «Lisa's eyes», «Drama club», qu'on peut rapprocher de ce que fait par moments Colleen Green, en mixant des influences garage avec des sonorités plus post-punk 80's. J'adore la Californienne (cf. la rubrique HuGui(Gui) du mag 49) donc si je la cite, c'est qu'on a affaire à de la très bonne came. Par contre, j'ai pas du tout compris le dernier morceau éponyme, sorte d'instru hypnotique sur lequel parle une voix féminine en italien, tel un monologue, à la Microfilm... Off Models, si vous me lisez, je veux bien des explications.

■ Guillaume Circus





BOUCAN

BOUCAN

(Araki Records / Bigoût Records / Vox Project)

Boucan est né d'une rencontre dans un studio d'enregistrement. Celle de Benji, bassiste de Max Lampin, venu un jour avec son groupe enregistrer chez Raphaël qui, en plus d'être ingé-son, est batteur (ex-membre d'Enlarge Your Monster jouant aussi dans Coccyx). Ce duo basse-batterie lyonnais de rock instrumental lance assez vite l'EP Reptiliens puis alterne pendant de longues années leur local de répét' avec les dates de concerts afin de travailler, tester, peaufiner et maîtriser leurs 8 nouveaux morceaux qui formeront au bout de 5 années leur premier album éponyme. Sorti en février 2022 avec l'aide de plusieurs labels, ce disque vendu à prix libre porte son nom à merveille. Car Boucan montre dès le début sa capacité à foutre un dawa sonore monumental avec leur math-noise influencée autant par Doppler, Lighting Bolt, Zeus, ou même Hella sur certaines parties. Tu auras donc deviné que c'est plutôt fulgurant, que ça frappe fort, et que les larsens et distos sont au programme. Boucan distille des titres profondément marqués par un certain sens du groove imparable, d'un son rugueux et rouillé, et forcément tout ça laisse des traces. Ce premier album enregistré par Raphaël au local juste avant la pandémie a été conçu de manière à retranscrire à la perfection l'énergie d'un live. Mission réussie ! Maintenant, il ne reste plus qu'à surveiller leurs dates pour ressentir cette force en action.

■ Ted



ENEMY OF THE ENEMY

THE LAST DANCE

(Aural Music / Worm Hole Death)

On le dit souvent dans nos pages, on aime les artworks soignés. Non seulement parce que ça nous permet d'en parler, mais aussi parce qu'on aime les trucs «bien foutus». Je ne vais pas te mentir, Enemy of the Enemy doit sa présence dans nos pages à sa pochette ! Parce qu'après une première écoute de leur The last dance, je n'avais pas été franchement convaincu, leur métal qui mixe son moderne assez puissant et inspirations plus anciennes (du thrash au néo pour se cantonner aux références que sont Pantera ou KoRn) est certes bien fait, mais il manque un truc (au niveau du chant ?) pour que je me décide à leur faire une place dans «to do list». Mais je n'ai pas écarté totalement la galette et leur photo a continué de me faire de l'œil. Elle est vraiment superbe, il y a du mouvement (ce saut !), un travail sur les matières (on peut presque toucher les textures), un vrai choix dans la colorimétrie et un message qui confronte l'humanité dans tout ce qu'elle avait de primitif et de pur (la nudité) et ce qu'elle crée qui inspire le dégoût (l'usine, la pollution et le masque à gaz pour s'en protéger). C'est donc une des plus belles pochettes de l'année et on serait idiot de ne pas en garnir nos pages. Et si tu aimes le métal qui va chercher du côté des grands classiques, tu peux aussi y trouver ton compte musicalement car c'est aussi carré que soigné.

■ Oli



ACOD

CHEZ ACOD, JÉRÔME EST EN CHARGE DE LA COMPOSITION MUSICALE, IL A AUSSI REÇU NOS QUESTIONS SUR LE NOUVEL ALBUM, LEUR DERNIER CLIP, LEUR «MERCHANDISING» ET LES PROJETS DU GROUPE POUR LES MOIS À VENIR.

Composer à deux, jouer à cinq, ça facilite les choses ou ça les rend plus complexes ?
La difficulté lors de la composition est d'être tous d'accord sur le chemin à prendre. Un bon musicien n'est pas forcément un bon compositeur. Nous étions cinq par le passé, le destin nous a réduit à deux et le résultat est beaucoup plus précis et homogène pour l'univers d'ACOD.

Vous préférez qu'on vous présente comme un groupe de black ou un groupe de death ?
C'est assez compliqué, nous avons autant d'éléments de l'un que de l'autre. Je pense que le black death ou blackened death est devenu un style à part qui ne ressemble plus à un mix basique de Darkthrone et Deicide.

Jouer à la croisée des chemins, c'est un travail d'équilibriste ou vous n'y faites pas attention quand vous composez ?
Ça vient assez naturellement, mais nous canalisons énormément les riffs pour éviter de trop s'écarter de ce qu'est le style du groupe.

Le thème de l'enfer est un grand classique, pourquoi avoir fait ce choix ?
L'enfer est une forme dans ACOD, le fond est plutôt basé sur qui nous y pousse et nous y enfonce.

Vous avez mis des textes en français, c'est pour mieux faire passer le message ou parce que ça marchait mieux qu'en anglais ?
Les passages en français sont des dialogues, parfois échangés avec une voix féminine. C'était plus évident de le mettre dans notre langue pour le côté authentique, ça sonnait mieux qu'en anglais.

«Fourth reign over opacities and beyond» est mon titre préféré, ces textes déclamés sont «une couche» de plus dans les morceaux, à quel moment sont-ils arrivés dans la composition ?
Les textes et le chant sont toujours la phase de finition sur notre manière de composer. Ce titre a été la surprise. Le résultat représente l'atmosphère générale de l'album, c'est pour cela qu'il est le titre éponyme.

Vous avez sorti une box assez dingue, d'où est venue cette idée ?
Nous voulions proposer un objet collector car les auditeurs de metal extrême ont encore le culte de l'objet physique. Nous ne voulions pas les décevoir. Les Acteurs de l'Ombre, qui en a déjà fait pour d'autres groupes, nous a donné de bonnes adresses et nous a aidé pour les différents items.

Ça doit demander beaucoup de temps en préparation, c'est pas un peu fou ?
Oui, nous avons passé quelques soirs à tout préparer et à les expédier. Le temps passé dans la musique ne se compte plus...

Le clip de «Through the astral door» est superbe, c'est le meilleur moyen de toucher un public «mondial» ?
Le meilleur moyen est surtout sur la manière de le diffuser, la promo et la pub. Sans ça, un clip aussi beau qu'il puisse être, peut vite tomber dans les oubliettes.

On y retrouve un littoral filmé par drone où il y a une fille en robe blanche comme dans «Road to nowhere», c'est un hasard ?
Le plan de «Road to nowhere» était à Cap Canaille, un endroit vers Cassis où plusieurs personnes se sont suicidées durant des années. Le plan de «Through the astral door» est sur un lac salin, ce que l'on voit n'est pas du sable mais du sel. Bien que ressemblant dans les plans, ils n'ont rien à voir. La robe blanche est surtout pour symboliser la pureté.

Enregistrer coûte cher, comment vont les finances après ces années sans concerts ?
C'est très compliqué. On investit et on y croit.

Le Covid a ralentit la sortie de cet album mais les choses vont aller plus vite dans le futur proche, on parle d'un EP et du dernier album de la trilogie ?
Un EP va voir le jour début 2023, le prochain album est déjà produit mais il est une annexe à l'histoire, il ne sera pas le dernier volet. Il n'a pas été écrit/composé dans ce sens. Nous travaillons actuellement sur la partie musicale du dernier de la trilogie.

ACOD reste un acronyme «secret», vous avez évoqué des indices, la réponse approche ?
La réponse approche et sera peut être discernable. Mais nous ne dirons rien.

Quand est-ce qu'on vous voit sur scène ?
Nous avons quelques dates en cours de validation, pour l'instant nous avons une date sur Marseille en décembre avec Seth et une date en février à Brno en République tchèque.

Merci Jérôme, merci ACOD et merci Romain de l'Agence Singularités !

■ Oli





ACOD

FOURTH REIGN OVER OPACITIES AND BEYOND

(Les Acteurs de l'Ombre)

Malgré les embûches (changements de line-up, changement de label, Covid...), ACOD poursuit son plan, ils ne sont plus que deux, ont réussi à bosser avec un fonctionnement assez particulier (Fred écrit les textes, Jérôme les musiques, des potes les rejoignent sur scène) et présentent la suite de leur promenade en enfer : Fourth reign over opacities and beyond. C'est la deuxième des trois parties de l'histoire, une partie très ambitieuse qui, en plus de nous servir de guide dans les limbes, tente de faire la synthèse du black et du death.

Bien qu'averti de la qualité du combo, The divine triumph avait réussi à m'impressionner, je ne le suis plus pour cet opus (la routine) qui ne choisit pas son style et marie les chapelles métal sur l'autel du tout puissant. Parce qu'on pourra dire ce qu'on voudra, quelle énergie ! On a beau être entraîné dans les tréfonds, le groove et les trouvailles (les samples, le synthé, une ligne de basse ...) nous redonnent constamment le sourire et l'envie de poursuivre l'aventure. Une expédition encore un peu plus «black» qu'auparavant, même si les adorateurs de ce métal noir trouveront les ACOD trop mélodiques, aériens ou «lents» à leur goût. Quand tu as ce genre de nappes de piano, ce style de chant, et des rythmiques aussi pointues, ça ne peut être qualifié autrement. Le mixage a d'ailleurs été réalisé par un cador (Linus Corneliusson qui bosse aussi avec Ihsahn et Dimmu Borgir mais aussi Leprous ou Amorphis), la prod' est ultra léchée, rien à redire sur toute l'équipe technique qui a tout fait pour que ça bute. Difficile d'extraire des titres de l'ensemble tant l'album forme un tout cohérent et massif mais j'ai une petite préférence pour «Fourth reign over opacities and beyond» et son prêche, le texte déclamé en français nous plonge un peu plus dans l'ambiance, et les différents apports des instruments de musique qui tournoient autour des mots sont juste impeccables. Le «Through the astral door» qui lui est enchaîné est pas mal non plus avec une fin qui fait fatalement penser à un requiem, la catabase gagne en intensité et si les premiers morceaux sont pas mal non plus, la fin de l'opus est clairement d'un niveau exceptionnel.

Tu n'es pas encore rassasié par le talent d'ACOD ? Tu devrais te faire plaisir dans les mois à venir, avec, outre des concerts, la sortie d'un EP d'inédits (qui auraient pu paraître sur cet album) et la fin de la trilogie infernale. Amène !

■ Oli



SLIPKNOT

THE END, SO FAR

(RoadRunner Records)

Par-delà le bien et le mal, par-delà la vie et la mort, la marque Slipknot perdure et continue d'alimenter les discussions auprès de la machine à café. Bon, peut-être pas dans toutes les boîtes mais ce qui est sûr, c'est qu'un nouvel album du gang masqué divise toujours. Et ce The end, so far devrait, pour une fois, énerver les fans les plus hardcore. Car ceux qui se délectaient du manque d'imagination du groupe de Des Moines et appréciaient le côté redondant de leurs compositions vont ici pouvoir hurler au scandale tant cet opus est «rock».

Douze titres sont annoncés sur la pochette (à condition d'avoir la bonne, certaines éditions se sont bien plantées dans la tracklist et même dans le titre de l'album !) mais le premier comme le dernier, si ce ne sont pas à proprement parler une «intro» et une «outro» n'ont rien à voir avec ce à quoi Slipknot nous a habitué. Basse très ronde en avant, chant ultra mélodieux, petits chœurs angéliques, guitares douces, que ce soit sur «Adderall» ou sur «Finale», on a plus l'impression d'avoir lancé l'écoute d'une rareté de Porcupine Tree que d'un opus de metal ! Petit «ouf» de soulagement pour l'aficionado transi avec «The dying song (Time to sing)» qui coche pas mal de cases pour être estampillé «pur produit Slipknot» même s'il le fait sans éclat. Un petit peu comme pour «Hive mind» clairement écrit pour soulever les stades plus que tes enceintes. Non, les maggots n'ont pas grand-chose à se mettre sous la dent à part l'explosif «H377» (mais pouvait-il en être autrement avec un titre pareil), ça tape, ça chante vite, ça laisse un peu d'harmonie pour le refrain et c'est diaboliquement efficace. Deux autres plages sont assez bonnes dans ce style, ce sont «The chapeltown rag» et «Warranty», ensuite, rideau. On range les tempos bourrins, on laisse tomber la vindicte, on ouvre un pot de miel et on compose des riffs sur guitare acoustique ! Ce n'est peut-être pas à ce point-là mais les autres morceaux sont bien plus «cools». «Medicine for the dead» ou «De Sade» (oui, c'est un hommage au marquis) contiennent de bonnes vibrations, les titres sont bien foutus, apportent quelques petites touches de rage mais ce sont des pièces assez progressives, très variées et qui ne tabassent pas du début à la fin. Évidemment, ce sont deux morceaux que j'aime beaucoup car ils sont justement très différents de ce que sait faire Slipknot. Dans cette veine, on trouve aussi «Acidic» et «Heirloom», tous deux très rock, tellement légers et mélodieux qu'ils seraient peut-être plus à leur place sur un album de Stone Sour ! L'autre combo de Corey Taylor n'a rien sorti depuis Hydrograd en 2016 et ne devrait pas être réactivé tout de suite, pas grave, autant mettre tous ses œufs dans le même panier ! Étendard de ce nouveau visage (sic), le single «Yen» ressemble à un slow, certes il s'encanaille un peu mais ne déborde jamais dans la grosse baston et reste très romantique...

The end, so far, «pas trop tôt» diront certains, «de toute façon si c'est pour faire ça» diront d'autres, si la fin se rapproche, c'est peut-être que Slipknot a fait le tour de Slipknot (et ce, depuis un bail), les voici un peu perdus et c'est comme ça que je les préfère, quand le brouillard se diffuse et fait oublier les repères trop évidents.

■ Oli



BASTON

LA MARTYRE

(Howlin' Banana Records)

Je ne compte plus le nombre de groupes français qui depuis plusieurs années revisitent (ou s'inspirent, c'est au choix) à leur manière ce que les années 1980 ont apporté de mieux en terme musical (citons au pif Gwendoline, Rendez-Vous, Jessica93 ou Drame...). Qu'ils soient rock, electro ou encore disco-funk, chacun se réapproprie le patrimoine à sa manière. Les Rennais de Baston s'acoquinent plutôt avec les sonorités cold-wave/new-wave et le post-punk avec un soupçon de krautrock et quelques effluves 70's noyées dans leur son. Autant le quatuor avait pris son temps (6 ans) pour sortir en 2019 son premier disque, Primates, autant son successeur, composé à distance pendant le premier confinement en 2020 - puis enregistré entre les deux confinements dans le garage des parents du claviériste Simon Magadur situé dans le Finistère - s'est plutôt rapidement réalisé. À croire que quand on se met un bon coup de pied au cul, le résultat peut être absolument brillant. Et c'est justement le cas avec La martyre.

Ce nouvel album est constitué de huit titres faisant référence à des noms de boites de nuit du nord Finistère. On nous donne d'ailleurs un indice dans «Neptune» sur laquelle s'immiscent des enregistrements provenant probablement d'archives d'émissions de télé du type «Strip-tease» où l'on donne la parole à des parents et leurs progénitures fréquentant les lieux de fêtes à l'époque. Quelques séquences sont d'ailleurs très rigolotes, au passage. Ces lieux haut en couleurs, où la baston est monnaie courante par ailleurs, ont donc inspiré les Rennais qui nous proposent des échappées trémoussantes (l'excellente «Flash» et son style à la Devo est un exemple parfait) voire carrément hypnotiques («Pacific»), mais avec une certaine froideur non dissimulée. La martyre, du nom d'une commune du Finistère dont le plafond du porche de son église est représenté sur la pochette du disque, est une sorte d'errance nocturne qui oscille constamment entre morceaux directs et exaltants («Flash», «Zodiac», «Chamade») et chansons plutôt introspectives et éthérées («Saphir», «Pacific», «Capri») avec comme point commun des mélodies dominées très régulièrement par les claviers de Simon et des basses aux sons hypnotiques et profonds. C'est bien simple, rien dans ce disque n'est mauvais, et chaque titre fait mouche. C'est tellement rare comme situation qu'on s'inquiète pour leur avenir tant il va leur être compliqué de faire mieux. On leur conseille même de faire très vite car Baston a l'air d'exceller dans l'urgence.

■ Ted



THE BREAKFAST CLUB

DEAR GHOST

(Autoproduction)

Pour moi, The Breakfast Club, c'est un teenage movie des années 80, l'histoire de 5 gamins, que tout semble opposer, qui sont collés un samedi matin au lycée, et qui se rendent compte que finalement, derrière l'apparence, ils souffrent pareil, et qu'ils doivent s'unir face aux méchants profs et aux parents débiles pour changer le monde. ....oui, c'est un teenage movie. Mais ce The Breakfast Club qui vient nous présenter leur deuxième EP intitulé Dear ghost, après Here we are en 2019, n'a pas grand-chose à voir avec le film.

Si Léonie Young et Julien Puyau, le duo lillois qui forme The Breakfast Club, ont choisi ce patronyme, c'est peut-être plutôt pour le côté doux et sucré des retrouvailles matinales, l'ambiance alanguie, le réveil des sens et du corps. Dear ghost, c'est 5 titres pop, une pop au sens noble du terme, celle aux sonorités electro-rock mais à la construction recherchée, sans emballage criard, ou mélodie simpliste. Léonie au chant clair et berçant, Julien à la guitare, sobre, en accompagnement. Ici, quelques notes de piano, là, quelques chœurs. Les Lillois nous raconterons notamment des histoires de gentils fantômes («Dear ghost»), de plongeon dans l'océan «(Swim deep»), de départ («On my shoulder»), de bords de mer. À l'instar de Sophie Hunger ou Suzanne Vega, les Lillois proposent une pop reposante et inspirante. Allez, prends un café et un croissant et laisse-toi aller au bon son de The Breakfast Club.

■ Eric

Photo : Lucie Pastureau & Lione Pralus



BASEMENT GARY

(pop punk, PACA)



COUNTER CULTURE CIRCUS PROD

KROD RECORDS

LP light blue : 15€
CD digipack : 7€
pack LP+CD : 20€

https://counterculturecircusprod.bandcamp.com



THE SMILE

A LIGHT FOR ATTRACTING ATTENTION

(XL Recordings)

Au mois de janvier dernier, nous vous annoncions le premier extrait d'un album d'une nouvelle formation comprenant deux membres de Radiohead, soit Thom Yorke (voix-guitare-basse-claviers) et Jonny Greenwood (guitare-basse-claviers), tous deux accompagnés du batteur de Sons of Kemet, Tom Skinner. Ce dernier avait bossé sur la BO de «The master» composée par Jonny en 2012.

En 2020, peu avant le confinement dû à la pandémie du Covid, Greenwood se remet au travail et élabore un certain nombre de morceaux dont il souhaite impérativement ne pas les laisser trop longtemps dans le tiroir. Profitant du confinement, il sollicite son collègue guitariste de Radiohead, Ed O'Brien, mais celui-ci est malheureusement occupé par la réalisation de son premier album solo. Afin d'accélérer ses affaires, il se tourne alors vers Thom Yorke pour peaufiner ses idées et mettre en place à distance ses morceaux avec Tom (le batteur), sous la houlette du producteur de Radiohead, Nigel Godrich. Pour la petite anecdote, Yorke enregistrera ses voix pendant le confinement directement en streaming avec le studio de Godrich. Ce trio prend le nom de The Smile (en référence à un poème de Ted Hugues) et fait ses débuts sur scène sans public, en diffusion streaming, dans le cadre d'un concert surprise à Worthy Farm pour le compte du festival Glastonbury en mai 2021. Sa première représentation en public se déroule au Magazine London en janvier 2022, histoire de tester ses nouveaux morceaux avant la sortie d'A light for attracting attention en mai 2022, et d'enchainer une tournée internationale qui est toujours en cours au moment où j'écris ces lignes.

Si je dois schématiser un peu ce qu'est A light for attracting attention, considérez-le comme une grande bâtisse à 13 pièces : chacune d'elle vous plonge dans un univers et des décors variables. Du sol au plafond, les murs, les objets présents et la manière dont ils sont (dis)posés, la forme et l'intensité de la lumière, les odeurs : tout peut être à la fois différent et commun à quelques autres, mais chacune d'elle est 100% unique. A priori, son hétéroclisme pourrait troubler l'écoute et provoquer le rejet (au début, la confusion est vraiment réelle). Pourtant, les Anglais ont réussi l'exploit de rendre le tout cohérent, avec un goût prononcé du détail, et en évitant soigneusement de passer par le chemin du refrain.

Ce premier disque s'ouvre par «The same», seul



titre à être joué par les deux Radiohead, une introduction électro cosmique qui ne nous donne guère d'indices sur ce que l'on va découvrir par la suite. Ce n'est réellement qu'à partir de la suivante, «The opposite» et son groove fin et imparable, qu'on peut déjà trouver des similitudes avec Radiohead. Petite parenthèse au passage : A light for attracting attention est à coup sûr le side-project de membres de Radiohead qui se rapproche le plus de ces derniers, sans pour autant en être une copie intégrale. «You will never work in television again» est peut-être la pièce la plus bordélique de la bâtisse, ses riffs rock et sa verve punk galvanise cette œuvre qui, reconnaissons-le, est pas mal hantée par la mélancolie.

En effet, si vous passez outre «Pana-vision», «Speech bubbles», «Free in the knowledge», «Waving a white glag», «Open the floodgates», «Skrting on the surface» (ces deux derniers titres sont des chansons jouées initialement par Radiohead en live et qui ont été revisités pour l'occasion), qui sont plutôt admirablement taillés dans la soie, le reste regorge de pépites et de surprises. «The smoke» déconcerte par sa structure en contretemps et ses arrangements délicats, quand «Thin thing» et son délicieux tapping nous prend à contre-pied lorsqu'un riff impétueux débarque un peu à la manière de «Bodysnatchers» (titre présent sur In rainbows de Radiohead). Ce genre de chanson démontre à quel point la fusion des trois est magique, mais également le degré de complexité de son écriture. A light for attracting attention est pourvu de l'ensemble de cordes du London Contemporary Orchestra, avec qui Jonny bosse sur ses projets personnels, et de nombreux autres musiciens (saxophoniste, flutiste, tromboniste, trompettiste, tubiste, contrebassiste), dont on peut apprécier le travail, notamment sur «A hairdryer», titre à la fois troublant et merveilleusement bien ficelé.

Je pourrais encore passer pas mal de temps à vous parler avec emphase de cet album construit par des savants de la musique moderne, mais je préfère m'arrêter là pour aujourd'hui en espérant vous avoir donné l'envie de le découvrir (si c'est pas déjà fait !) et de garder des moments pour vous pour bien s'immerger dedans, ça en vaut plus que la peine !

■ Ted
Photos : Alex Lake




HELLFEST
LA BIBLE
PHILIPPE LAGEAT • VANESSA GIRTH • BAPTISTE BRELET
point
barre
PHILIPPE LAGEAT • VANESSA GIRTH • BAPTISTE BRELET
HELLFEST
LA BIBLE
ESTD
MMVI
PREFACE
KERRY KING

PHIL LAGEAT

LA BIBLE EST ASSURÉMENT LA SORTIE LITTÉRAIRE ROCK DE CETTE FIN D'ANNÉE. CONSACRÉ AU HELLFEST ET À CELLES ET CEUX QUI ONT ÉCRIT SON HISTOIRE (BÉNÉVOLES, PERSONNES DE L'OMBRE, GROUPES,...), CE MASTODONTE EST DÉJÀ ESSENTIEL POUR TOUT FAN DU FESTIVAL ET DE ROCK EN GÉNÉRAL. PHIL, ÉGALEMENT CO-AUTEUR DE AC/DC : TOURS DE FRANCE ET RÉDACTEUR EN CHEF DU MENSUEL ROCK HARD, ÉVOQUE SANS FILTRE ET AVEC PASSION CET OUVRAGE HORS DU COMMUN...

Salut Phil et merci de nous accorder un peu de temps pour cette interview qui concerne la sortie de Hellfest - la bible. Avant d'entrer dans le vif du sujet, peux-tu nous en dire un peu plus sur la genèse du livre ? Depuis quand êtes-vous sur le projet ?

Le projet est né il y a à peu près quatre ans, quasiment jour pour jour. J'ai appelé Ben Barbaud pour lui soumettre l'idée d'un tel bouquin. On a dû parler vingt secondes au téléphone et il m'a dit «OK, c'est parti». Le projet est né de là et ça s'est fait aussi naturellement que ça. Avec Vanessa Girth, on adore le festival, tout simplement, comme de nombreux gens qui y vont. On connaît aussi très bien les gens du Hellfest, ce qui me permettait, et nous permet encore avec Rock Hard, d'avoir des accès privilégiés au festival. Il y a également une confiance réciproque entre nous qui s'est installée au fil des années, aussi bien professionnelle qu'amicale. Et par le fait même qu'avec Rock Hard, on fasse des hors-séries annuels consacrés au festival, on bénéficiait déjà d'une belle matière au niveau matériel (textes, photos). On n'a pas repris tout ça mais on avait une trace de chaque édition sur ces hors-séries. Et le troisième larron qui fait ça avec nous, c'est Baptiste Brelet qui avait déjà fait avec nous les deux bouquins «AC/DC : Tours de France». Lui est Nantais, il a fait tous les Fury Fest ainsi que tous les Hellfest. C'est vraiment un passionné du festival, probablement parce qu'il y est allé très jeune et je pense que, régionalement, ça a eu une vraie signification. Il n'était pas obligé de monter sur Paris pour assister à des festivals comme ça, parce qu'il avait ça «à la maison» ! Il a aussi archivé toutes les coupures de presse locales et régionales relatives au Hellfest depuis 2006, ce qui fait que, là aussi, on a pu grâce à cela bénéficier d'une manne d'informations assez incroyable qui étaient différentes de celles que nous apportions avec Rock Hard (avec qui on se focalisait plus sur la musique). Avec toutes les coupures de presse que Baptiste avait pu garder ou archiver, nous disposions d'événements locaux ou régionaux qui avaient pu se passer et ça nous a apporté une précision «locale» un peu inédite. Dans le livre, on parle évidemment du festival au niveau national, mais on apporte aussi un éclairage local et régional grâce à ces archives notamment. Pourquoi on a voulu faire ça ? Le Hellfest est «porteur», il ne faut pas se leurrer. Je ne pourrais pas faire ce type de livre sur des festivals de plus petite envergure mais avant tout, c'est parti d'une aventure humaine que nous trouvions vraiment incroyable. Le Hellfest a ses détracteurs, il a aussi ses fans. Mais nous, on trouve vraiment qu'il y a une âme dans ce festival, une âme qu'on a retrouvée nulle part ailleurs. C'est ça qu'on a voulu raconter : par-delà le festival, c'est une aventure humaine surtout.

On ne change pas une équipe qui gagne, même team que pour «AC/DC : Tours de France» : comment les rôles se répartissent ?

Oui, c'est la même équipe que sur les Tours de France d'AC/DC pour une raison très simple : quand on a fait les deux livres d'AC/DC (7 ans 1/2 de boulot parallèlement à nos jobs, rien que pour le premier), au moment de publier le premier qui faisait 712 pages, on s'est dit que si on démarchait les éditeurs, ils allaient vouloir probablement amputer le livre, nous demander une pagination plus classique, et on risquait du coup de ne pas pouvoir sortir ce bouquin tel qu'on le voulait. Donc du coup, on a décidé de monter notre propre structure qui s'appelle Editions Point Barre. Pour le Hellfest, on s'est remis à collaborer ensemble car, déjà, nous sommes liés par cette maison d'édi-

tion, mais aussi parce que, tous les trois, nous sommes complémentaires. On l'était déjà sur AC/DC, mais pour le Hellfest, comme le hasard fait bien les choses, je te rappelle que Baptiste est Nantais et qu'il disposait de beaucoup d'archives, on était là aussi super complémentaires. Voilà pourquoi nous trois.

Parle-nous de la maquette et de ligne directrice : comment ça se décide ? Avez-vous des modèles du genre ?

Au niveau de la maquette, ça a été un des points que le Hellfest a voulu, non pas contrôler, mais à propos duquel il a voulu donner son aval. Le festival est très exigeant en matière de visuels, il a toujours une communication visuelle très léchée, alors ils ont demandé à voir nos premières maquettes. Ils nous ont donné le feu vert dès qu'ils les ont vues. Je pense que Ben Barbaud voulait quelque chose de plus dépouillé que les livres AC/DC ... et c'est ce qu'on a fait avec des blancs, des choses plus épurées. On a maquetté trois ou quatre chapitres, on leur a montré et ils nous ont dit : «Ok, on part comme ça». C'est la seule chose, avec la couverture, dont ils voulaient qu'elle soit l'œuvre de leur graphiste Mush. Exception faite de cette dernière, toute la maquette a été réalisée par Vanessa. C'est donc là le seul contrôle que le Hellfest a eu sur le livre.

Concernant la maquette, nous sommes partis d'une feuille blanche. Il n'y a pas eu d'inspiration précise. Concernant la répartition des tâches, Vanessa s'est donc occupée de la maquette, et elle a énormément de photos dans le livre. Elle n'est pas connue comme certains photographes, mais ça ne l'empêche pas d'avoir fait énormément de photos sur le festival depuis le début. On recherchait précisément des photos des groupes, évidemment, mais aussi et peut-être surtout des structures, des stands... du festival lui-même. Me concernant, je me suis occupé des textes. J'ai été aidé sur ces derniers par plusieurs personnes de Rock Hard notamment François Blanc et Benji, mais globalement, j'ai écrit 95% des textes. J'ai également réalisé quelques interviews. Quant à Baptiste, il nous a principalement apporté ses archives et s'est chargé de nombreuses interviews.

Le titre de l'ouvrage a un double sens presque évident. Pourquoi proposer un tel mastodonte qui, naturellement, impose un prix élevé ? Avec la crise actuelle, ne craignez-vous pas de prendre des risques ? Quel est le tirage prévu ?

Le tirage va tourner aux environs de 20.000. Est-ce qu'on prend des risques avec un tel ouvrage ? Dès qu'on publie en France un livre consacré à la musique ou à un évènement musical, on prend des risques. Si notre pays était Rock, ça se saurait. Il le devient un peu, c'est lent, mais on peut dire que la révolution est un peu en marche. Mais oui, bien sûr, quand tu sors un bouquin musical en France, tu prends un risque. Après, on se voyait mal faire un livre qui n'apporte pas quelque chose de plus par rapport aux autres bouquins déjà consacrés au Hellfest. Comme on est bavards et qu'on ne sait pas faire court, on s'est retrouvés avec un gros ouvrage, mais c'était l'idée. Je pense qu'inconsciemment ou consciemment, c'est parce que Ben avait vu et apprécié notre livre sur AC/DC qu'il nous a fait confiance. Je pense qu'il estime, à juste titre, organiser un évènement hors norme et que, par conséquent, il voulait un livre hors norme lui-aussi. Nous étions tous les quatre, nous trois et lui, sur la même longueur d'onde, qui consistait à dire : «ce sera un livre massif qui sera presque autant un objet de collection qu'un livre tout court.» C'était donc quelque chose de souhaité dès le départ. Après, la pagination a évolué un peu en fonction de ce qu'on faisait, mais il était très clair dès le départ qu'on partait vers quelque chose de massif.

Tu me parles de la crise, et j'en suis bien conscient. C'est donc pour ça que c'est une prise de risque, d'autant que le papier a subi une augmentation incroyable cette année, et que ce n'est pas fini. C'est une prise de risque, mais l'ouvrage est tellement hors norme que notre imprimeur, qui doit exister depuis 50 ou 60 ans et dont la spécialité est de faire des beaux livres - des livres importants - nous a dit que c'était l'ouvrage le plus imposant qu'il ait fait ! On a la faiblesse de croire que le bouquin va se vendre parce que c'est un beau truc. De plus, les livres, c'est cher. Le nôtre coûte 69 . C'est indubitablement cher, mais au regard de ce qu'est bouquin quand tu le découvriras, son prix demeure raisonnable. Tous ceux qui l'ont vu jusqu'ici nous on dit que le prix était - je ne vais pas dire «donné» parce que ce serait exagéré - mais qu'il n'était pas cher. C'est à peine le double d'un livre édité par Camion Blanc. C'est aussi le double des livres qui sont déjà sortis sur le Hellfest, mais je pense qu'il n'y a aucune exagération dans le prix. Ça reste in-

trinsèquement cher, mais par rapport au prix de ce type de livres en Angleterre, c'est moitié moins cher. Ta question est légitime, mais au départ, quand on commence un bouquin, on ne se pose pas ce genre de question : on essaye de faire le meilleur ouvrage possible, avec ses qualités et ses défauts, et après, on avise. Le premier livre d'AC/DC, quand on a commencé, on pensait qu'on allait faire un bouquin de 300 pages et on s'est retrouvé avec 712 pages au final car notre enquête avançant, on trouvait de plus en plus de témoins, de documents,... On sait où on commence, mais on ne sait jamais toujours où on va arriver et il se trouve que pour la Bible, ça nous a aussi mené à quelque chose de massif. Ce qui, au final, fait un prix qui n'est pas rien, mais qui est tout à fait décent par rapport à ce qu'est le livre.

La plaquette que nous avons pu consulter parle du premier livre officiel. Toutefois, il est déjà paru des ouvrages sur le festival, et notamment Le Hellfest raconté par les groupes. Pourquoi un livre sur le Hellfest alors qu'est paru un ouvrage de ce genre de la part de Lelo Jimmy Batista ?

Plusieurs livres sont sortis sur le Hellfest, mais des beaux livres, il n'y en a que trois. Le premier, c'est celui de Lelo Jimmy Batista, qui est sorti en 2015 pour les dix ans du festival. Le deuxième, c'est celui de Cédric Sire, Le Hellfest raconté par les groupes. Ce dernier consiste en des interviews de groupes qui racontent leur expérience du festival. En aucun cas, il ne parle de l'histoire du Hellfest. Nous n'avons donc absolument aucun point commun avec ce deuxième livre.

Le premier livre est plus proche de ce qu'on a fait mais il résume la partie historique : de 2002, premier Fury Fest à 2015 en une vingtaine de pages. Il vire ensuite à la compilation de très belles photos et enfin, présente certains groupes à travers leur carrière sans dire généralement ce que ces derniers ont fait au Hellfest. C'est précisément ce pourquoi on a voulu faire le bouquin. On s'est dit : «c'est incroyable mais l'histoire du Hellfest, qui est quand même un festival comme on n'en avait jamais vu en France, et comme on n'en voit toujours pas d'autre en France, n'a jamais été vraiment racontée. C'est à dire dans le détail, en essayant d'être le plus précis possible, de retracer tout depuis le Fury Fest jusqu'à aujourd'hui.» Sachant quand même que depuis que le premier bouquin est sorti, il s'est écoulé sept années et pas des moindres. Il s'est passé beaucoup de choses ces sept dernières années qui ne sont naturellement pas racontées dans le premier bouquin puisqu'il est sorti en 2015 !

Qu'est-ce qui différencie selon toi les deux ouvrages ?

Ce qui nous différencie, c'est qu'on a voulu raconter l'histoire du Hellfest. Pas des festivaliers, mais du Hellfest et des gens qui le font.









C'est pour ça qu'on est allé chercher aussi une trentaine de personnes clés du festival. Pour moi, le principal était d'évoquer l'aspect musical du Hellfest, qui n'avait jamais été abordé dans le détail, ainsi que l'histoire du festival. On a cherché, avec ce livre, à remettre la musique au centre du village. En fait, on a travaillé sur trois axes principaux :
- Le Hellfest lui-même, donc son histoire, ses structures, son évolution.
- Ceux qui le font, avec des portraits.
- Et enfin des résumés d'éditions avec, pour chaque édition : ce qui s'est passé avant l'édition, l'arrivée sur le site, les nouveautés, les principaux moments forts musicaux, et un bilan...

En dehors de nos hors-séries Rock Hard, et ce qu'on pouvait trouver sur le net, il n'y avait aucun livre qui racontait les principaux moments forts «musicaux». On voyait souvent des photos de types déguisés en Pikachu, mais on ne te parlait pas d'une jam incroyable avec Nick Oliveri, John Garcia et Brant Bjork, ce qui, pour les fans, fut un évènement incroyable. Alors évidemment, quand tu as 150 concerts par édition, tu ne peux pas parler de tout, mais on a fait une sélection - qui reste tout à fait subjective - de moments forts qu'on a classés par rubriques comme «les jams», «les OVNI», «les déceptions»... Ça nous a aussi permis de parler de ce qui s'était passé au Hellfest au niveau de la musique, chose que Ben souhaitait - et nous aussi. Ben dit souvent qu'on parle du Hellfest pour beaucoup de choses maintenant, mais un peu moins pour la musique, et il voulait que la musique revienne en avant.

Justement, vous avez interviewé aussi bien le directeur du festival que les équipes de sécu, un viticulteur, des scénographes... Pour avoir côtoyé tout ce beau monde, les qualifierais-tu d'une grande famille sans qui tout cela ne pourrait pas être possible ?

Ce qui est étonnant, c'est que ce sont des gens qui viennent tous d'horizons différents et qui ont des passés incroyables. On ne les a pas interrogés que sur ce qu'ils faisaient au Hellfest : on a commencé par les questionner à propos de leur passé, d'où ils venaient, ce qu'ils avaient fait comme études, quel avait été leur parcours, et on s'est aperçu qu'ils avaient quasiment tous des parcours totalement atypiques. Quel que soit le champ d'action des personnes clés qu'on a pu interviewer, toutes se sont prises d'amour pour ce festival, que ce soit un type de la sécu, un vigneron ou un scénographe. La plupart d'entre eux avaient déjà travaillé sur des festivals, mais ils finissent tous par te dire que celui-là a quelque chose de plus. Ce qu'on pense nous aussi, d'ailleurs ! Et ils le racontent bien, ça met de l'humain dans le livre.

C'est pour l'essentiel une grande famille. Ce sont des gens qui sont contents de se retrouver et il se passe des choses assez fortes entre les gens des différents corps de métier sur le Hellfest. Probablement parce que l'ambiance y est différente de ce qu'ils peuvent trouver sur

d'autre évènements. Ben Barbaud est d'ailleurs très fort pour motiver ses troupes. Il faut pouvoir motiver 4.500 bénévoles, qui viennent travailler pour rien, si ce n'est pour l'amour de l'Art, et de pouvoir vivre une expérience hors du commun ! Tu parlais de famille, je parlerais plutôt d'armée ou de gang de motards, un chapitre de bikers ! Le festival a un fonctionnement très pyramidal, et certains des plus méritants ont droit à un blouson avec les couleurs du Hellfest qu'ils portent avec fierté. Je n'ai jamais vu ça ailleurs. C'est parti au départ de Ben Barbaud et d'une bande de copains, et non d'une grosse multinationale de concerts qui décide tout à coup de créer un festival comme ça du jour au lendemain. Ça a été et ça reste un long chemin de croix, et c'est aussi ça qui nous intéressait. Le Hellfest ne s'est pas fait du jour au lendemain : il y a eu vraiment beaucoup de bas pour encore plus de hauts, heureusement, mais ça n'a pas été de tout repos. Il a fallu beaucoup d'abnégation pour arriver à ce que c'est aujourd'hui.

Et justement, ces points critiques... parce qu'il y a eu un temps où, effectivement, le festival a été critiqué au niveau de l'organisation, de l'accueil du public etc. et même parfois par les groupes, est-ce que ça aussi, vous l'évoquez dans le livre ?
Oui, bien sûr ! ils ont voulu vérifier qu'on partait sur les bons rails au niveau visuel, et une fois qu'on les a rassurés sur ce point, ils nous ont laissé faire. Je leur ai même demandé : «soyez cools, relisez nos chapitres» et ils nous ont répondu : «non, c'est votre livre, on vous fait confiance, on ne veut rien lire.» Donc à partir de là, j'ai dit à Ben : «attention, tu vas m'engueuler après, tu vas me dire qu'il ne fallait pas raconter ci ou ça...» et il m'a dit «non, non, c'est bon, écris la véritable histoire du Hellfest !». Et la véritable histoire du Hellfest, ce sont des hauts et des bas. Des bas que nous mentionnons également. Le festival, sur certains points, n'est pas du tout épargné. On a tenté de raconter la «vraie» histoire. Chacun a sa version de ce qu'est la vraie histoire, mais on a recroisé un maximum de sources pour essayer d'être au plus près de la vérité.
Il faut savoir qu'une partie de leurs bureaux et de leurs archives ont brulé dans un incendie. Ben avait aussi envie d'un livre qui retrace toute l'histoire du festival, avec beaucoup de détails, en réponse à cet incendie qui les a privés de toutes leurs archives. Il avait besoin que quelque chose soit écrit, que quelque chose reste, ce qui a aussi contribué au fait qu'il réponde aussi rapidement favorablement à notre projet.

Est-ce qu'une édition à l'international est prévue/envisagée/rêvée rêvée ? Un grand éditeur n'a-t-il pas cherché à acheter les droits, en France ou à l'étranger ?
Prévue et envisagée, non. Rêvée, non plus. J'ai écrit environ un million trois cent mille signes dans ce bouquin, alors, si un jour il devait être traduit en anglais, je souhaite plein de plaisir et un grand bonheur à celui qui se chargera de la traduction. Si une demande se manifestait, le Hellfest nous demanderait peut-être de le faire ou nous aiderait à le faire, mais pour moi, en tout cas, ce n'est pas du tout une fin en soi.

Tu évoquais tout à l'heure que c'était votre maison d'édition qui sortait le livre. Avez-vous été approchés par un grand éditeur qui aurait souhaité acheter des droits en France ?
Nous n'avons pas été consultés ou approchés, mais en même temps, on ne cherchait pas à l'être. Nous n'avons pas cherché de gros éditeurs. Si on a créé notre maison d'édition, c'est pour sortir des bouquins et non pour amener des projets «clés en main» à de gros éditeurs. Quand on a sorti le premier livre sur AC/DC qui est devenu un best-seller, nous n'avions aucune expérience en matière d'édition. Un mensuel, on sait faire, mais par contre, pour le livre, on a appris sur le tas. On a eu beaucoup de chances car des évènements ont aidé à la sortie du livre comme la sortie de l'album Rock or Bust, et le fait que le groupe ait aimé le bouquin. Et de toute façon, en ayant annoncé le projet assez tard, aucun éditeur ne serait venu vers nous, sachant que le projet était à ce point avancé.

Lors de la mise en vente des pass la semaine dernière, le festival a proposé un pack quatre jours avec le livre. Ça peut te sembler une question un peu bizarre mais est-ce que vous êtes «honorés» par ce genre de deal et est-ce que vous voyez un petit peu comme une consécration le fait de recevoir une telle confiance de l'équipe du festival ?
Ce qui nous a fait vraiment plaisir, c'est que Ben accepte le projet, et ce, en une poignée de secondes, même si nous nous sommes revus après pour discuter de ce qu'on allait faire. Le fait qu'il nous accorde sa confiance si rapide-

ment, ça, pour nous, ça a été très gratifiant, d'autant que Ben est quelqu'un de très perfectionniste.
Chez Point Barre, on a l'habitude de sortir nos bouquins avec des souscriptions et en précommande : tu payes à l'aveugle et tu reçois le livre cinq mois après. Comme ce sont de gros bouquins, ça nous permet de les financer en totalité ou en partie. Il ne faut pas oublier que nous sommes totalement indépendants. Quand on a proposé ce fonctionnement à Ben, il nous a dit que ce n'était pas possible car comme le livre est «brandé» Hellfest et que le festival propose à la vente des pass à l'aveugle, il ne peut pas resolliciter les festivaliers avec un autre projet en payant une nouvelle fois à l'aveugle. Quand il a validé la maquette, Ben nous a alors proposé de le financer, devenant ainsi coproducteur ! Ce livre, il sort chez Point Barre mais il est financé par le Hellfest qui avance de l'argent, mais qui va le récupérer et même en gagner.
Le stock de livres que le Hellfest va recevoir équivaut à peu près sept fois le poids de la statue de Lemmy qui se trouve sur le site du festival ! Ça représente une masse au sol énorme, donc si Ben voulait récupérer ses billes le plus rapidement possible et ne pas avoir un stock gigantesque de livres partout dans ses locaux, il fallait que les bouquins arrivent et repartent immédiatement. C'est pour ça qu'il s'est dit que cette vente «bundle» à savoir un pass et un livre allait lui permettre de vendre en un temps record un certain nombre de bouquins, et donc vider les stocks de ses locaux.

Tu sais si ce pack bundle a bien fonctionné ?
Tout est parti. Je ne sais pas exactement combien il y en avait, mais on ne doit pas être loin des 5.000, peut-être même plus. Tout son stock est parti, hormis quelques exemplaires conservés pour ses partenaires et d'autres qui ont été mis en vente sur le shop en ligne du Hellfest. 95% de son stock est parti. Il se rembourse et gagne même un petit pécule.

De votre côté, avez-vous prévu une édition limitée comme vous avez pu le proposer pour les livres AC/DC ?
L'édition limitée, c'est celle proposée par le Hellfest, qui est agrémentée d'un fourreau. Le bouquin a été vendu par le Hellfest au même prix que le livre qui est désormais en librairie, mais avec un étui luxueux en plus, uniquement vendu par ce biais et donc collector. Pour information, le Hellfest vendait son pass 329 euros et 398,90 euros avec le livre, c'est-à-dire le prix librairie (69,90), mais avec l'étui en plus qui doit coûter environ 6 euros et sans frais de port supplémentaires. Certains parlent de «vente forcée», mais le Hellfest perd de l'argent en proposant au prix librairie cette édition limitée avec les frais de port gratuits. Et puis, si certains n'en veulent pas, ils n'ont qu'à pas l'acheter, c'est pas plus compliqué que ça !

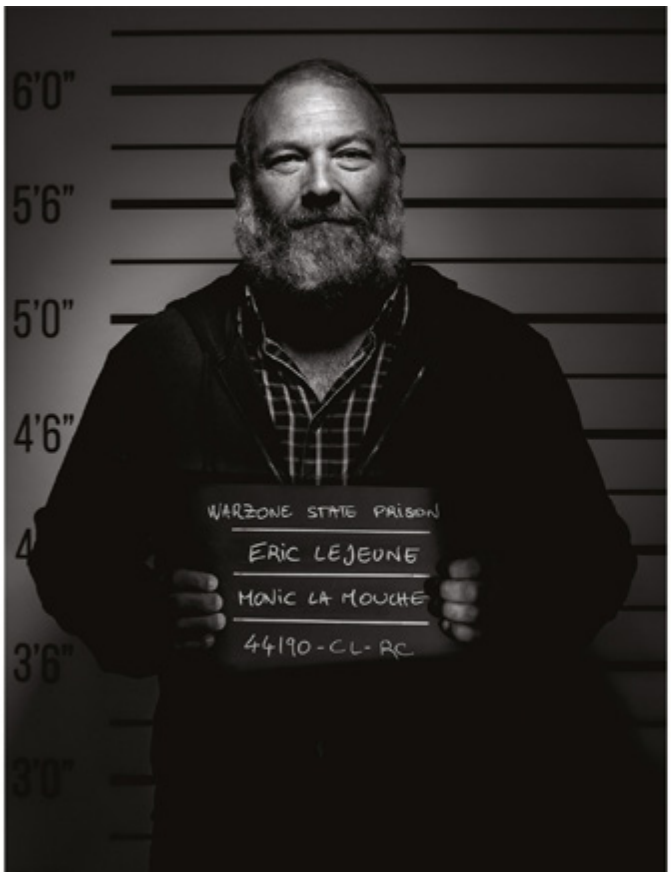
Sous la pression de ses lecteurs. Rock Hard va publier un hors-série Hellfest 2022. J'adore ces revues et j'avais même à l'époque adressé en 2014 au «courrier des lecteurs» une chronique d'un groupe, les Burning Heads bien sûr, qui n'avait pas été chroniqué par vos soins ! Comment vous répartissez vous le travail ?
C'est assez simple. D'habitude, un Hellfest dure trois jours, maximum quatre ou plutôt trois et demi, si on tient compte du Knot Fest que Ben ne souhaitait pas voir associé au Hellfest dans le hors-série. Donc, je rassemble toute l'équipe et je dis : «voici la liste des groupes, qui veut faire quoi ?» Une fois que chacun a choisi, je détermine ce qu'il reste important d'évoquer et j'attribue arbitrairement en fonction de ce que je pense correspondre aux goûts de tel ou tel journaliste. Chacun se retrouve avec sa petite liste et se démerde. Il prend des petites notes et quand je demande le rendu de ses textes, il me rend ses textes. Ça parait simple sur le papier, mais c'est un peu plus compliqué que ça car généralement, quand on sortait des hors-séries Hellfest, on les réalisait en revenant du Hellfest. On finissait le Rock Hard d'été, et on attaquait directement le hors-série qu'on devait faire en une semaine à peu près. On partait toujours en vacances sur les rotules ! Cette année, on ne l'a pas fait pour différents facteurs. Comme je devais finir le bouquin avec Vanessa et Baptiste, je savais que je n'aurais pas le temps de mener les deux chantiers de front et de prendre un peu de vacances. Ben était d'accord sur le principe. Mais, au retour des vacances, beaucoup de lecteurs nous ont demandé le HS. Dans un premier temps, on a continué à dire non, et puis, on a décidé de le faire quand même parce que la demande était forte. Et tu peux me croire, j'ai fini le Rock Hard de novembre hier matin (NdGdC : l'interview est réalisée le 26 octobre) et aujourd'hui, au moment où tu m'as appelé, j'étais en train de bosser sur la suite du hors-série. Puis ça par-

tira à l'impression et ainsi de suite. Je «nage» dans le Hellfest depuis quatre ans avec ce bouquin, je sature un peu ! Mais nos lecteurs sont les plus forts, alors on le fait pour eux, mais je reconnais que je m'en serais bien passé cette année ! Même si, c'est très important de le préciser, je ne me plains pas, loin de là. C'est toujours un plaisir. Mais bon, un Hellfest de 7 jours, le livre à finir, Rock Hard en parallèle, etc., nous avons été très occupés.

Question simple, réponse, à mon avis, simple : tu es plus à l'aise dans le rôle de l'intervieweur ou de l'interviewé ?
D'intervieweur ! (rires)

Pourtant, tu fais bien l'interviewé !
Intervieweur, parce que je fais ça depuis bientôt trente ans. Interviewé, j'ai commencé à l'être quand le premier bouquin consacré à AC/DC a commencé à avoir du succès. Pour autant, ce n'est pas un exercice auquel je suis rodé !

Le dernier numéro de notre Mag a pour couverture le documentaire Fanzinat : un mot sur la presse en 2022, qu'elle soit pro ou fanzinesque...
Depuis février/mars 2020, c'est assez dur pour la presse papier par ce qu'elle a dû essuyer plusieurs tempêtes consécutives, la première étant évidemment la Covid qui a eu plusieurs répercussions. Prenons l'exemple de Rock Hard : le numéro d'avril 2020 n'est pas sorti en kiosque - numéro que nous avons mis en ligne à disposition de nos lecteurs - et puis après, tous les concerts ont été annulés, ce qui a eu une répercussion sur la pub puisque 50 à 60 % de la pub est liée au spectacle vivant. Ce qui fait qu'on s'est retrouvé avec 60% de pub en moins. Même en revenant très vite en kiosque, ça a été compliqué. Et quand on a commencé à ressortir la tête de l'eau, on a subi - et on subit encore - l'augmentation du coût du papier qui représente plus de 65 % pour nous aujourd'hui, certains journaux (qui utilisent un papier différent) ayant pris des augmentations de 100%. Ça continue encore aujourd'hui, et nous n'avons pas de visibilité : quand on commande du papier, on nous donne un prix, mais le prix qu'on va payer est celui que vaut le papier au moment où on va le recevoir! On nage dans une espèce de flou artistique qui fait qu'il est très dur de savoir vers où on va. De plus, on s'aperçoit que tous les efforts qu'on a faits, de reconstruction du magazine (nouvelle maquette, nouveau papier, retour des «dossiers», nouvelles rubriques...), compensent simplement la hausse du coût du papier. C'est




Eric Lejeune
monic la mouche

association de bienfaiteurs



plus difficile, même si nous ne sommes pas menacés. New Noise, qui est un journal que j'aime et que je respecte beaucoup, a lancé une bouteille à la mer et j'espère qu'ils vont y arriver.
On doit à la fidélité de nos lecteurs et à une campagne d'abonnements et de réabonnements massive d'être encore là. On a de la chance d'avoir des lecteurs fidèles. On n'est pas My Rock ou anciennement Rock Sound ou Rock One, qui étaient des journaux auquel le lectorat s'intéresse quand il a tel ou tel âge et qu'il délaisse ensuite : à Rock Hard, les gens qui nous suivent sont là tout le temps, il n'y a pas de phénomène de mode, ce sont des accros ! Du coup, on n'a pas de grosses surprises sur les chiffres de vente grâce à un lectorat stable.

Tu es fan d'AC/DC. Notre premier contact repose sur une proposition de papier pour notre rubrique «fan attic». Tu n'échapperas pas à la question : AC/DC au Hellfest, c'est possible ?
(Longue réflexion) Je ne crois pas. Non, je ne crois pas. Le Hellfest a failli les faire en 2015, je le raconte dans le livre d'ailleurs. Ça a été assez loin dans les discussions, au point que des affiches ont été faites, qui ne sont jamais sorties mais qu'on peut voir dans le bouquin. Aujourd'hui, pour que le Hellfest puisse avoir AC/DC, il faudrait qu'AC/DC tourne. On a aucune espèce de garantie sur le fait qu'AC/DC tourne en 2023, ce qui serait d'ailleurs souhaitable car s'ils ne tournent pas en 2023 ou en 2024, ça va être compliqué, on ne les verra plus. C'est mon avis. Beaucoup de personnes pensent que le Hellfest a rajouté une quatrième journée pour AC/DC mais je ne le crois pas. En même temps, je n'en sais rien du tout ! Si AC/DC devait tourner d'ici juin, il y aurait déjà un petit bouillonnement. J'ai fait Brian Johnson en interview il y a cinq jours. Je ne lui ai pas parlé de la prochaine tournée, mais j'ai pas senti «que»... Je n'y crois pas. AC/DC, aujourd'hui, pourrait fait cinq Stade De France qu'il pourrait remplir rapidement. Le groupe a-t-il un intérêt à jouer à Clisson, sur une scène qui n'est pas la sienne, devant un public qui serait, jauge oblige, moins massif que celui d'un Stade de France ? Ou alors il faudrait qu'AC/DC joue au Stade De France puis vienne jouer dans la foulée au Hellfest... Ce serait possible. Si un jour ça se faisait, je verrais plutôt quelque chose du genre : édition du Hellfest puis, une semaine après, sur le même site, programmation d'AC/DC. Ou alors, ça a lieu sous le nom Hellfest mais le concert d'AC/DC a lieu le mercredi précédant le Hellfest sur un autre site, pas trop loin, ce qui a failli se faire en 2015.

Merci pour cette fine analyse !
Je ne sais pas si elle est fine ! Si ça se trouve, ça sera annoncé en novembre ou décembre (rires) Tu me demande mon pressentiment, je ne vois pas le groupe au Hellfest cette année. Mais j'aurais adoré.

Je n'en doute pas. Merci pour tout !
Merci à toi.

Merci Phil, merci Roger Replica !

■ Gui de Champi

HELLFEST

LE LIVRE OFFICIEL

L'histoire du Hellfest, qui vient de souffler sa quinzième bougie, n'a jamais été un long fleuve tranquille. Dès 2006, Ben Barbaud et Yoann Le Nevé, fondateurs de l'événement, et leurs fidèles ont en effet relevé bien des défis pour parvenir à faire de cette grand-messe d'enfer l'un des plus importants festivals de musiques extrêmes au monde. Un lieu de pèlerinage unique à Clisson, la petite Venise de Loire-Atlantique, au pays du Muscadet.

C'est ce parcours haut en couleur que ce livre hors-normes, réalisé en coproduction avec le Hellfest et préfacé par Kerry King (guitariste du mythe Slayer), retrace avec un souci du détail jusqu'alors inédit. Au menu de ces 592 pages et de ces 4,5 kilos de passion, l'histoire, la vraie, avec ses heures de gloire et de doutes, plus d'un millier de photos, des dizaines d'interviews exclusives et des tonnes d'archives (affiches, pass, flyers, dessins préparatoires, etc.).

Les meilleurs moments musicaux de ces quinze années de communion sont également au cœur de ce pavé, de même qu'un focus sur certains des principaux disciples de cette success story comme on en voit peu. L'histoire agitée d'un festival culte à la renommée internationale et d'un site sacré, certes, mais plus encore les tribulations improbables d'une bande de copains un peu fous, mais qui rêvent grand.

Cette aventure humaine a aujourd'hui son livre définitif.
Sa Bible.

FAIT PAR DES FANS, AVEC DES FANS, POUR DES FANS

point barre

69,90 € Prix TTC France
9 782957 834211

HELLFEST

LA BIBLE

PHILIPPE LAGEAT • VANESSA GIRTH • BAPTISTE BRELET

point barre



POGO CAR CRASH CONTROL

FRÉQUENCE VIOLENCE

(Panenka)

Scritch crtch je secrtch critch (voici une belle onomatopée symbolisant le son des interférences quand on cherche une fréquence radio sur un vieux système à molette). Scritch cratch donqucrtch Bienvenue sur Fréquence violence, la fréquence préférée pendant tes vacances ! Bienvenue surtout à l'écoute du nouvel album de Pogo Car Crash Control qui a allumé son autoradio pour aller faire un tour.

Scritch crtch je secrtch critch Radio Courtoisie bonjour, la violence est partout, elle commence avant même d'entendre le son puisqu'on trouve le front du frontman explosé sur un pare-brise, «more women on stage», ok mais more «femme au volant», pas certain hein... Scritch crtch par cecrtch sur Le Mouv, tu bouges dans tous les sens, tu prends des breaks, des relances, du groove et tu headbangues, évidemment sur à peu près tous les titres et un peu plus sur «Tourne pas rond», «Fréquence violence» ou «Tu peux pas gagner» .... Scritch crtch que secrtch une sacrée dose d'NRJ, on y est habitué et on n'est jamais déçu. Même quand ça passe par un amalgame musique métal / chant plutôt rock («Traitement mémoire») ou punk («Me parlez pas»). Scritch crtch je secrtch critch Jamais la musique ne vous aura fait autant de bien, vous êtes sur Chérie FM avec les PCCC en mode romantique et leurs «Cristaux liquides». Scritch crtch vous êcrtch cretch toujours sur Fun Radio, on envoie du gros, il faut que ça balance sans se prendre la tête et on fait la fête, accessible et dansant, voilà du «Traitement mémoire» et du «Ville prison», impossible d'y échapper ! Scritch crtch mais acrtch critch Quand il faut déconner et chantonner, une seule station, une seule solution : Rire et Chansons et direct, on envoie un titre sketch «Passe-moi le bébé» sans l'faire tomber ! Scritch crtch et main tecrtch critch Nostalgie, on calme le tempo, on lâche un petit gimmick sur la gratte, on sort une putain de mélodie, on appuie à fond sur les pédales et on «Recommence à zéro», tu transposes les textes en anglais, tu salis un peu plus le son et tu as un bonus track de Nevermind ! Par moment, j'associe, en live comme sur disque, les Pogo Car Crash Control à Nirvana, sur cet opus, c'est là. Et c'est brillant. Scritch crtch il secrtch varitch France Info, il est 5h27, la police de Lésigny cherche toujours un criminel potentiel qui serait caché dans une usine d'aluminium ultramoderne, vous en saurez plus en restant avec nous après le flash.... Scritch crtch et là secrtch çaritch Skyrock Scritch crtch mer decrtch rapitch Oui FM, de sons qui ont du sens, du vrai rock au sens large, une musique libre qui touche et qui provoque des réactions.

Scritch crtch car secrtch critch Autoroute Info donne toujours de bonnes recommandations genre «ne vous endormez pas au volant», «Reste sage» ou «évitez de picoler en conduisant», ils vont pouvoir en ajouter une nouvelle : passez sur Fréquence violence !

■ Oli



STUFFED FOXES

SONGS/MOTION RETURN

(Reverse Tapes / Yotanka / Konsato / These Days)

Il m'a fallu un bon paquet d'écoutes pour m'imprégner totalement de la musique de Stuffed Foxes. Pourtant, dès les premières secondes, je savais que ce groupe allait me plaire. Va comprendre !

Originaire de Tours, le sextet n'en est pas à son coup d'essai et après un premier EP paru en 2019, 2022 semble l'année du combo. Car Songs/Motion return, qui sort le 18 novembre, succède à Songs/Revolbing, paru... neuf mois plus tôt ! Avec ce rythme de croisière (qui n'est pas sans rappeler celui des groupes des 70's), Stuffed Foxes est bien parti pour squatter de façon continue nos platines. Encore faut-il être réceptif au noise rock alternatif proposé par le groupe comprenant dans ses rangs pas moins de trois guitaristes. Bien souvent instrumental (les voix arrivent assez tardivement dans les morceaux, et sont habilement en retrait), la mixture sonore de Stuffed Foxes est riche mais jamais indigeste. Relevée mais savamment dosée. Il faut dire que le menu est copieux (avec la moitié des morceaux dépassant les cinq minutes au compteur), avec son entrée crescendo («Recurring»), son plat de résistance mi blues mi noise («San Diego») et ses douceurs acidulées en guise de dessert («Drift»), le tout entrecoupé de respirations plus ou moins étouffantes (le lancinant puis explosif «Hovel» ; «Opium», aussi pesant que captivant ; le psyché «Modern mother and gods»). De quoi être largement rassasié !

Enregistré et mixé, tout comme son prédécesseur, par Thomas Poli (Dominique A, Laetitia Shériff...), et masterisé au studio Black Box par Peter Deimel (Shellac, Chokebore...), Songs/Motion return est un disque aux multiples facettes. Tantôt rageur, tantôt planant, il révèle un groupe qui ne s'impose aucune limite, un groupe libre dans sa façon d'exprimer ses émotions en se laissant porter par ses instincts. C'est frais, c'est brut, et c'est aussi fulgurant que renversant. C'est très bon, tout simplement.

■ Gui de Champi
Photo : Hugues Rondepierre





SCARLEAN

SILENCE

(Ghost Prod)

Le silence est d'or dit l'adage, j'ai l'impression que Scarlean joue les Midas car tout ce qu'ils touchent (artwork, clips, ...) se transforment en pépites. Ils peuvent incorporer ce qu'ils veulent dans leur musique (touches électroniques, piano, passages qui blastent sévèrement...), ils réussissent toujours l'amalgame et conservent le cap d'un métal groovy, percutant et particulièrement accrocheur. Si tu ne les connais pas et les découvre au travers de leurs clips ou de ce Silence, tu peux facilement imaginer avoir à faire à une grosse cylindrée US qui dépense sans compter l'argent d'une major pour fignoler chaque détail visuel comme auditif. Mais non, les mecs font tout «tout seul» (ou presque, c'est Sébastien Camhi - Death Decline, Darkenhöld, Gorgon... - qui enregistre et mixe, c'est Kai Stalhenberg du Kohlekeller Studio - Powerwolf, Benighted, Aborted... - qui masterise) pour un résultat plus qu'impressionnant.

A la fin du siècle dernier, les références du genre qui s'imposaient à nos oreilles s'appelaient Disturbed, Adema ou Sevendust, aujourd'hui, j'avoue être un peu largué et être moins sensible aux sirènes américaines (souvent trop produites et arrangées) mais je gage que Scarlean doit davantage apprécier ces vieux groupes que les plus jeunes. En tout cas, on retrouve le sens du dosage parfait entre les mélodies, le riffing, les rythmes et les ajouts d'éléments pas forcément «rock» (des sons, des samples, d'autres instruments) mais qui colorent l'ensemble et lui donnent une identité particulière. La variété des atmosphères défie également l'ennui, on peut avoir des parties marquées par le néo-métal («The hand on your skin», «Wake up right now»), le rock («Keep your secret») et d'autres qui pourraient être empruntées aux passages les plus lourds de Gojira («Pray fanatic» même s'il faut bien l'avouer, j'ai d'abord pensé à «Calojira») mais le tout sans dénaturer l'ensemble et garder cette sensation d'une musique universelle, accessible, presque «facile» alors qu'elle est composée de bien trop d'éléments pour que ce soit «simple».

Scarlean brille encore d'inventivité et fait honneur à une citation d'un de mes auteurs préférés (à savoir Honoré de Balzac) : «Quoi de plus complet que le silence ?». Bravo.

■ Oli



DOLORES RIPOSTE

LE JOUR OÙ LE PUNK-ROCK N'A PLUS ÉTÉ UNE FÊTE

(Guerilla Asso)

Louise attaque toujours donc Dolores riposte à nouveau ! Ça, c'est fait. L'un des groupes fer de lance du label Guerilla Asso à la fin des années 2000, aux côtés des regrettés Justine, des Charly Fiasco et bien sûr Guerilla Poubelle, est donc de retour plus de dix ans après son troisième album… hum… assez osé artistiquement parlant, dirais-je. Tout ça pour ne pas dire que le passage de leur punk-rock Zabriskie Pointesque des débuts à de la «pop-punk dégueulasse» (dixit les intéressés eux-mêmes) ne m'avait pas franchement convaincu. Ah bah mince, je l'ai dit. Je me suis refait toute la disco pour chroniquer ce nouvel album, par rigueur journalistique, et le constat est sans appel : mon avis n'a toujours pas changé. Mais concentrons-nous sur Le jour où le punk-rock n'a plus été une fête. La première écoute m'a laissé un goût mi-fougue, mi-raison. Cette sensation bizarre d'être à la fois quelque peu dérouté par moments mais en terrain familier et agréable malgré tout. À la deuxième écoute, il y avait des passages, riffs, refrains qui restaient bien en tête et à la dixième, quand j'écris ces lignes, je sais qu'il y en aura des dizaines d'autres. En zappant l'intro instrumentale, assez dispensable à mon goût, le disque aurait eu plus de punch en débutant directement par le morceau éponyme.

Terrain familier parce qu'on retrouve ici tout ce qui faisait le charme de Dolores Riposte avant. Des textes bien écrits avec quelques jeux de mots et autres formules bien senties, sous fond de sarcasmes et fatalisme social, cette rythmique entraînante et complice («Couleurs gâtées») mais aussi et surtout ces mélodies ultra accrocheuses, efficaces, qui sont l'apanage des tubes comme «Vin et soda» (don't try this at home, kids… le kalimucho… beurk !) ou «Le jour où le punk-rock n'a plus été une fête», cumulant tous ces bienfaits. Ces titres comportant la marque déposée DR, avec «Le fond», un peu plus convenu / facile, sont au début de l'album (ou sur la face A du vinyle) et c'est par la suite que le groupe se fait davantage audacieux, avec quelques écarts surprenants mais sans jamais sortir de sa route. On a droit à un passage yéyé dans «Mauvais souvenir», une inspiration bossa afro-cubaine (désolé, je ne suis pas hyper calé) dans «Paul social club» et un peu de fusion dans «Rupture», mon titre préféré du disque. J'adore la fin avec le riff de gratte et n'attends qu'une chose, c'est de pouvoir scander « C'est comme un plein d'esseeeence sans avoir de carte Totaaaal » en concert !

Impossible de parler de l'album sans mentionner également la très bonne prod du Chipolata Framboise Studio et le clip live interactif et fou de «Bloc-notes». Le groupe l'a tourné dans une grange avec trois caméras et angles différents, sur lesquels on peut switcher comme on veut mais surtout, il y a eu six prises, alternées chacune de quatre bières à chaque fois, avec l'altération du jeu qui va avec. En mode Jackass quoi ! Et la dernière est tellement catastrophique (en même temps qui joue bien après 24 bières !) que ce n'est assurément pas une pub pour la consommation d'alcool, au contraire. Bref, un bon disque qui devrait ravir les aficionados de Dolores Riposte, qui comme moi s'étaient un peu détournés du groupe avec l'album précédent.

■ Guillaume Circus



DA SILVA

EXTRAIT D'UNE VIE IMPARFAITE

(At(h)ome)

Peu d'artistes peuvent se targuer de vous avoir accompagnés tout au long d'une vie. C'est le cas de Da Silva, depuis ses débuts et même depuis la première chanson de son premier disque. «Les fêtes foraines» et leur phrase introductive : «on n'envisage pas grand-chose ensemble et c'est très bien», tel un «La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide» de Louis Aragon, Da Silva se pose comme un poète du quotidien, direct sans fard. Tout au long de sa discographie, il a su grandir avec moi, poser des disques pour enfants, dont Le mystère des couleurs peu avant la naissance de ma fille et aborder plus ou moins tous les thèmes de la (ma ?) vie d'adulte dans sa discographie. Dans le précédent album, Da Silva disait «au revoir chagrin», voici qu'il fait le récit de sa vie imparfaite, comme pour répondre aux récentes accusations de perfectionnisme jusqu'au boutiste (euphémisme, quand tu nous tiens) lorsqu'il est aux côtés d'autres artistes. Toutes ces fêlures ne le fragilisent pas, ils le rendent plus humain. La biographie nous indique son «Degré de sophistication» mais qui n'est pas sans dommages collatéraux. Et la biographie de continuer, il «a tout sacrifié dans un seul fantasme, celui de la cristallisation de l'artiste». Ce concept stendhalien n'est pas sans séquelles car si «en un mot, il suffit de penser à une perfection pour la voir dans ce qu'on aime» issu de l'œuvre «De l'amour» de Stendhal, ceci entraine un investissement presque monastique dans la chose aimée. Et cet investissement, qui va de paire avec une immense fébrilité, rend cet artiste et ces productions indispensable au paysage dit de la «variété française».

Revenons aux fêtes foraines car ce thème est récurrent et ce cirque métaphysique ouvre avec ce titre «Quel est ce cirque dans ma tête ?». Car chez Da Silva, ils sont plusieurs dans sa tête, l'artiste peintre, qui fait les pochettes et les illustrations intérieurs, le compositeur, le chanteur et l'homme. Son perfectionnisme lui fait dire «je reviens de loin» mais il l'affirme au titre suivant qu'il est «encore là» et pour notre plus grand plaisir. L'artiste est toujours sur la corde mais à chaque vacillement, il rebondit et continue, peut-être plus par nécessité que par choix. La pochette décrit l'artiste face au public et on peut dire qu'il n'est pas représenté sous son plus beau jour : bleu de peur et au centre des attentions comme si cette position était imposée et non choisie. Si Da Silva aime les fêtes foraines et les cirques, ce n'est pas pour nous mener en bateau dans des attractions mièvres. Le vrai est là, mais il a besoin du tumulte et des scintillements de ces attractions pour ne pas être dévoilé de manière trop brute ou direct.

Si nous aimons Da Silva c'est parce qu'il parle des faiblesses qui sont les nôtres, pas de certitude, pas d'injonction, un homme face à la vie. Un homme représenté tel qu'il est, perfectible. Il conte la vie, la vraie et c'est pour cela qu'il continuera à nous accompagner.

■ JC



GLIZ

MASS

(Youz Prod / Baco distribution)

Une nouvelle déclinaison de l'effet papillon ? Si un battement d'ailes au Brésil peut provoquer une tempête au Texas, une invasion de cydalimas peut-elle engendrer la venue d'êtres sylvains ? Je m'explique : Après leur premier album Cydalima sorti en 2019, dont l'artwork et le clip hallucinatoire «The cave» ont failli me rendre lépidoptérophobe, à voir des papillons partout, Gliz revient cette fois avec Mass, un LP de 10 titres, et une curieuse créature sans visage flanquée dans une citée métallique. Mais qu'importent les thématiques, Gliz ne change pas dans sa bonne idée de proposer un folk alternatif avec une configuration toujours aussi originale : Florent Tissot au banjo et au chant, Thomas Sabarly au tuba et piano Farfisa et Julien Huet à la batterie.

Et Mass ne déroge pas à cette bonne recette déjà dégustée avec leur premier LP. Si tu aimes les feu 16 Horsepower, tu ne seras pas déçu(e). Cela commence doucement, un banjo, une voix, enveloppés de quelques basses et bruits lointains. Le chant clair et puissant, imbibé de mélancolie et de beauté nous clame «Everybody tells me, this is the end», et puis le clavier, la batterie, le tuba font leur entrée, et tout commence. Gliz ne fait pas que dans l'introspectif éthéré, il y a certes quelques titres épurés, comme «All is fine», un banjo - une voix, mais on glissera dans le rock plus classique («Behind the trees»), et même assez piquant («Totem»), voire même le psyché («Love bot»). Le tuba et le piano Farfisa amènent une touche d'originalité et d'authenticité sur l'album, rajoutant encore à l'identité si singulière du trio. C'est une belle promenade en forêt jurassienne à laquelle nous invite Gliz en suivant l'animal totem pelucheux présent sur l'artwork, balade d'ailleurs mise en clip de «Totem». Une incursion dans un espace authentique, un peu magique et original, où l'on découvre la douceur et la fraicheur des clairières au petit matin avec des titres sobres qui font la part belle au chant que l'on souhaiterait apprécier allongé dans l'herbe ; des moments plus festifs où le tempo s'emballe un peu et invite à la danse au milieu d'une clairière baignée de soleil ; et des instants plus sauvages, quand la faune jusque là tapie dans les bosquets a des désirs de bestialité, où un coup de dent ou de griffe n'est pas loin. Bref, l'effet de Mass est touchant et entrainant, atypique et authentique.

■ Eric



GLIZ

TROIS ANS APRÈS L'EXCELLENT CYDALIMA ET SES PAPILLONS PSYCHOTROPES, LE TRIO GLIZ SORT MASS, SON DEUXIÈME LP EN CE BEAU MOIS DE NOVEMBRE 2022. RETOUR AVEC FLORENT, LE CHANTEUR ET GUITARISTE DU GROUPE, SUR LA GENÈSE DE CET ALBUM, LA VIE DU GROUPE, L'ACTUALITÉ.

Concernant Mass, je crois que vous avez profité des confinements et du charme jurassien pour son élaboration. Vous pouvez nous dire comment ça s'est passé ?
Florent : Comme pour pas mal de monde, le confinement a été à la fois super relou (plus de concerts notamment) et à la fois génial. L'énorme machine patine, gros coup de frein à main, des journées rythmées non plus par la montre mais par la course du soleil. Ça nous a laissé du temps pour profiter de la nature et faire de longues répètes, pour laisser décanter les nouveaux morceaux, avec des compos plus profondes, plus introspectives à la clé.

Même s'il s'inscrit dans la continuité de Cydalima, il y a quelques petits changements tout de même.
On s'est permis plus de choses, on est allés plus au fond des titres. On est passés d'une sorte de heavy-blues garage sur Cydalima à quelque chose de plus psyché sur ce disque. C'est un album qui nous ressemble plus. En tout cas, c'est bien le reflet de notre état d'esprit actuel : pleins d'énergie, d'espoir, d'envie de sauter partout mais aussi de réflexion et de mélancolie mêlées.

Et le départ de Julien Michel à la batterie et l'arrivée de Julien Huet.
Effectivement, on a changé de Julien à la batterie. Sur l'album, c'est Julien Michel et pour le défendre en live, ça va se faire avec Julien Huet. C'est un vieux copain commun qui faisait la doublure sur des remplacements en live. Du coup, on a pas mal joué ensemble depuis un an.

....et l'arrivée d'un orgue Farfisa.
Ah oui, gros changement aussi ! Tom, au tuba, avait une main de libre et du coup, on s'est dit que c'était dommage de ne pas s'en servir ! Il pose des nappes d'orgue et des contrechants qui apportent une touche mélodique, lyrique, ça emmène vers une dimension plus progressive. C'est Nicolas Quéré, qui a produit notre album précédent au studio de la Frette, qui avait eu cette idée et depuis, c'est devenu une évidence. Il y en a sur quasiment tous les morceaux maintenant. Ça permet de gonfler le son, car on n'est que 3 et moi au banjo, je n'ai que 4 cordes. Du coup, ça limitait pas mal notre force de frappe.

Vous avez envie d'explorer d'autres sonorités, d'autres instruments, ou le fonctionnement en trio vous convient bien ?
On adore le côté frontal et la liberté que permet la formule du power-trio. Le fait de shooter dans cette formule en utilisant des instruments complètement décalés (banjo, tuba, Farfisa...) nous a permis jusqu'ici de défricher de nouveaux paysages sonores et pour l'instant, on n'en a pas encore fait le tour. Mais si un jour on sent qu'on tourne en rond, il n'est pas impossible que la formation évolue.

Vos clips sont toujours très travaillés, scénarisés. Il y a une vraie recherche esthétique («Only sunday», «Cydalima», «The cave»). Vous aimez mettre en scène vos chansons ?
Oui, c'est une dimension essentielle de la vie d'un album et des titres. Sans vidéo, les titres tournent beaucoup moins sur le Net, les gens ont vraiment besoin d'images. De notre côté, on adore aussi sortir de la partie purement sonore pour aller bosser avec notre réalisateur fétiche (Djé Dunet) sur des clips. Il est ultra open et bien tout-terrain. Du coup, il nous laisse partir en vrille, il met ça en images et en fait quelque chose d'esthétique qui fait voyager. Par exemple, le tournage du clip de «Cydalima», c'était vraiment quelque chose ! On nous demande souvent comment on a fait pour les effets spéciaux des papillons, mais on a tourné tout ça en vrai dans le Jura pendant une phase d'éclosion des pyrales du buis. C'était bien apocalyptique ! On aime bien le contraste qui apparaît quand tu mets côte à côte des éléments opposés : la mort que propage ce papillon mais en même temps cette beauté dingue qu'il a. Ou sur la pochette de Mass, le côté sauvage et pur de la bestiole qui contraste avec l'esthétique violemment moderne et froide du décor industriel. Le tournage de «Totem» a été bien marrant aussi !

Le chant en anglais, c'est une évidence, une



obligation quand on joue du folk-rock, ou vous avez des envies de chanter en français ?
On a essayé et franchement, ce n'était pas réussi, ça ne fonctionnait pas. On se dit souvent que faire du rock en français ce serait comme faire du flamenco en Allemand ....mais en même temps, quand on tombe sur des titres d'Arno ou de Feu ! Chatterton, on se dit que c'est possible... mais pas pour nous.

Dans vos textes, il est beaucoup question de forêts, d'arbres, de voyages dans la nature à la recherche de son identité. Vous avez un lien fort avec la nature, la campagne, les forêts jurassiennes ?
C'est plus qu'un lien, c'est une partie intégrante de moi. Je me sentirais vraiment incapable d'habiter ailleurs qu'à la campagne, je dépérirais très rapidement. Je vis dans un village de 60 âmes, niché dans un vallon entouré de forêts et de montagnes, avec un ruisseau au milieu, des vaches, des moutons, des vignes, des abeilles. Une vie simple mais en prise directe avec les éléments et les vraies forces à l'œuvre dans le monde. Le monde parallèle qu'on se construit, nous les humains, qui tourne au Larsen dans les grandes villes me laisse de plus en plus perplexe. Quand ils ont voulu nous interdire d'aller nous promener dans les bois pendant le confinement, ça m'a soufflé, je n'y croyais vraiment pas. Et quand j'ai fini par réaliser que c'était vrai, ça a sonné comme un tocsin de civilisation dans ma tête... Il est grand temps que l'esprit sauvage revienne nous remettre d'aplomb !

Et justement, cette créature sur l'artwork de l'album, c'est un esprit sylvain perdu dans une cité ? Que représente-t-elle ? Vous vous identifiez à elle ?
On l'a appelé «Mass» pour son côté majestueux et massif. Et c'est exactement ça, un esprit de la forêt, une divinité païenne sortie du fond des âges qui vient cogner à nos portes pour nous secouer et nous réveiller de notre torpeur. Le point de départ des textes de l'album a justement été ce titre «Mass» : une prière stellaire post-moderne. Une supplique pour cesser de salir la virginité du ciel. Une rage contre notre capacité à souiller. Un appel à la révolte contre

les satellites qui cassent la perfection minérale des étoiles. Les anciens voyaient la voûte céleste comme un immense drap percé de minuscules trous par lesquels transparaissait la Lumière. «Puissent les anciennes constellations nous venir en aide, puissent l'Aigle et le Cygne faire pleuvoir en larmes brûlantes une pluie de satellites en feu, tombant en silence pour purifier le ciel.» Voilà un extrait du texte qui résume l'esprit de «Mass» : un appel au soulèvement pour un retour vers des racines plus saines. De gré ou de force, on va de toute façon devoir aller dans cette direction je crois.

Quand on écoute Gliz, on pense à 16 Horsepower, Beirut, Violent Femmes. Cela fait partie de vos influences ? Et sinon, vous écoutez quoi ?
16 Horsepower, carrément oui. David Eugene Edwards est un immense musicien avec un charisme incroyable. Beirut également pour le côté «on revisite le folk». Les Violent Femmes, on connaît très peu mais on nous l'a déjà dit, oui. Sinon, on écoute vraiment de tout et des musiques extrêmement différentes pour chacun de nous trois : Julien écoute pas mal de jazz et de musique barrée, Tom, de l'électro à la chanson, et moi, de Led Zeppelin à Tom Yorke.
Une tournée de prévue j'imagine, vous avez déjà des dates fixées ? Vous avez hâte de jouer Mass face à un public ?
Oui oui, pas mal de dates prévues (voir notre site où nos réseaux sociaux) et oui, on a vraiment hâte de partager cet album avec le public sur scène ! On est également pressés d'avoir des retours sur l'album qui va bientôt sortir. On est dans le moment où personne d'autre que notre équipe et quelques amis l'ont écouté. On est ultra curieux d'avoir le retour des gens, comment ils ressentent ce qu'on a mis dans ce disque, si le fluide émotionnel qu'on y a injecté passe.

Merci à Florent et à Gliz.
Merci également à Virginie Bellavoir de VB En Backstage.

Eric
Photos : JC Polien





JERRY CANTRELL

BRIGHTEN

(Double J Music)

Est-ce un clin d'œil à Jar of flies ? C'est en tout cas vers une mystique vénération de la mouche que nous emmène l'artwork de Brighten, troisième album solo de Jerry Cantrell. Un opus qu'on attendait depuis une quinzaine d'années mais sans cesse repoussé et décalé du fait du retour d'Alice In Chains, pour voir un successeur à Degradation trip, il a fallu attendre... Et même un peu plus étant donné les divers petits soucis connus par le monde depuis 2020.

«Eclaircir» est peut-être le mot qui traduit le mieux le titre, le ciel de Jerry s'est dégagé de ses démons, l'emprise de son ami Layne s'est allégée, c'est le cœur léger et l'âme moins tourmentée qu'il nous livre des chansons très «américaines» voire même «Americana» : du rock avec un peu de folk et la voix chaude du guitariste suffisent à mon plaisir. Car si les morceaux sont bien trop doux pour Alice In Chains, Jerry peut chanter ce qu'il veut, ça fonctionnera toujours avec moi, transi à l'écoute de son timbre si particulier. S'il s'est occupé de tout écrire et que la simplicité semble être un de ses fils directeurs, il a tenu à s'entourer de quelques pointures pour l'enregistrement, on retrouve ainsi, discrètement, Greg Puciato (The Dillinger Escape Plan) aux chœurs, Duff McKagan (Guns N' Roses) à la basse ou Gil Sharone (Stolen Babies, Team Sleep, The Dillinger Escape Plan...) à la batterie. Une dream team qui transforme chaque titre en pépite et si certains sortent encore du lot («Brighten» ou «Had to know» judicieusement choisis en singles), c'est bien tout l'album qui nous régale. Si tu cherches de l'électricité dans l'air, écoute «Atone», si tu veux une balade paisible, passe à «Prism of doubt», si tu veux trouver un petit solo pour te réchauffer les doigts, va gratter «Nobody breaks you» et si tu veux partager l'hommage à Elton John, écoute la version épurée de «Goodbye».

Souriant, chaleureux, réconfortant, c'est un Jerry Cantrell vraiment beaucoup plus clair qui se cache derrière cette mouche, rayonnant tel qu'on le revoit sur scène, ça fait plaisir d'entendre sa voix et de le savoir de nouveau heureux car il ne peut pas tricher avec sa guitare. Apaisé, il irradie son auditoire de bonnes ondes, Brighten est pour moi «un disque du dimanche matin», un de ceux que mon père aurait pu mettre sur la platine un de ces week-ends où le temps n'avait pas d'importance, où il fallait juste profiter.

■ Oli



CAPSULA

PHANTASMAVILLE

(Silver Recordings)

Ce n'est pas souvent que Ted me laisse la main sur la chronique d'un disque qui est censé nous plaire à tous les deux, alors j'en profite. Et alors que mon collègue s'était chargé, avec talent, d'accoucher ses impressions concernant Bestiarium, le précédent album de Capsula, il me revient l'honneur de te faire de mes impressions de Phantasmaville, le petit nouveau.

Tout au long des trente minutes (à peu de chose près) de Phantamaville, Capsula déchaîne les passions en offrant une palette de sonorités hautes en couleurs et carrément diversifiées. Rendez-vous compte : le stoner/garage rock, le rock pyché des 70's que les Rolling Stones sous exta ne renieraient pas («You won't believe it», «Into the sun», «The Möbious strip»), la surf music («All my friends», «El camino de la plata», «Melting down») se mélangent allègrement dans un bouillon de culture au goût relevé. C'est finement joué, c'est divertissant à souhait même si j'ai du mal à déceler la véritable identité à Capsula. C'est peut-être ce que le trio s'amuse à faire : tromper les pistes, jouer au gré des envies, ne s'imposer aucune règle et se faire plaisir. Pour nous faire plaisir ! L'exercice peut s'avérer périlleux mais quand le talent s'y mêle, la magie opère. Simples, efficaces, courts, les morceaux s'enchaînent sans lassitude sans toutefois devenir essentiels.

J'ai clairement passé un bon moment à l'écoute de Martin, Coli et Jorge. Ce savoureux mélange de culture rock fait des étincelles, et je rejoins parfaitement le groupe quand il définit Phantasmaville comme «un disque rock 'n' roll fait par des punks sur une machine à remonter le temps analogique». C'est frais, c'est divertissant et c'est bien fait. Imparable et pas tape à l'oreille pour un sou. C'est certainement une des raisons qui explique la longévité de Capsula. Caramba !

■ Gui de Champi
Photo : Lucía Colom Porrero





CLASSLESS ACT

WELCOME TO THE SHOW

(Better Noise Music)

Si tu as l'habitude de lire mes modestes proses à propos des disques qui me sont proposés à l'exercice casse gueule de la chronique, tu sauras que je suis une faible personne. Un individu qui ne résiste pas aux chants des sirènes du rock 'n' roll et qui s'emballe (trop ?) rapidement à propos de combo plus ou moins originaux. Même quand ça sent le scandale à plein nez, je tombe à pieds joints dans le panneau. Et mon nouveau coup de cœur s'appelle Classless Act.

Avant même de déballer le compact disc, et au vu de la dégaine des gaziers sur la pochette de Welcome to the show (et des invités à jouer sur l'album, à savoir Vince Neil de Mötley Crüe et Justin Hawkins des Darkness), je savais que ça allait me plaire. Et ma première impression a été la bonne, surtout après l'écoute de Classless Act, premier morceau énergique ouvrant l'album du même nom et transpirant le rock 'n' roll. Comment débuter de la plus belle des manières un disque qu'en posant ses couilles sur la table dès les premières mesures ? Les influences du hard/boogie/glam/rock années 80 sont omniprésentes (Guns 'N' Roses, Mötley Crüe, Aerosmith et Poison en tête de gondole), ça cultive au taquet le mauvais goût propre au glam rock et ce quintet américain (comment peut-il en être autrement ?) n'y va pas avec le dos de la cuillère quand il s'agit d'envoyer des riffs acérés («Time to bleed»), des refrains inoubliables («Give it to me», «All that we are») et des solos de barjot («This is for you», merci Justin !) ? Mais quand il s'agit de lever le pied et de proposer des morceaux moins rentre dedans, ça s'essouffle un peu, au point de tomber dans une simili caricature (ce semblant de disco rock avec «Made in hell», ces insupportables balades rock comme «Storm before the calm» ou «Thought from a dying man»). Dommage, car ce jeune groupe (formé il y a à peine quatre ans !) pourrait se révéler une véritable machine de guerre si elle enchaînait les uppercuts. Naturellement, c'est surproduit, et même si je peux paraître un peu bougon, je ne peux que te conseiller l'écoute de ce disque qui détonne !

■ Gui de Champi





CHALET

II

(Araki Records / Guru Disques)

C'est par une introduction crescendo que le trio rouennais Chalet ouvre son II, un deuxième disque qui, contrairement à son premier, prend cette fois la forme d'un album de 9 titres faisant le yo-yo entre math-rock et post-rock, avec quelques bribes de noise ci et là. Entre titres majoritairement tendus («Straße Gespielt» en est un très bel exemple), laissant place à des guitares mordantes et cradingues, et morceaux aux sensations plus atmosphériques («Wave equation (Ode to)», «Promise») : on ne peut pas se plaindre de la vivacité de ce II, ni même de l'envie du groupe à essayer de nous happer dans un monde gorgé de reliefs sonores. Le deuxième disque de Chalet prend ses marques assez rapidement finalement, et de la même manière, on devine dans quoi on s'est embarqué en découvrant au fur et à mesure les plages de ce II.

Les influences de Sonic Youth ne sont pas feintes, même le chant - quand il y en a - passe dans la moulinette («Amusing glimmer»), et les Rouennais peuvent nous laisser imaginer le malin plaisir qu'ils ont dû prendre à bouffer autant de l'emo-punk que de l'indie rock. La liste des genres est loin d'être exhaustive, en tout cas. Bien qu'en général le rédacteur aime retrouver aussi, à travers les groupes qu'il chronique, des vibrations d'antan, il n'en reste pas moins qu'il adore se faire surprendre parfois à l'écoute d'un disque. Il se trouve que, de notre point de vue, Chalet cumule plus l'efficacité que l'originalité. Plus le fil de l'album se tend, plus le manque de chant crée un déséquilibre, et n'arrive pas à combler justement ce manque d'originalité. Si bien que ses 35 minutes réelles deviennent une heure virtuelle, et cela pèse sur une écoute. Au vu de ce que Chalet propose avec II, un second EP aurait été peut-être plus adapté à la situation.

■ Ted





VADIM VERNAY

HANG TIGHT

(LA MAIS°N / Kuroneko)

Leonard Cohen, Tricky, Jay-Jay Johanson, Trent Reznor, David Bowie... Ces artistes au timbre de voix reconnaissable entre tous, avec un chant si particulier que la musique qui les accompagne ne vient parfois qu'au second plan, en accompagnement justement, pour mieux porter les textes et la voix. Nous sommes dans la même veine avec Vadim Vernay, cet artiste que le Fenec suit depuis pas mal de temps, depuis 2007 avec la sortie de son tout deuxième LP Myosotis et maintenant sa quatrième production, Hang tight. Au regard de cette chronologie, à raison d'un album tous les cinq ans, on peut dire que Vadim Vernay prend son temps. Tatillon ou perfectionniste, qu'importe, le résultat est là, douze plages intimistes, atmosphériques, autant chargées en émotions que dégagées de lourdeurs sonores, des instants de poésie douce et mélancolique.

Pour chaque titre, cela commence sagement, par une guitare, un piano, un beat trip-hop épuré. Pour y apposer un fond sonore, une ambiance, comme l'arrière-plan d'un tableau. La voix de Vadim s'invite dans cet espace, s'y intégrant au gré des atmosphères, et parfois la musique inonde l'espace. Les artistes listés en introduction ne sont pas cités pour rien, car tel un caméléon, Vadim Vernay se fond dans le décor pour s'y métamorphoser : on pourra rendre hommage à Leonard Cohen sur «The curse», «A Sunday night song» ou «Self inflicted», on retrouvera Tricky sur le single «How», Trent Reznor sur «No safety catch», David Bowie sur «Was it you ?». Mais ce serait être bien restrictif que de cantonner Hang tight à un Canteloup ou un Laurent Gerra des voix singulières du rock. Cette liste de comparaison est juste une manière de démontrer le talent de l'artiste, l'univers qui est le sien. Un univers tout en délicatesse, où les nombreux musiciens qui ont participé, viennent apporter quelques touches légères, qu'elles soient plutôt rock (guitares, basse, batterie) ou electro, ou autres (ensemble de cordes, saxophone baryton, harpe, chant,...). Il en ressort des ambiances folk-rock, trip-hop, electro légèrement teintée d'indus, toutes gravitant autour d'un noyau, Vadim Vernay, un centre magnétique et hypnotisant. Un album sobrement beau.

■ Eric





DEMAGO

CAMARADE X

(Autoproduction)

Marqué par la présence des machines, Battement est un album à ranger «à part» dans la discographie de Demago qui se retrouve en formation «groupe au complet» pour un Camarade X très rock et engagé qui les rapproche de leurs racines et de la référence absolue et inévitable : Noir Désir. Les Parisiens donnent ainsi vie à quelques personnages («Jim» qui lutte contre la dépression, l'aimée «Sonya», «L'homme augmenté» du futur ou cette «Camarade X» que l'on force à se battre), se racontent à la première personne («La chute d'Icare», «Il est 8h»), nous interpellent directement («Le démon», «L'armée des ombres») ou nous poussent à réfléchir sur la société dans laquelle on vit («Au suivant», «L'hymne à la joie»). Là pour se marier à l'électro le discours était souvent slamé, sur ce nouvel opus, les mélodies reviennent en force, seules quelques chansons sonnent plus directes et «parlées» («Le démon», «L'homme augmenté»), elles fonctionnent très bien (sur moi en tout cas) et apportent un angle d'attaque différent des harmonies pleines de punch auxquelles on a le droit le reste du temps (le dialoguant «Qui vivra verra» : Il ne faut plus rien dire / Il ne faut plus rien faire / Il faut juste se taire ou le «Au suivant» à l'entrain aussi catchy que le texte est pessimiste). Toutes ces armes sont utilisées pour dépeindre la belle Europe («L'hymne à la joie»), un titre qui fait écho à «L'Europe» de Noir Désir de par son discours et une de ses phrases clés «Nous travaillons pour l'Europe».

Côté musique, Demago a donc délaissé les samples, la guitare est de nouveau mise en avant (gros riffs et solo quasi à tous les étages) et le couple basse/batterie reprend toute sa place («Le frisson du vent», «Il est 8h»...). Travaillant et composant en groupe, l'énergie brute comme l'efficacité immédiate sont davantage trouvées, le temps des savants bricolages de sons orchestrés derrière un ordinateur est révolu. Ce n'est que parce que le propos l'exigeait que les outils numériques se sont emparés de «L'homme augmenté», le dernier titre de l'album qui peut paraître comme une somme de toutes les qualités de Demago. Celui qui est mon titre préféré débute par une ambiance froide et machinale assez aérée pour se transformer en déluge de notes qui viennent saturer l'espace avec le renfort de voix tantôt douloureuses tantôt apaisantes.

Alors qu'ils s'étaient un peu éloignés de leurs influences premières, les Parisiens proposent un retour gagnant au «rock français». Camarade X aligne les titres aussi percutants qu'avisés et si le monde dépeint est assez gris, ce n'est pas une excuse pour le subir et ne pas se battre pour lui redonner des couleurs Avec la rage au creux du corps.

■ Oli


ABSURD
STOP

DEMAGO

C'EST PAS PARCE QU'ON APPRÉCIE PARTICULIÈREMENT DÉMAGO DEPUIS LEURS DÉBUTS QU'ON VA FAIRE DE LA LÈCHE À LEUR CHANTEUR MAUN AU MOMENT DE LUI POSER QUELQUES QUESTIONS SUR LEUR NOUVEL ALBUM, LEURS CLIPS ET LE CLIMAT SOCIAL... VOICI DONC UNE INTERVIEW PAS DÉMAGO !

L'album est plus rock que les précédents, pourquoi cette évolution ?
On souhaitait faire un album coup de poing, avec le rock comme ligne de force. On avait envie que ça bouge, avec des tempos très enlevés, taillés pour la scène.

L'électro avait pris trop de place sur Battement ?
Battement était un album très climatique, très électro et très produit. On souhaitait prendre le contre-pied et surtout ne pas faire la même chose. Battement est très cinématographique, en partie grâce à l'électro. Pour le live, l'électro est plus compliqué parce que c'est moins organique. Toutefois, la réponse à la question est non. On a fait l'album qu'on souhaitait faire à l'époque, un album électro rock. Aucun regret.

Je trouve qu'on perd un peu de votre identité avec toutes ces mélodies... Vous n'avez pas peur de devenir un groupe comme les autres ?
Libre à toi de penser ce que tu en veux. Un album, une fois qu'il est sorti, ne t'appartient plus. Il vivra sa vie en affrontant les critiques et en se nourrissant des éloges. C'est le principe de l'existence.

Un de mes titres préférés est «L'homme augmenté» parce qu'il touche à tout avec aussi bien de la guitare que du slam, pourtant vous l'avez mis en fin de tracklist comme s'il était «à part», pourquoi ce choix ?
Il est à part pour une seule raison, c'est qu'on a utilisé de l'électro sur certains passages car l'électronique nous permettait de coller au message de l'omnipotence de la machine dans la société actuelle. Sans les machines, plus rien ne fonctionne. La dernière place, c'était une évidence pour nous car ce morceau est taillé pour être le final de l'album, avec une montée en puissance et une orchestration en mouvement constant. Il cumule aussi toutes nos facettes musicales et artistiques. C'est un titre qu'on adore car on a fait un vrai travail de chœur aussi avec nos voix, ce qu'on avait jamais fait auparavant.

Le groupe semble aussi plus engagé que par le passé, c'est dû au contexte général ?
On est toujours les mêmes, à savoir dégagés. La notion d'engagement est toujours problématique. Démago est évidemment classé à gauche sur l'échiquier politique mais c'est quand même un groupe anarchiste libre de mouvements, sans aucuns tabous ou interdits. On observe ce qui se passe dans la société et on décide d'en faire des chansons, ni plus ni moins, avec notre biais cognitif, notre filtre et notre inconscient. Néanmoins, Il faut bien admettre que le contexte général est déprimant. C'est pas un album qui donne envie de sortir les cotillons, ça c'est sûr. C'est un album de combat, de résilience, de dépassement.

Depuis 1992, tous les pays de l'UE ont vu une forte progression de leur Indice de Développement Humain, «L'hymne à la joie» pourrait aussi être vu positivement, non ?
Question sibylline... «L'hymne à la joie» est une chanson qui clive énormément. Elle peut être interprétée de multiples façons mais elle s'attaque surtout à un point central, c'est le phagocytage en règle des lobbys, comprendre les hommes politiques professionnels, qui occupent la tête des états occidentaux. C'est un brûlot anti-libéral parce que le cœur de cet ouvrage est la confiscation du pouvoir de décision des peuples au profit d'une caste hors-sol.

«Au suivant» est construit sur un rythme très entraînant alors que c'est peut-être le texte le moins optimiste, ça vous amuse de faire de tels contre-pieds ?
Ça nous amusait, en effet, de produire ce contrepied. Une petite chanson toute mignonne qui t'explose en pleine face. On voulait surtout montrer la réification, la transforma-

tion du monde en matériel à vendre et doté d'une valeur par les marchés financiers. On devient tous des automates, épanouis ou pas, au service d'une idéologie globalisée et qui emporte tout sur son passage.

Vous avez tourné de nombreux clips pour cet album, quel est votre préféré ?
«Camarade X» peut être, car ça montre une galerie de personnages féminins qui sont tous touchants. La chanson se prêtait très bien au clip, en alternant les points de vue, personnages et groupe en live.

Les trois clips sont montés avec des images de vous en concert, c'est important de montrer le groupe en live ?
On voulait donner une puissance visuelle en montrant le groupe live car ça renforçait ce côté urgent de la musique et puis on avait envie de se montrer aussi car on le fait pas souvent. On a tourné ça à L'Empreinte à Savigny-le-Temple, on remercie toute l'équipe pour leur superbe accueil et tout ce qu'ils nous ont permis de faire.

Même question avec l'utilisation du noir et blanc, il y a la force du côté «photographie» pour «Camarade X», mais pourquoi ne pas vous montrer en couleur ?
Le noir et blanc est un processus artistique, qui convoque tout de suite un sentiment, une esthétique, une intention. Nous réalisons nos clips et le noir et blanc apporte une certaine dramaturgie pour une chanson comme «Camarade X». Le noir et blanc était au service du propos de la chanson.

L'image est importante est également sur l'artwork, vous pouvez présenter l'auteur et quelles étaient les consignes ?
C'est Audrey Abrahamian qui a réalisé l'artwork. c'est une artiste du Var qui fait des dessins magnifiques. On lui a proposé de bosser avec nous et elle a dit banco. On lui avait donné des thèmes comme le chaos, la surveillance généralisée. Elle a écouté l'album et elle nous a proposé cette pochette qui a fait l'unanimité de suite en une seconde. Elle s'est chargée ensuite de toutes les réalisations graphiques de l'album et des singles. Le courant est passé tout de suite, c'est chimique ces choses-là.

L'album est en partie financée par du crowdfunding, c'est important de se sentir soutenu ?
En premier lieu, c'est surtout que sans label, le groupe ne dispose d'aucune puissance de feu. On est seul, sans surface financière. Un album coûte très cher à réaliser quand la musique est réellement jouée. C'est la première fois qu'on a lancé une campagne et on a réussi notre pari





puisqu'on a obtenu la somme qu'on a demandée. Le soutien des fans est primordial en effet, surtout quand on est tout seul. On perd beaucoup d'argent à chaque fois qu'on sort un album. L'objectif d'un musicien aujourd'hui, c'est juste de perdre le moins d'argent possible, pas d'en gagner...

25 pour un CD, 120 pour un vinyle, c'est vraiment «cher», surtout pour un groupe indé qui combat le capitalisme, non ?
C'est cher mais on n'a pas le choix. On a fait produire 10 vinyles, qui nous coûte 90 à la fabrication hors frais d'envoi, car on a pas de demandes sur ce format donc on fait au cas par cas. Démago ne fait aucun bénéfice, ne gagne pas d'argent mais en perd énormément. Un album nous coûte minimum 10 000 euros. On a perdu 15 000 euros sur Battement avec une tournée annulée pour Covid. Pas de ventes de CDs, pas de dates et tous les clips à payer, les attachés de presse, les graphistes, les mixages, etc... On s'en sort pas et on paye tout de notre poche à chaque fois. En demandant 6 500 boules dans le crowdfunding, on est très loin de couvrir nos dépenses. Les sommes qu'on engage sont importantes et impactent nos vies personnelles. Un album représente beaucoup de sacrifices pour Demago. 25 000 euros pour deux albums, c'est pas une petite somme pour nous et on sait très bien qu'on ne les reverra jamais d'ailleurs. On a totalement oublié l'idée de faire de l'argent avec la musique. Ça te va comme réponse d'un groupe qui «combat le capitalisme» ? (sourires)

Ouais ! La trésorerie, c'est certainement ce qui tue le plus de groupes ?
C'est le nerf de la guerre. On a tous un travail en dehors de Démago. Tout est dit. On a aucune rentrée et que des sorties d'argent. On va répéter encore une fois mais l'objectif d'un groupe comme nous, un groupe de niches, c'est de perdre le moins d'argent possible, pas de faire des bénéfices. On ne remplit pas Bercy, on ne vend pas de disques et on ne passe pas en radio. L'encéphalogramme reste plat. Le constat est sans appel, on paye pour faire de l'art et pas l'inverse.

L'avenir proche, ce sont des concerts, j'ai pas vu beaucoup de dates annoncées, c'est plus difficile de tourner après le Covid ?
C'est extrêmement difficile de tourner. On a pratiquement pas de touches et les programmateurs sont très frileux. La situation du rock français n est pas bonne et le live de groupes de la scène «rock français» s'avère être très moribond. La scène rock en français n'intéresse pas grand monde donc on n'a pas de dates. On verra bien si le téléphone finit par sonner...

Merci à Maun et Démago, merci également à Élodie (Aria Promotion) pour le relais.

■ Oli



SWEATPANTS PARTY

SWEATPANTS PARTY
(Guerilla Asso / Monster Zero)

Les groupes du hollandais-italo-autrichien Kevin Aper (The Apers, Insanity Alert...) se prennent rarement au sérieux et celui-ci ne déroge pas à la règle. La pochette (dessinée par Merel de Lone Wolf, check ce band !) nous aguillait un peu, il est vrai. Pour l'anecdote, «Sweatpants party» (prononcez bien swéét et pas swiit, hein !) était au départ le titre du morceau des Apers, ouvrant le split CD qu'ils partageait avec nos Sons Of Buddha préférés il y a plus de dix ans et c'est donc désormais son nouveau groupe pop-punk, à géométrie variable. Le gazier est cool et très attachant, il n'a aucun problème pour bien s'entourer, il n'y a qu'à voir le nombre de guests présents sur ce disque. Le crédo ici c'est encore et toujours d'entretenir l'héritage des Ramones, à base de fun, de trois accords (pas besoin de plus pour faire des bonnes chansons) et de paroles gentiment crétines ou naïves. Les douze morceaux dépassent rarement les deux minutes, ça file tout droit, ça parle de lendemains de cuite, de déceptions amoureuses, de jeux-vidéos, de bouffe végane (mention de East Side Burgers dans un prochain album ?) et ça fait du bien par où ça passe. Des fois, on n'en demande pas plus. La bande son parfaite pour des pyjamas parties entre quarantenaires fans de Screeching Weasel. One-two-three viva Sweatpants Party !

■ Guillaume Circus



GIL

LUCARNE
(Twenty Something)

C'est presque une évidence que le génial label Twenty Something (L.A.N.E., Burning Heads, Foggy Bottom...) soit responsable de la mise en bac du premier EP de Gil, nouvelle formation comptant dans ses rangs Gilles Moret (ancien membre des Noodles et des Dirty Hands). Et c'est encore plus évident, au vu du pedigree (et du talent) de son guitariste chanteur, que Lucarne soit une réussite. Six morceaux chantés en français (dont «Samuel Hall», superbe reprise d'Alain Bashung), aux multiples univers avec pour points communs l'urgence, le groove et la passion du rock. Produit par Christophe Sourice (Les Thugs) et enregistré par Jean-Paul Rommann (sonorisateur des Dirty Hands), Lucarne est un EP brut et sans fioriture. Tendu («Insolation»), touchant («Et au loin»), simple et efficace («Hôtel de l'univers»), Lucarne est un disque qui caresse le sublime, sentant bon le rock 'n' roll dans sa plus noble définition, et où certains pourraient entendre les fantômes de Sonic Youth et autres réjouissances soniques et sonores. Classe.

■ Gui de Champi



LOST IN KIEV

RUPTURE

(Pelagic Records)

En 2007, l'anecdote du guitariste bloqué chez sa copine à Kiev par une tempête de neige, et qui y semblait «perdu», pouvait prêter à sourire. L'actualité fait résonner le nom Lost in Kiev différemment tant la capitale ukrainienne évoque de tristes pensées. Le film froid et gris que le groupe imaginait à l'époque avec ces trois mots, connaîtrait aujourd'hui un scénario bien plus sombre et glaçant. Des images peu réjouissantes sur lesquelles pourraient tout à fait venir se placer les musiques de Rupture.

Faites d'un metal light et instrumental, les compositions des Parisiens peuvent s'incruster sur de nombreux plans, que l'on veuille donner dans le contemplatif quand ils étirent les riffs et les répètent, ou que l'on préfère souligner la tension quand les sonorités se brouillent et s'agitent. On peut même ajouter une sensation de malaise quand l'électronique vient souffler le froid sur une rythmique pourtant chaleureuse («Squaring the circle»). Lost in Kiev prend un main plaisir à déstabiliser l'auditeur, à ne pas se simplifier la vie et à jouer sur les ruptures. Ils écrivent même un titre pour y laisser de la place à Loïc (The Ocean) dont l'apport vocal nous donne une toute autre perception du groupe qui, au-delà de quelques accointances post-hardcore sur les hurlements, nous renvoie à A Perfect Circle ou Dredg, il y a pire comme comparaison. Si ce «Prison of mind» est une grande réussite, ce n'est qu'une passade et les affaires courantes reprennent, un chant très «instrumentalisé» (comprendre par là, utilisé comme un instrument) repassera en mode filtré/robotisé sur «Dichotomy», mais ce n'est que pour l'ambiance. Avec des titres assez courts, les paysages qui se dessinent sous nos oreilles sont assez variés, on passe des plaines aux contreforts sur «Another end is possible», d'une pente escarpée («But you don't care») au plus profond de troublantes abysses sur «Solastalgia». Quelques gimmicks amènent des repères (j'aime beaucoup celui du début de «Digital flesh» et le travail de la basse dans son ensemble sur ce titre), une guitare claire se fait régulièrement remarquer, son mariage avec le reste fait qu'on reste à l'équilibre et que la rupture n'est jamais totale.

Du noir, du gris, du béton, un nom qui s'est effacé de la pochette pour ne pas y ajouter le bruit des bombes, Lost in Kiev n'a pourtant jamais été aussi brillant et sans faire injure à Dunk! Records (leur précédent label où on trouve toujours Lethvm, Cecilia::Eyes ou A Swarm of the Sun), leur arrivée chez Pelagic Records (aux côté de Arms and Sleepers, Hypno5e ou Mono) va offrir aux Franciliens l'audience qu'ils méritent.

■ Oli



BLACKBIRD HILL

EMBERS IN THE DARK

(Lagon Noir)

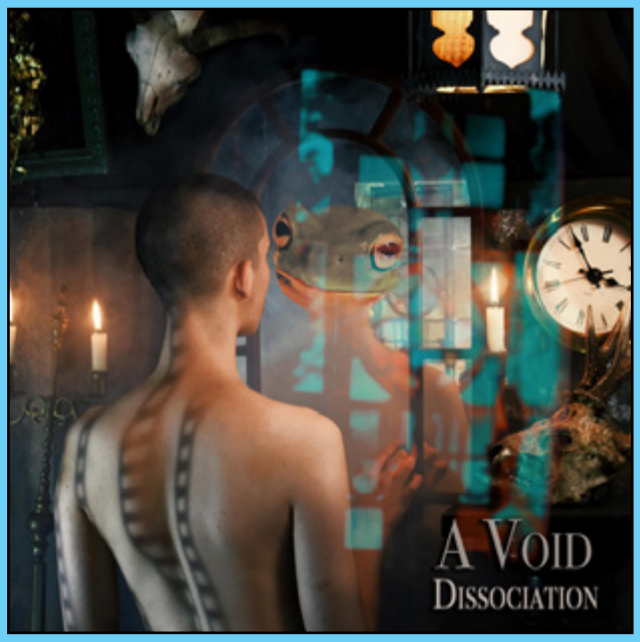
«Attention talent». Tu te souviens de ces stickers que tu pouvais trouver sur les CDs des jeunes groupes dit «en développement» et qui, si tu étais un peu curieux comme moi, te poussaient à lancer quelques pistes de l'album sur une bonne d'écoutes avant de lâcher quelques dizaines de francs (et oui !) pour devenir l'heureux possesseur du fameux disque ? Et bien moi, je décide à ce que Embers in the dark, deuxième album de Blackbird Hill, soit mis en bac avec un sticker «Attention : énorme talent» ! Et tu vas vite comprendre pourquoi.

Originaire de Bordeaux, Blackbird Hill est un duo qu'on pourrait qualifier de psyché fuzz stoner rock. Eux parlent de garage stoner. Le principal, c'est que tu saches où tu t'engouffres en enfournant dans ta platine le skeud succédant à Razzle dazzle paru en 2020. Une guitare baritone (branchée à une forêt de pédales et d'amplis) et une batterie semblent suffire pour défier le mur du son. Déflagration garantie ! Blackbird Hill, c'est à la fois pachydermique («Embers in the dark», «The colder the better»), lancinant («Black feathers», «Keep up until it bleeds») savoureux («Flatline», mon titre préféré de l'album), mélodique («Beat the retreat») et mélodieux («The masquerade»). Noire mais porteuse d'espoir, la musique de Blackbird Hill s'accoutume parfaitement aux voix délicieuses de Maxime et Théo. Et je peux te jurer qu'à aucun moment du disque, je n'ai éprouvé une sensation d'ennui ou de lassitude, tant la formule est riche de plans de guitare alambiqués («Grapevines»), de riffs simples comme bonjour (l'excellent morceau d'ouverture Reset), avec de vrais refrains et de tours de passe-passe dont seuls «ceux qui savent» ont le secret. Et je peux te dire que les deux de Blackbird Hill, ils savent grave comme diraient les jeunes.

Dans un style où en pensait avoir tout entendu, Embers in the dark est une sacrée pépite bien de chez nous, qui mérite de s'écouter avec le volume à fond. Et je peux te dire que j'ai hâte que le duo vienne se produire dans mes contrées que je prenne une paire de taloches sur les deux joues.

■ Gui de Champi
Photo : Antoine Thomas





A VOID
DISSOCIATION
(Punk Fox)

Ado dans les années 90, j'ai adoré le grunge en bonne fashion victim de l'époque, mais alors que certains sont vite passés à autre chose (Kurt est mort, le grunge est mort), je suis resté un adorateur de ce genre musical et je me délecte toujours autant de tous ces combos qui ne semblent pas sortis de ces fameuses années... Si j'ai un gros coup de cœur depuis plusieurs mois pour Am Samstag, les A Void viennent clairement les challenger avec quasiment la même recette (je mettrais bien Shewolf dans l'histoire, mais je ne les connais pas assez).

On a donc là aussi un trio avec une chanteuse guitariste en frontwoman, un groupe qui doit carburer à Babes in Toyland, L7, Hole, qui aime la disto et qui gueule quand faut gueuler. Punk dans l'attitude et certaines compositions, Métal dans quelques exacerbations, Pop quand il faut nous faire les yeux doux et carrément Rock tout le temps. A Void n'évite rien, place même beaucoup de «e» dans ses titres (ils ne seraient donc pas fans de lipogramme ? «A void» est pourtant le titre de la version anglaise de «La disparition» de Perec, un roman écrit sans utiliser la lettre «e») et active la fibre nostalgique des amoureux de la décennie iconique du grunge. Beau son saturé, énormes dynamiques, les trois musiciens soignent également le groove et les mélodies, réussissant à mixer de sauvages attaques à la voix suave de Camille (quelle séductrice !), tu y seras aussi sensible si tes oreilles apprécient la noise ou les ambiances garage où les sonorités trainaillent et où d'un coup, tout s'excite. Je ne saurais que trop te conseiller d'écouter «Stepping on snails» ou même de le regarder car c'est aussi un clip (très bien foutu), un de mes morceaux préférés mais la sélection est rude car il n'y aucune piste qui ne me plaise pas ! C'est là aussi un des points forts du combo, balancer 12 titres qui sonnent et ne jamais laisser de place à la moindre seconde d'ennui. Le tempo peut se calmer («Bag of skulls», «2b seen»), on reste scotché aux riffs et/ou aux mots, comme un papillon attiré par la lumière (en vrai, ces cons d'insectes confondent les lampes avec la lune !).

Milk Teeth, Hands Off Gretel, Tired Lion, Lunachicks, Skating Polly, Madam, les déjà cités Am Samstag et Shewolf, la liste de groupes emmenés par des filles qui font revivre un grunge qui amalgame autant la pop que le punk continue de s'allonger, à un tel point que je demande si on ne devrait pas en faire un dossier. Enfin, si, on devrait en faire un, mais pour ça, il nous faudrait du temps et si on y passait trop, on ne pourrait plus autant écouter Dissociation, ce serait idiot.

■ Oli

LIVE IN PARIS

@JC FORESTIER

- **Cave in** à la salle Badaboum : merci à Stephen pour l'invit'
- **MSS FRNCE** à la Boule Noire : merci au groupe pour l'invit'
- **Avoid** à La Dame de Canton : merci aux deux groupes pour l'accueil et à Clément
- **Gaëtan Roussel** à la Cigale : merci à Clarisse et Ronan de Corida
- **Amon Amarth** au Zénith : merci à Roger de Replica












INFEST
VOICE YOUR OPINION
Marshall




SABIAN
Roland















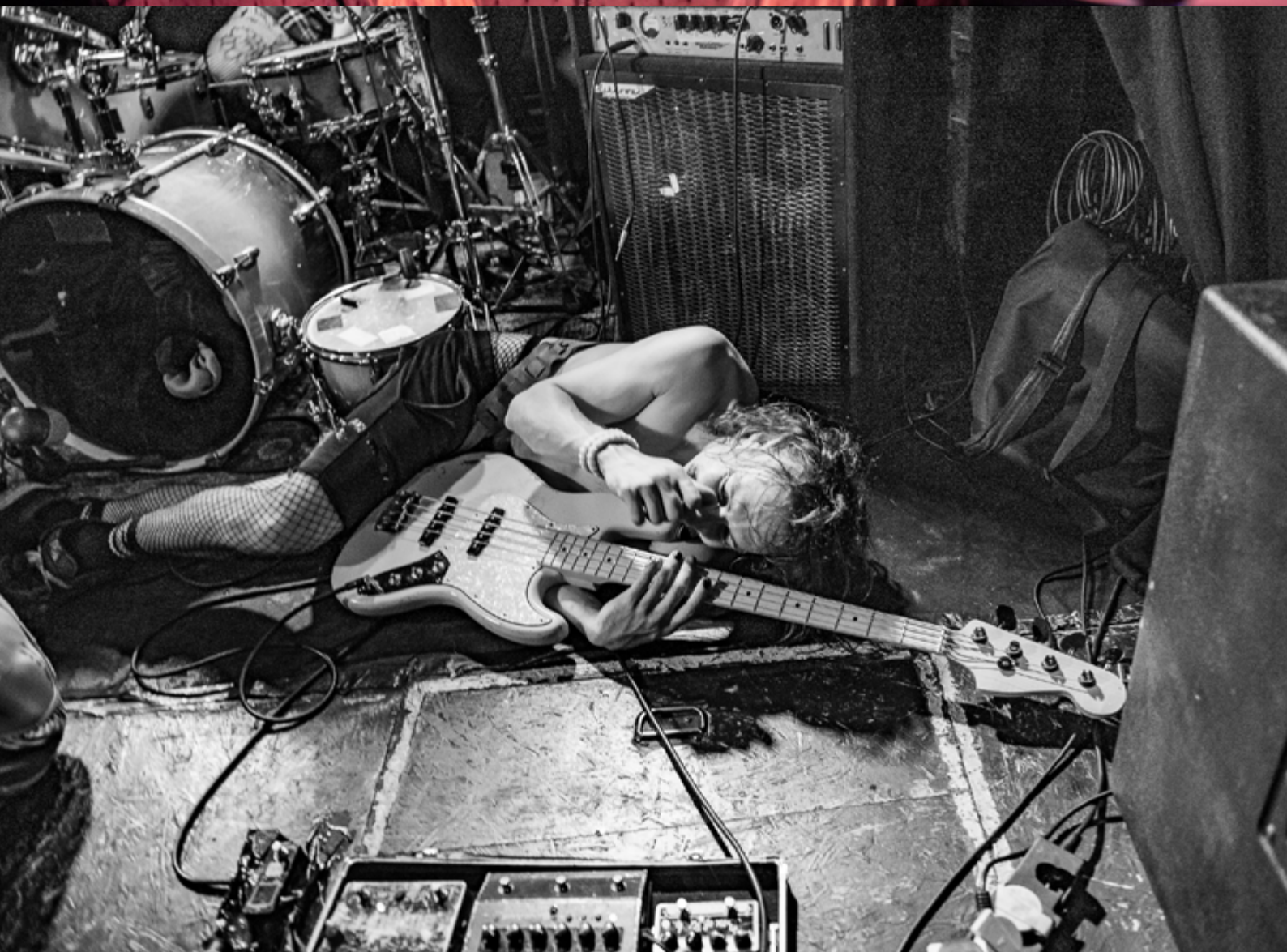





DAME


D.A.M.E












LA DAME




















Bohemoth









BEAR'S TOWERS

SELF PORTRAIT

(Single Bel)

Toujours se fier à une biographie. Surtout quand elle va à l'essentiel. Jugez-en plutôt : «Bear's Towers est une question d'équilibre : une harmonie entre une voix tantôt chaleureuse, tantôt intimiste, des battements électroniques animé d'une énergie rock, des cadences folles et des instants suspendus. La pop de Bear's Towers est teintée d'un rock aux couleurs électro, magnétique, taillée pour la scène.» Mais putain, ouais, c'est exactement ça ! Pas besoin de rentrer plus dans les détails de Self portrait, troisième disque du quatuor de Haute-Savoie, car tout est dit. Tout. Ou presque. C'est bien pour ça que finalement, je vais étayer un peu.

Dès «Hometown», formidable morceau et tube en puissance, j'ai été happé par la grâce et la subtilité de l'électro pop de Bear's Towers. Dynamique, entraînant, mélodieux, sensible, je pourrais encore en faire des tonnes à propos de ce petit bijou qui n'a rien à envier aux maîtres du genre. Et la suite des réjouissances n'atténue pas les bonnes sensations que me procurent ce disque : sensation d'apaisement et de sérénité (In the blaze), sensation de légèreté et de bien-être («Old ghosts», If you wanna go»), sensation de voyage à travers des univers musicaux ravissants et sublimés par une interprétation irréprochable («Silent birds»). Sensation de douce folie aussi, quand le groupe se révèle dansant («Bells», «Outer space»). La voix d'Aurélien y fait beaucoup dans ce sympathique constat, mais c'est ce titanesque travail d'équipe qui fait de Self portrait un disque à part.

Un disque à part, et aussi et surtout, un très chouette disque. Et ce qui fait la différence c'est que Self portait transpire la sincérité et la passion. Idéal pour lâcher prise et profiter des instants présents. Nous en avons tellement besoin ! Bravo Messieurs, et à très bientôt j'espère !

■ Gui de Champi
Photo : Théo Bontaz





PATTERN PRIMITIVE

ALGO

(Autoproduction)

Travail de construction ou de déconstruction ? La question se pose à l'écoute de ce nouvel EP car les 5 titres proposent des morceaux qui semblent en partie décharnés, le duo a retiré une bonne partie des substances de la pop (les mélodies douces, les guitares) pour ne laisser qu'un squelette où de chaleureuses harmonies vocales blindées d'effet se posent sur des rythmiques binaires et froides. Un amalgame particulier, dérangeant mais dont le charme opère. Pattern Primitive fait donc toujours honneur à son patronyme, s'écarte un peu plus de la britpop (bye bye le côté Radiohead) pour se rapprocher d'ambiances plus dark (qui me renvoie aux ambiances chères à Nic-U), les structures de base sont habillées de quelques sons inquiétants (coucou David Lynch) et ce sera tout. Pour compléter cet univers, cela passe par des vidéos (3 des 5 titres en bénéficient), un montage d'images en miroir sous un filtre bleuté, des masques et des symboles qui collent à la musique, parfois légère («I'll take the blow»), parfois contemplative («The given life»), parfois flippante («I know your thoughts»).

■ Oli



FONTANAROSA

ARE YOU THERE ?

(Howlin' Banana Records / Modulor)

Deux ans après un premier EP aux sonorités pop/garage/lo-fi dévoilant son univers sous le nom Fontanarosa, Paul Verwaerde (membre du duo krautrock Monotrophy) s'est entouré de musiciens pour passer le cap du premier album. Le résultat de cet enregistrement collaboratif, enrichissant par la même occasion les compositions de Paul, se nomme Are you there ?, soit neuf morceaux nous entraînant dans un rock qui sent bon l'Angleterre (toutes périodes confondues) avec des penchants pour la folk-pop ricaine («Final distance ghost» et puis ce «Days go by» qui nous ramène sans détour à Elliott Smith). Ce premier LP sait en effet très bien mélanger des ambiances proches du post-punk/kraut avec cette rythmique mécanique qu'on peut entendre sur l'inaugurale «Way in out» ou «Off motion», avec des ballades pop intimistes bien troussées comme la touchante «Anytime», sans pour autant oublier d'offrir à son public des morceaux rock aux guitares saillantes provoquant une danse chaloupée («Oh id»). Il y en a pour tous les goûts sur ce Are you there ? guidé admirablement par la voix mélodieuse de Paul, et qui est défendu conjointement par les recommandables labels Howlin' Banana Records et Modulor. Si ça, ce n'est pas un gage de qualité...

■ Ted

CAFZIC

CHAUD, SHOW LE DISCO!

Le nouveau CAFZIC dans ta boite aux lettres ?
C'est ici que ça se passe :
fanzinecafzic@gmail.com

A.M.A.C

N°84



NOVEMBRE 2022



DUSK OF DELUSION

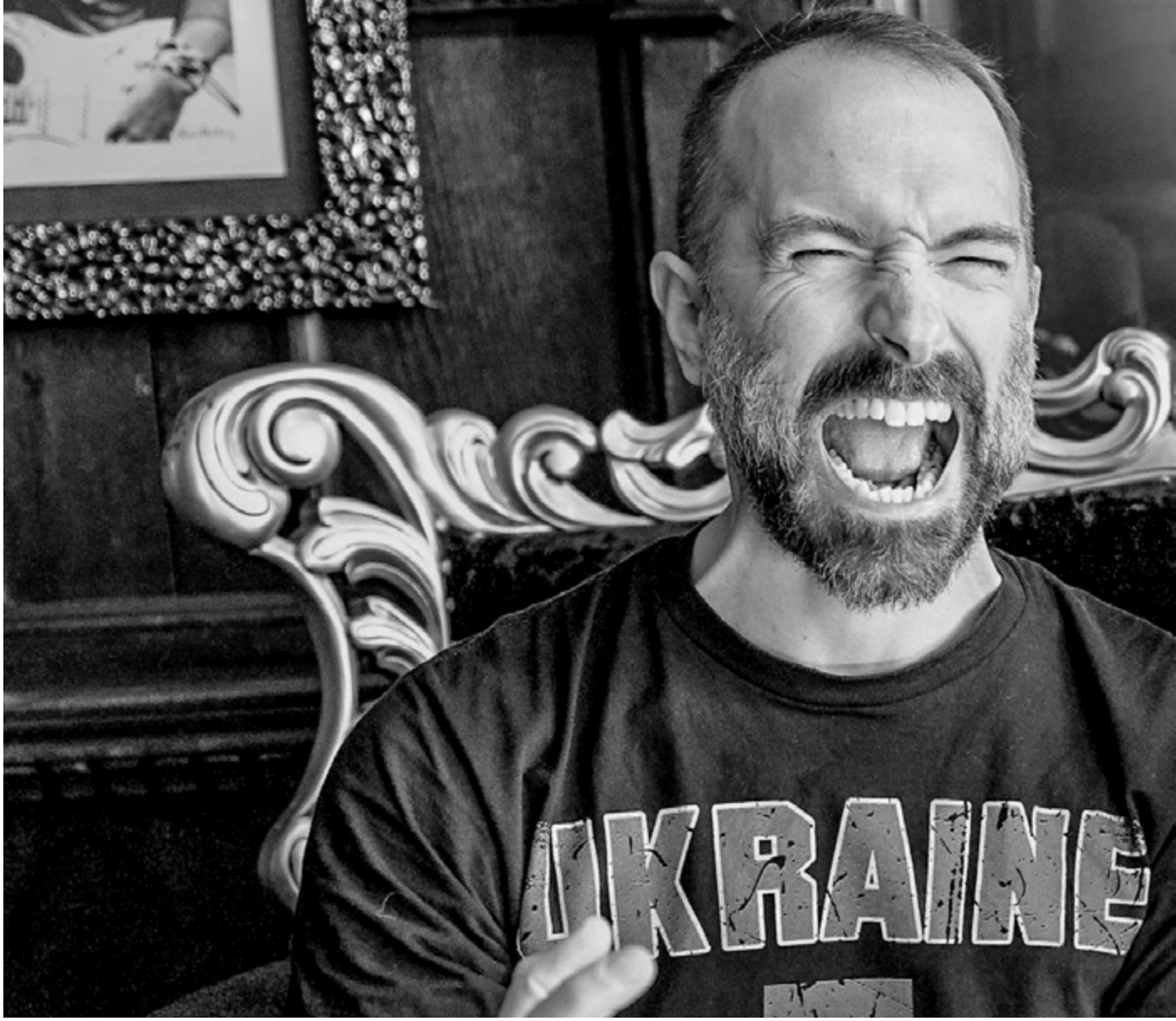
COROLLARIAN ROBOTIS SYSTEM

(Metal East)

Metal et SF font souvent bon ménage tant cet univers peut être inspirant, que ce soit pour le nom du groupe (Nostromo par exemple), celui d'un album (le Soylent green de Face down) ou carrément pour un concept album qui piocherait dans ce vaste monde pour en créer un nouveau. Le chanteur de Dusk of Delusion, ne faisant pas les choses à moitié, a écrit une nouvelle, «Les corollaires», sur un futur (après 2077) où ces robots sont synonymes de force, tant pour le travail que pour les interventions armées. Si les majuscules repérées dans la typo du titre de l'opus donnent «Corosys» (le nom de la société qui les fabrique mais pourquoi pas l'idée de métal et de corrosion), on ne peut rater que leur acronyme fait CRS... C'est ce monde où les intelligences artificielles commencent à se poser des questions et où les humains s'interrogent aussi sur la destinée de l'humanité. Des thématiques chères à l'exceptionnelle série «Westworld» où l'on retrouve aussi tout un tas d'intrigues sous-jacentes, ici, chaque morceau fait partie du tout mais apporte une petite histoire et donc une réflexion sur les rapports entre les robots et les hommes. Autant d'idées déjà travaillées par d'autres qui sont cités en référence par Dusk of Delusion qui aime les classiques (Matrix, Terminator, Metropolis ou Asimov...) mais va également chercher des idées dans une culture plus large (Starmania, Fight Club, «Roxanne» de Police...). C'est du lourd et ce n'est qu'un petit aperçu... Pour profiter pleinement de tout cela, il faut tout de même pouvoir encaisser un metal assez punchy et même si le chant est plutôt clair et mélodieux, ça envoie pas mal quelque part entre métalcore et power avec des touches de heavy ou d'industriel, ça brasse large là aussi... Et comme pour les textes, l'amalgame fonctionne très bien, on est plongé dans le truc et plus on l'écoute, plus on cherche à se connecter au récit et à aller chercher des infos sur les sources qu'on ne connaît pas, c'est donc un pari réussi pour Dusk of Delusion. Bravo car entre avoir l'idée d'un projet ambitieux et le mener à bien avec autant de maestria, ce n'est clairement pas donné à tout le monde !

■ Oli





RED MOURNING

IL Y A PARFOIS DES OPPORTUNITÉS À NE PAS MANQUER. NOTAMMENT LORSQUE VOUS RECEVEZ UNE NEWSLETTER VOUS INDIQUANT QUE LE GROUPE PARISIEN RED MOURNING EST EN PROMO AU HARD ROCK CAFÉ DE PARIS POUR VENIR PRÉSENTER SON NOUVEL ALBUM, FLOWERS & FEATHERS SORTI LE 14 OCTOBRE 2022 VIA BAD REPUTATION. CE NOM AVAIT DÉJÀ RÉSONNÉ À MES OREILLES MAIS JE N'AVAIS JAMAIS EU / PRIS LE TEMPS DE ME PLONGER DANS LEUR MUSIQUE. CETTE INTERVIEW A DONC ÉTÉ L'OCCASION DE DÉCOUVRIR LE NOUVEL ALBUM ET DE RATTRAPER MON RETARD SUR LA DISCOGRAPHIE DE CE GROUPE ATTACHANT.

Merci de nous accorder cette interview. Nous commençons ces derniers temps par cette question sur la période covid puisqu'on a eu des années difficiles. Est-ce que ça a été pour vous un repli sur vous même ou au contraire, cela vous a permis de lâcher les chiens pour la composition et de prendre le temps pour le disque ?

Aurélien (batterie) : On était en pleine phase de composition justement à ce moment-là et ça nous a donné l'occasion de vraiment peaufiner les arrangements, de tester des nouvelles choses, d'incorporer des nouveaux instruments. En termes d'expériences personnelles surtout la première phase de confinement, c'était quelque chose de totalement inédit pour le monde entier et même pour nous. En fait, ça a quand même créé des émotions et



des manières de penser et de voir les choses différemment et également de réfléchir sur la vie de manière générale. Cette réflexion a pu nourrir notamment «The coming wind» qui a été le premier morceau de l'album à être composé à cette période-là. C'est un titre justement qui n'aurait peut-être jamais vu le jour si on n'avait pas eu ce stop dans le monde entier et dans nos vies. Une phase intéressante...
JC (chant) : ...Outre les milliers de morts.
Aurélien : Oui cela reste tout de même une pandémie. Au tout début quand même, il y avait un élan de solidarité et d'humanité qui a peu à peu disparu, au fur et à mesure que la pandémie avançait. Voilà comment je l'ai vécue et cette période a quand même impacté pas mal cet album-là.

Je crois que vous êtes Parisiens ou habitez en région parisienne où la densité de population est plus importante que sur le reste de la France, la limitation de déplacement vous a impactée ou vous avez pu quand même vous voir ? Ou tout s'est fait à distance avec des envois de riffs ?
JC : On a fait beaucoup de choses à distance.
Aurélien : Pour notamment respecter le fait de limiter nos déplacements et de ne pas forcément aller voir les gens. Mais c'est vrai que le fait de vivre à Paris, ne nous a pas affectés de la même manière. D'un point de vue personnel, j'allais prendre l'air dans l'allée de mon parking.
JC : Ce n'était pas très fun.
Aurélien : Mais en gros, on a fonctionné en s'échangeant des mails, en s'envoyant les chansons. JC bossait son chant, il nous renvoyait ses prises, on discutait là-dessus et on avançait comme ça. Et ça marchait plutôt pas mal.

C'étaient des choses qui étaient habituelles pour vous ou au contraire, auparavant vous



aviez besoin de vous rencontrer physiquement et de jouer ensemble pour composer?
JC : En fait, ce groupe existe depuis longtemps. Musicalement, on se connaît vraiment bien. Cela n'a pas été un gros obstacle à franchir pour nous de travailler à distance. On a pu le faire assez bien. On a eu des phases de composition ou cela a pu arriver qu'on s'envoie des morceaux à distance. Donc ça n'a pas été compliqué. Cependant, en termes d'intensité et de pratique, ce n'est pas la même chose. C'est à dire qu'on ne répétait pas toutes les semaines. Donc il y a eu d'autres effets secondaires, notamment par rapport au live. Le fait de ne pas jouer sur scène pendant deux ans et demi, c'était un peu plus compliqué à gérer.
Aurélien : Même si on peut avoir des chansons qui sont créées totalement chez l'un ou chez l'autre, on essaye toujours de se réunir pour les jouer en live et les peaufiner ensemble pour conserver le côté organique, le côté authentique. Pour que l'on ne pense pas que c'est un mec qui a fait sa musique sur son ordinateur de son côté et de manière un peu aseptisée. On a envie de conserver cette authenticité, même si derrière il y a des arrangements qui sont assez riches, qui viennent enrichir les chansons. Mais on veut quelque chose en live qui fasse passer une émotion.
JC : Je crois que ça s'entend sur l'album également qu'on cherche à faire quelque chose d'organique, de vrai. Je prends un exemple assez révélateur, pour nous c'est hors de question de programmer une batterie ; la batterie, on la veut rock, qu'on l'entende.
Aurélien : Sauf s'il y a un réel intérêt artistique à mettre une batterie électronique mais cela ne doit pas être subi.
JC : On mettra peut-être une boîte à rythme un jour, mais, pour l'instant, l'idée, c'est vraiment

d'aller dans le sens de faire une vraie musique, un vrai truc rock.
Aurélien : Il y a des choses auxquelles tu ne penses pas aussi quand t'es devant ton ordi. J'écris mes parties de batterie dans un premier temps sur ordinateur avec Guitar Pro et après je les joue. Quelquefois ça rend très bien sur les préproductions et lorsque je les joue, l'humain reprend le dessus sur le côté «machines» des préprods. Un autre exemple, parfois je veux faire quelque chose de très compliqué à la batterie qui va très bien sonner en électronique et lorsque je vais le jouer, je vais juste faire un truc beaucoup plus simple, et rentre dedans et faire plus vivant et ça va beaucoup mieux fonctionner.

Votre dernier album datait de 2018 avec entre les deux, un EP acoustique. Est-ce que cet EP acoustique n'est pas finalement un tournant pour vous, puisque vous parliez de l'album très organique ? Il est à la fois organique sur les parties acoustiques et également sur les parties plus rentre dedans. Vous auriez pu concevoir, comme Nostromo l'avait fait, un album 100% acoustique avec néanmoins des chansons rentre dedans.
JC : En fait plus ça va, plus on explore aussi cet univers acoustique dans nos albums. Sur celui-ci, par exemple, il y a trois morceaux entièrement acoustiques. Donc c'est quelque chose qui nous permet de traiter notre ambiance musicale avec un autre angle. Ce sont d'autres sensations, d'autres sonorités. Donc il n'y a pas de volonté de se dire «on ne peut pas le faire». En cela, on ne se met pas de limites, on adore cette gymnastique mentale et artistique. On va reprendre certains de nos anciens morceaux et on va les réaborder. On va les recomposer comme si c'étaient des morceaux acoustiques, pas juste les jouer à la guitare sèche, mais vraiment en refaire toutes les lignes. On n'a gardé que les paroles, finalement. Et donc c'est une autre approche et c'est plus dans la continuité. En fait, plus ça va, plus on aime cette partie acoustique aussi, on ressent d'autres choses avec la possibilité d'expérimenter d'autres instruments et c'est plus un kiff qu'on va explorer de plus en plus.
Aurélien : C'est Francis Caste chez qui on a enregistré tous nos albums qui nous a un peu poussé parce qu'on avait déjà commencé des chansons un peu acoustiques, il nous disait, «c'est con, il faudrait vraiment sauter le pas et faire quelque chose de full acoustique». Et là, il y avait le petit exercice de style de JC de réarranger totalement des morceaux électriques en acoustique. Et donc on a fait ces cinq chansons, dans un format EP parce qu'on ne savait pas trop où on allait, on ne savait pas où on n'était pas et surtout on ne savait pas si ça allait bien rendre. En termes de chant, c'est pareil. JC a travaillé l'interprétation. L'acoustique c'est se mettre à poil. Nous avons kiffé l'exercice, les retours ont été bons et on va renouveler l'expérience sur un nouvel EP. On a déjà enregistré tous les instrumentaux dans le même principe, ce sont cinq morceaux électriques, que l'on a réarrangé et on va enregistrer le chant l'année prochaine. Et l'idée, c'est après de réunir les deux EP pour éventuellement sortir en physique ces deux EP qui ne sont prévus qu'en digital.

Vous avez exploré aussi d'autres instruments, il y a de l'harmonica, du banjo...
JC : Il y a du hang drum sur «Alien langage» et du blues harp, c'est l'harmonica. Il y a également la guitare lap steel que tu joues sur les genoux.
Aurélien : Et il doit y avoir de la harpe virtuelle sur «The coming wind» mais qui est très subtile.
JC : Il y a deux ou trois samples sur le morceau.

Le disque est très empreint de blues, comment cela vous est-il venu ?
JC : Sur le blues, c'est un peu plus moi, après les différents instruments. Là, sur le prochain EP acoustique qu'on sortira l'année prochaine. Il y a de la clarinette par exemple, on ne se met aucune limite. S'il y a des choses qui nous intéressent, on va piocher dedans. Et il y a un moment dans la vie du groupe, qui est gravé très clairement dans ma mémoire. C'était le premier EP, on a fait une démo, ensuite on a fait un EP, j'aime bien ce son d'harmonica, et j'ai appris à en jouer. J'aimerais bien en mettre sur un morceau. Et je me souviens très bien cet instant où je me suis dit «Ah ouais, non mais ce n'est pas métal, ce n'est pas hardcore» et au bout de deux ou trois minutes je me suis dit

«je m'en fous j'ai envie de le faire, je le fais». Et je pense que ça, c'est une approche pour moi qu'on a tous dans ce groupe : on a envie de le faire, on le fait et on ne se prend pas la tête.
Aurélien : C'est vrai que c'était le premier enregistrement, donc au premier album, on a incorporé de l'harmonica. Il y avait le souhait de mélanger blues et métal et en plus de renforcer ce mélange avec l'apport de l'harmonica et aussi du honky tonk, au fur et à mesure, en fait, on a peaufiné notre formule. La fusion entre les deux styles a été de plus en plus poussée et pour finalement vraiment arriver à un style qui nous est propre en incorporant des petits éléments de l'orgue, du lap steel, du banjo, même des instruments qui ne sont pas forcément plus communs comme le hang drum mais qui, pour finir, apportent vraiment une texture. Des textures qui nous intéressaient d'exploiter dans le nouvel album et dans le prochain album, peut-être qu'on va incorporer davantage de violons, de cuivres.
JC : Il faudra que j'apprenne à jouer du violon, par contre... (rires)

Votre limite c'est que vous puissiez en jouer ?
JC : On peut solliciter quelqu'un d'autre aussi éventuellement. Mais ce sont beaucoup des trucs qu'on joue nous-mêmes.
Aurélien : Il y a un kiff aussi de se dire «c'est moi qui ai joué sur cet instrument là», c'est vrai, et pas peut être un peu moins gratifiant si on demande à quelqu'un d'extérieur.
Aurélien : Tant que c'est pertinent et que ça apporte quelque chose à la chanson et que ça nous fait vibrer on prend.

Vous parliez de la pénurie de live, est ce que vous jouez de ce type d'instrument, aussi en live ?
JC : L'harmonica, on l'incorpore depuis très longtemps dans les morceaux métal, la guitare lap steel nous les jouons également sur scène. On fait toutes les harmonies vocales, et on se dirige vers des concerts acoustiques dans lesquels on va pouvoir incorporer le fameux handg drum, des lap steel acoustiques et ce genre de choses. Peut-être pas la totalité, mais en grande partie ce sont des choses qu'on joue effectivement sur scène.
Aurélien : Parce qu'après, ça demande aussi de l'organisation. Si on commence à arriver avec un orgue et ce genre d'instruments...
JC : Il y a des morceaux où il y a un tout petit peu d'orgue. Effectivement, on ne va pas amener l'orgue en tournée, pour le mettre sur scène pour faire trois secondes sur un morceau. De toute façon, les versions live sont un peu différentes des versions album. Il va y avoir des choses en plus, des choses en moins, des adaptations qui correspondent au fait de partager avec un public. Et il y a effectivement un peu de logistique. On essaye de rester aussi raisonnable.
Aurélien : Et on a la volonté aussi de garder quelque chose de vivant. Donc pas forcément d'être sous les couches de samples dans tous les sens on chante tous sur scène. Il y a peut-être des imperfections dans notre interprétation, mais c'est vivant. Il y a quelque chose d'authentique et d'organique. C'est en live qu'on est là pour pas pour écouter un album, mais pour voir des humains jouer leur musique et l'interpréter.

La pochette de l'album, c'est un peu le fil conducteur également avec votre premier clip qu'on peut aborder ensuite. Déjà pourquoi Le titre éponyme n'a pas été le premier à sortir ? Parce que l'album, c'est le corbeau, les fleurs et les plumes...
JC : Pour le titre de l'album, à chaque fois, on reprend le titre d'un morceau de l'album, pas forcément parce que c'est celui-là qu'on veut mettre en avant mais parce que c'est une image évocatrice. C'est plutôt ça qui est intéressant. Donc ce n'est pas forcément le titre phare de l'album. Ils sont tous excellents. (rires) Blague à part, le choix des clips, c'est quelque chose de décorrélé. On va discuter un peu avec les gens qu'on connaît, avec qui on a envie de travailler pour faire des clips. Les interroger sur ce qui leur plait, ce qui les inspire, c'est une collaboration, c'est une coopération.
Aurélien : Il y a quand même un souhait de mettre en premier et en avant «The coming wind» parce qu'elle est quand même assez atypique. Elle est surprenante et elle marque vraiment une fracture avec ce qu'on a pu faire auparavant et on voulait vraiment mettre ça en premier en avant pour créer un effet de surprise.

Tu parlais de la composition qui partait 100 % d'une page vide. J'ai lu quelque part que le précédent album avait encore des teintures de votre ancien membre.
JC : Il y a vraiment cette volonté de renouveau.
Aurélien : Oui, c'est vrai. C'est vraiment le premier album sur lequel il n'y a aucune composition de Romaric. Ce sont essentiellement des compositions d'Alex et mes compositions. Forcément, au niveau des influences, on peut voir nos influences personnelles et notre manière d'écrire, il y a un changement, même si c'est toujours dans l'univers Red Mourning.» The coming wind» c'était à la base une chanson qui était même pas composée pour être du Red Mourning. En fait, je l'ai composée dans mon coin et je l'ai proposée parce que c'est quand même assez différent de ce qu'on a pu faire.



Je l'ai proposé aux gars. Ils m'ont dit « elle est cool, voyons ce qu'on peut en faire». Et au final, la chanson est super.
JC : Il y a une volonté permanente d'avancer, d'évoluer, de ne pas tourner en rond, de ne pas refaire tout le temps le même morceau.
Aurélien : Et de ne pas être attendu aussi là où on voudrait nous attendre.
JC : C'est une volonté qu'on affiche aussi, alors on évolue, on fait des nouvelles choses, on s'autorise des nouvelles choses, on expérimente et on essaie de faire quelque chose d'original ou différent. Voilà qui est qui progresse.

Comme tu disais, vous avez un groupe qui a un certain vécu, maintenant une quinzaine d'années. Comment vous voyez votre évolution et votre carrière du premier EP à aujourd'hui ?
JC : C'est vraiment ça. C'est une volonté toujours d'essayer de chercher quelque chose de différent ou d'original, qui nous plaît et qui nous correspond. Nous aussi, on évolue individuellement, en tant que groupe. Quand on est ensemble on évolue. Notre technique, les capacités des uns, des autres, évoluent. Nous n'avons pas eu énormément de changement de line-up, Donc je vois une vraie progression, une vraie évolution du groupe, une vraie marche à chaque fois. On n'a plus aujourd'hui de barrière.
Aurélien : C'est avant tout du plaisir. Tant qu'on a une nouvelle aventure, un nouveau défi justement, on ne reste pas dans le fait de faire le même album, d'être un peu blasé. En fait, même s'il n'y a que dix personnes qui écoutent notre album. Nous avons fait notre truc, on a fait notre aventure. Personnellement, je suis rentré dans le groupe, j'avais 18 ans donc pour le premier album. On a fait un premier album avec Francis Caste. En tant que batteur, je ne savais pas encore très bien frapper. Et au fur et à mesure de nos cinq albums chez Francis nous avons évolué et même lui nous a vus évoluer. Au cinquième album, on s'est posés avec Francis, et comme si j'avais mon père qui me regardait et qui avait vu que j'avais acquis une bonne frappe et qu'enfin ma batterie était musicale. En fait, on a eu une évolution aussi bien musicale qu'humaine.

Donc c'est peut être aussi avec une proximité qui peut aussi vous dire «là tu as merdé, refait».
Aurélien : Ah oui, complètement. On est sans filtre. On ne prend pas de pincettes avec les autres. Par exemple, parfois avec JC, je suis un peu brut, je lui dis ça, c'est un peu nul. Donc il faut réécrire le truc. Mais on a tous le même but de faire quelque chose qui nous plaît, qui est original et qui est bien écrit. On se fait confiance les uns les autres, on n'a jamais eu de grosse bagarre entre nous. C'est notre bébé et on veut en faire quelque chose de bien tous ensemble.

On parlait en introduction avant de lancer l'interview du fait d'avoir un job à côté de la musique. C'est certainement aussi une liberté de ne pas se dire que vous êtes tributaires de votre album pour vivre.
JC : On nous pose souvent la question «Et si vous pouviez vivre de votre musique?» Premièrement, c'est une question relativement théorique parce qu'en fait, vivre de sa musique n'importe quelle musique en France, c'est très compliqué et le métal, c'est quasiment impossible. Je ne connais pas beaucoup de musiciens en France qui vivent de leur business. Il ne doit y avoir que deux ou trois groupes et des groupes qui existent depuis 30 ans. Et donc elle est un peu théorique cette question. Mais même en pratique, tous les gens que j'ai vus avoir une approche 100 % artistique de leur vie professionnelle, je les ai tous vus galérer. A quelques très rares exceptions près. Il y a vraiment un aspect de survie financière. Et puis il y a aussi une pression, mais qui va de pair «ce que je fais là, il faut que ça vende. Il faut que ça vende parce qu'il faut que je gagne de la thune. Il faut que je mange, il faut que je paye mon loyer, etc.»
Aurélien : Donc forcément inconsciemment, ça joue sur ton esprit.
JC : Nous sommes complètement affranchis de cela en fait. On a tous notre métier, tous notre gagne-pain en dehors de Red Mourning et quand on approche la musique, ce n'est pas avec cette angoisse ou cette pression de se dire «OK, il faut que ça vende». On l'approche en se disant alors en toute humilité, «on va faire un truc mortel. On va essayer de faire le

truc le plus mortel qui soit, qui nous plaît. Et on va aller au bout de notre délire» on est finalement très libres et c'est très confortable. Je souhaiterais que ce ne soit pas comme ça, mais quasiment tous les gens que je vois vivre de la musique ou de métiers artistiques, c'est un enfer. À un moment, ton art, c'est ton âme, C'est l'expression de ce qui est à l'intérieur de toi. Et si tu es obligé de vendre ton âme finalement qu'est-ce que tu crées ?

Le temps passe et nous arrivons à la fin de l'interview, nous vous laissons le mot de la fin.

JC : Merci à W-Fenec de s'investir aussi dans la vie de cette scène. Pour rejoindre ce qu'on disait on ne fait pas ça pour gagner plein d'argent. On fait ça parce qu'on est passionné, qu'on adore ça. Et je pense que pour vous c'est pareil. Donc merci à vous pour cet engagement pour la scène.

Merci à JC et Aurélien pour leur disponibilité et merci à Roger de Replica pour l'organisation de cette interview.

■ JC
Photos : JC Forestier





KLYMT

MURDER ON THE BEACH

(Araki Records)

Le très sympathique Simon d'Araki Records nous envoie régulièrement, sans prévenir, des colis de CD et de vinyles de ses dernières productions (une tendance du côté des labels qui n'arrive pratiquement plus depuis que le numérique a supplanté le physique en termes de vente). Souvent, le nom des groupes ne nous parle pas, et puis des fois, c'est tout le contraire. Quand j'ai vu le CD de Klymt, mon cerveau a vrillé et j'ai cru qu'il s'agissait du nouvel album de Grymt, un groupe de grindcore dans lequel joue Etienne d'AqME avec des membres de Lazy et le chanteur d'Unfold, et qui n'a sorti qu'un seul album en 2006. C'est seulement en découvrant l'electro-indus/coldwave de Klymt que je me suis rendu compte de mon erreur. Et le pire dans tout ça, c'est que les Rouennais sont déjà passés en 2007 sous le radar de notre ex-collègue AureliO.

Il avait déjà, entre autres, ciblé à l'époque le questionnement du style des Normands qui, je vous avoue, m'a un peu mis aussi en branle la première fois que j'ai découvert leur Murder on the beach. Electro ? Rock ? Indus ? Coldwave ? Réponse de Normand : Ça dépend ! Tout est mélangé, et se télépercute. Et puis il y a cette façon de composer un peu spéciale par moments, comme ces clappements qui arrivent sans prévenir sur «Analogue bastard» et qui n'apportent rien à la chanson. On a même l'impression des fois que les titres sont en cours de travaux et que ça manque de profondeur. Les programmations rythmiques lo-fi, surement fabriquées par ordinateur, m'ont quant à elles décontenancé par leurs syncopes brutales sur certains titres (comme «Blind fish» et son ambiance très Moderat ou encore «Stay at the bottom»).

Au final, ce qui m'a fait aimer ce nouvel album de Klymt, ce sont ses atmosphères extrêmement froides, étranges et ses mélodies qui vous agrippent le col avec une grande facilité (écoutez donc l'excellente «Mood» ou «Blue song», morceau le plus rock du disque). Pourtant tout parait casse-gueule sur ce Murder on the beach - même cette voix fluette semble se perdre dans sa justesse sur certains passages du disque (notamment «Mood» et «Murder on the beach») - mais ce sont bien la variété des sonorités, les influences de ses géniteurs et leurs intentions qui le sauve, à mon sens.

■ Ted



TOPSY TURVYS

IT CAN'T BE EASY

(KROD / Opposite Prod / Thousand Islands / ...)

Ça fait plusieurs années maintenant que je guette de près les aventures du groupe poitevin et que celui-ci poursuit son petit bonhomme de chemin, qui l'a quand même conduit à sillonner les routes de France et d'Europe. Et contrairement à la formule de Dewey (petit frère de Malcolm dans la série US du même nom) I expect nothing and I'm still let down, qui avait servi de titre à leur EP en 2015, j'attends toujours du bien des Topsy et ne suis jamais déçu.

Le gap qui avait été franchi sur le précédent 10 pouces est non seulement maintenu, consolidé mais le quatuor se paie le luxe de poursuivre son évolution et faire encore mieux avec ce premier vrai album (dès lors qu'on considère que des disques de 7-8 titres sont des EPs). Iels ont pris leur temps mais sans traîner, chômer pour autant, multipliant en douze ans les sorties, splits avec Johk, Sidewalk ou les plus connus Useless ID (groupe israélien ayant des disques sur Fat Wreck Chords et Kung-Fu Records), jusqu'à ce It can't be easy. Le parcours d'un petit groupe indé sans (trop de) prétention en France n'est pas facile mais avec de l'abnégation, du travail, de l'énergie et du talent, on peut arriver à de belles choses. La preuve par onze ici. Oui, bien vu, il y a onze chansons.
Onze morceaux indie-emo-punk-rock mélodique, s'il fallait catégoriser le style de Topsy Turvy's (tête-bêche en anglais), parfaitement maîtrisés, équilibrés, qui s'écoutent d'une traite, sans temps mort mais sans trop de temps fort non plus. C'est peut-être le seul petit bémol que j'émettrais sur cet album. Je prends beaucoup plaisir à l'écouter et ré-écouter, j'aime absolument tous les titres, je surkiffe par-dessous tout l'alternance des deux chants féminin et masculin (un petit côté Muncie Girls pour l'une, New Found Glory pour l'autre) et les nombreux chœurs mais quand je le lance et fais autre chose, il n'y a que quand arrive «Perfect day», que je me focalise à nouveau sur la musique. Quel titre cependant ! Il fait mouche à chaque fois chez moi. Peut-être voudrais-je davantage de folie, une prod' un poil plus rugueuse (elle est néanmoins nickel et colle parfaitement au style, pourquoi je roumègue ?) ? Peut-être que je suis devenu un vieux ronchon, peut-être que si je faisais cette chronique dans quelques semaines ou mois, mon avis divergerait ? On ne sait pas... Tiens, à ce propos, force est d'avouer que «You don't know» ou «Suffocate» ont aussi leur charme particulier, tout comme «Nothing remains», qui clôt l'album et m'a rappelé Iron Chic ou encore «No surrender»... Bon, ok, tous en fait !

Ce que je sais en revanche, c'est que ce disque, qui aurait tout à fait eu sa place sur Vagrant Records / Drive-Thru au début des années 2000 ou Pure Noise / Run For Cover en ce moment, va continuer à tourner mais il va te falloir patienter encore un peu avant de pouvoir le commander sur une myriade de petits labels. Quelle plaie décidément ces délais de livraisons ! C'est pas facile d'être un groupe en 2022...

■ Guillaume Circus



MAUDITS / SAAR

MAUDITS / SAAR

(Source Atone Records)

S'ils étaient réunis sur le Mag #49, c'était dû au hasard de la date de sortie de leurs dernières productions respectives... et à leur talent car Saar et Maudits sont forcément toujours les bienvenues sur nos pages. Leur goût commun pour un métal instrumental, torturé, sombre et enlevé débouche presque «logiquement» aujourd'hui sur un split album béni par le label désormais inévitable Source Atone Records.

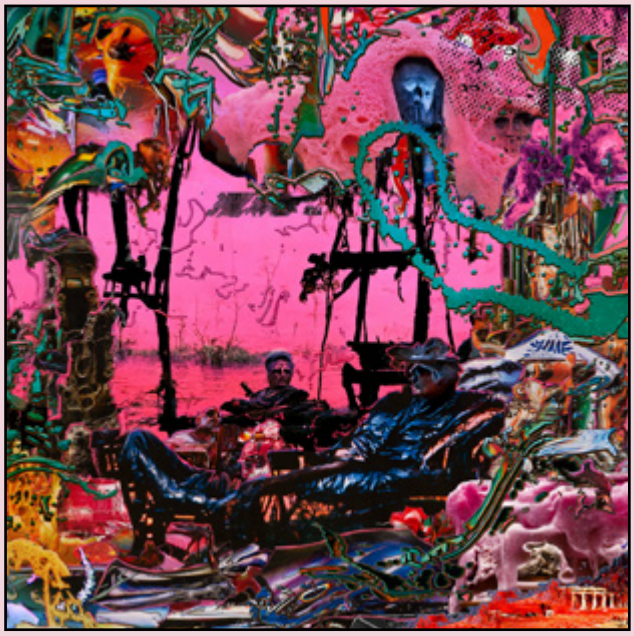
Un disque partagé sur le thème de l'amour contrarié parce que vouloir câliner un crâne s'apparente plus à de la nécrophilie qu'à du romantisme. Et le «Loved» de Saar qui ouvre les ébats semble lui aussi difficile. Est-il conjugué au passé (et donc à pleurer) ou transitif (et donc subi) ? Le seul mot ne donne pas la réponse mais la musique, heurtée, lourde, tranchante, laisse imaginer que l'amour est à sens unique ou tout au moins compliqué, les guitares évoquent des déchirements, la batterie des portes qui claquent et la basse les battements d'un coeur qui ne trouvent pas d'écho. L'histoire d'amour de Saar s'écrit donc certainement au passé...

Chez Maudits, «Breken» peut se traduire par «cassé», «rompu» ou «brisé» (en néerlandais), c'est une rupture non conventionnelle en trois parties et plus d'un quart d'heure que nous découvrons donc en deuxième piste. Assez aéré, le premier élan laisse s'installer l'ambiance et quand les guitares relâchent les pédales, les autres instruments occupent l'espace, notamment le violoncelle de Raphaël Verguin (Psygnosis, Hypno5e) ou la basse. La «Pt. 2» (qui n'est pas détachée sur le tracklisting mais le timing est écrit avec le titre) ressemble à un interlude où différentes sonorités viennent troubler la mise en place, la rupture est là, on entend au loin l'orage gronder mais la rancune sera contenue, les six cordes préférant pleurer sur leur sort que s'acharner sur nos oreilles.

Au final, le seul amour qui ressort grandi de ce split, c'est celui qu'on a pour ces deux combos, capables sans cesse de se renouveler et nous toucher.

■ Oli





BLACK MIDI

HELLFIRE

(Rough Trade)

Évoquer un album aussi exceptionnellement riche et aventureux qu'Hellfire, qui plus est lorsqu'il truste la place de meilleurs albums reçus par la rédaction cette année (en tout cas, me concernant), est un exercice assez complexe. De par la crainte de passer à côté de plein de détails, ou d'écrire une chronique qui ne serait pas à la hauteur de la qualité indéniable de ce disque, mais pire encore : de le faire passer pour un album «normal» voire quelconque. De toute façon, Black Midi n'est pas un groupe ordinaire, il divise. À l'image de The Mars Volta, les Anglais ne sont pas du genre à prémâcher l'écoute, ils cassent les codes et s'en donnent à cœur joie.

Pour situer le contexte, Hellfire est le troisième album studio du groupe... en 3 ans. Après une première sortie, Schlagenheim, montrant déjà le penchant des Anglais pour l'expérimentation rock débridée à travers des styles identifiables comme le math-rock, le post-punk ou encore le jazz-rock, Black Midi occasionnait avec Cavalcade une mue davantage portée sur le prog-jazz (avec au passage l'ajout d'un saxophoniste pour les sessions studios et les tournées) et ouvrait son répertoire à une quantité de formes musicales jusque là pas ou peu usitées par le trio comme l'orchestration et le crooning. On pourrait tout à fait considérer Hellfire comme la suite logique de Cavalcade. Ces stakhanovistes ont enregistré ce nouvel album pendant treize jours au studio Hoxa HQ à Londres avec la productrice en vogue et talentueuse Marta Salogni, qu'ils avaient rencontré lors de la prise de son de «John L», une chanson marquante de Cavalcade. Hellfire, sorti cet été chez le célèbre Rough Trade (The Libertines, The Strokes, Arcade Fire), a été écrit comme un «film d'action épique» dont les protagonistes sont des salauds, et dont l'histoire, tirée du vécu de son chanteur et guitariste Geordie Greep, est narrée à la première personne.

Cet ambitieux album concept sur le diable, la mort et l'au-delà se justifie par une quantité d'instruments et de musiciens additionnels (dont Kaidi Akinnibi au saxophone et Seth Evans aux claviers, présents sur la tournée) contribuant ainsi à une richesse sonore époustouflante. Passant sans problème d'un style à un autre (L'incroyable titre ambivalent «The race is about to begin» est un cas d'école dans cette œuvre, jouant à la fois sur l'urgence et le relâchement), tout en ayant un déroulement cohérent dans son intégralité, Hellfire est caractérisé par un chant nasillard versatile pouvant à la fois débiter une quantité de mots à une vitesse folle (coucou Les Claypool !) et, dans l'instant d'après, se mettre en mode crooning à la manière de Sinatra ou Bennett. Si le disque est dense et peut parfois paraitre un peu sauvage et imprévisible, il arrive toutefois, de par son écriture méthodique et sa maitrise technique musicale, à ne pas tomber dans le piège de l'œuvre indigeste. Sa narration souvent mise en scène de manière un peu théâtrale - comme le montre l'introductive «Hellfire», le combat de boxe sur «Sugar/Tzu», l'annonce radio de «Half time», ou encore «27 questions», qui rappelle un peu à un moment le «It's oh so quiet» de Betty Hutton popularisé par les reprises Björk puis Lisa Ekdahl - et la magie qui s'opère par ses variations de nuances et ses trouvailles mélodiques (la mélancolie americana de «Still») tuent l'ennui.

Mais mieux encore, les émotions que procure cette œuvre restent ancrées en nous dans le temps, et si beaucoup se reconnaissent dans ce disque, c'est à coup sûr parce le thème de l'œuvre - qui plus globalement se veut être une perspective spirituelle entre le bien et le mal - n'est ni plus, ni moins, qu'une représentation de nous-mêmes.

■ Ted

BLACK MIDI AU BATACLAN

C'ÉTAIT LE CONCERT À NE MANQUER SOUS AUCUN PRÉTEXTE, LE PLUS ATTENDU DE L'ANNÉE POUR MA PART, TANT HELLFIRE, LE NOUVEL ALBUM DE BLACK MIDI, FUT UNE SORTE DE CLAQUE TOTALEMENT INATTENDUE. COMME UNE PHOTOGRAPHIE QUE L'ON DÉVELOPPE, LA MISE EN SCÈNE DE SON CONTENU DEVAIT ÊTRE LE RÉVÉLATEUR DE LA QUALITÉ AUTHENTIQUE DE CE TRIO ANGLAIS DÉCIDÉMENT ÉPOUSTOUFLANT. CHALLENGE RÉUSSI !

Ce concert au Bataclan est également marquant pour d'autres raisons, d'abord le retour dans une salle que j'apprécie, depuis cette horrible soirée du 13 novembre 2015 (il fût d'ailleurs difficile voire impossible émotionnellement de remettre les pieds ici dans un délai court à la suite de sa réouverture au public), et ensuite, ce show m'a enfin permis de rencontrer en chair et en os mon collègue, l'infatigable JC, qui a eu la gentillesse de venir immortaliser cette soirée en images.

En guise d'amuse-gueule, nous découvrons les Japonais de Dos Monos («deux singes» en espagnol), un trio exerçant avec efficacité un hip-hop boursouflé de formes expérimentales assumées aidés de samples singuliers. Les sonorités partent un peu dans tous les sens, un peu comme Black Midi justement, pour qui le trio japonais a remixé un titre de leur premier disque et avec qui ils partagent un goût prononcé pour le jazz, le rock progressif, et toutes formes de sensibilités orchestrales. Trois personnalités exubérantes aux accoutrements discutables et aux différences prononcées (en schématisant : le sage à la guitare, le fou au son, et le mystérieux qui vient apporter l'équilibre entre les deux) pour des flows en japonais totalement entrainants et apportant beaucoup de musicalité à l'ensemble. L'audience qui n'a pas totalement remplie le Bataclan (les gradins n'ont même pas été ouverts) a visiblement été ravie de cette découverte vraiment excitante.




Marshall





Place à Black Midi. Le trio accompagné de Seth Evans aux claviers arrive vers 21h sur des airs d'opéra (Luciano Pavarotti ?) juste après une annonce faite à la façon d'un match de boxe. Sur le moment, on s'attendait à ce que «Sugar/Tzu» démarre le show, mais elle sera oubliée ce soir, à notre grand regret. C'est un vieux titre qui ouvre le bal : «Speedway». Pas la meilleure des façons de démarrer (sa forme un peu introductive se rajoutant à celles précitées alourdit le début) mais elle a le mérite de préchauffer les esgourdes. Dans la foulée, «Welcome to hell», le tube d'Hellfire, déboule et ne fait pas dans la dentelle. Placé devant, les basses se transforment en bourdonnement, le thermomètre monte instantanément, la machine est en place. «Dangerous liaisons» et son crooning jazz calme les ardeurs et met en exergue les qualités de chanteur de Geordie Greep et la symbiose remarquable entre chaque musicien. L'autorisation de photographier étant terminé, JC et moi-même partons sonder les différents recoins de la salle pour profiter au mieux du spectacle, à la fois en termes de vue et de son. Il s'avère que le rendu sonore depuis le fond du Bataclan est bien meilleur.

Notons que les Anglais essaient de trouver le bon compromis entre morceaux calmes et tempétueux, et égrainent même des titres non sortis tels que «Faster amaranta», «Askance», ou encore «The magician», histoire de proposer chaque live comme une pièce unique, surtout que leur setlist change à chaque venue. Sans parler des morceaux eux-mêmes qui subissent par moments quelques séances de lifting. Une expérience qui révèle aussi la dualité entre Geordie Greep (guitare/chant) et Cameron Picton (basse/chant). Lorsque ce dernier prend le micro sur «Eat men eat» par exemple, son chant éruptif et saccadé fait de distorsion et de delay vient incarner le diable tant dis que celui de Geordie, mélodieux, apaise l'âme («The magician» et «The defence» en sont de parfaits exemples). Même «Still», titre chanté de manière douce par Cameron sur la version studio, paraissait habité par le diable. Ce concert a manifesté aussi quelques moments de barbarie musicale totalement jouissives comme la noisy «953» ou encore «Western» avec un Morgan Simpson (batteur) des grands soirs. Seth Evans a également montré tout son talent de claviériste, mais aussi de chanteur sur les deux reprises que se sont accordées le groupe ce soir : «I feel love» de Donna Summer et «Around the world» de Daft Punk.

Black Midi termine ce concert de 1h15 sans rappel avec «Slow», un morceau progressif qui résume pas mal la soirée et le style des Anglais : chancelant, puissant, imprévisible, délicat, gracieux, fou, passionnant, le tout avec maîtrise. On a déjà hâte de s'en repayer une tranche en leur compagnie.

Merci à Roxane de Beggars France et à Constance de Vedettes
Coucou aux deux Guillaume et à Rémy.

■ Ted
Photos : JC Forestier









QUINTANA DEAD BLUES EXPERIENCE

ONE OF US

(KNT / Kuroneko)

Depuis l'avènement des machines, la musique électronique, les beatmakers, les DJs, l'indus, la techno, l'autotune, les boîtes à rythme, il y a toujours une crainte que les guitares, basses, batteries, chanteurs ne finissent au placard, supplantés par des télécommandes géantes, pilotées par des bras robotiques. Et comme dans Terminator, il faudra un John Connor pour lutter contre ces avatars digitaux à la musique composée par des IA bouffeurs d'algorithme à tendance yaourt au sirop. Il faudra un type qui se dresse sur un tas de tables de mixage, sorte sa guitare, la branche sur un petit ampli, et pourfende le ciel d'un riff assassin en hurlant à la lune. Et cette personne, ça pourrait être Quintana Dead Blues eXperience. Un homme, une guitare.

Pour cette nouvelle galette, Quintana a choisi d'étoffer un peu son discours. On l'avait connu en 2019 avec Older, un LP qui faisait la part belle au blues rock électrique. One of us gagne en épaisseur, avec une vraie partition batterie, des percussions, on y entendra même une trompette. Le son de la guitare, omniprésente, envahissante, est un peu plus rock, voire stoner, avec un gros effet big muff. Et Quintana l'accompagne en posant sa voix rock, entrainante, énergique, avec la volonté de concurrencer sa six cordes. C'est un duo d'intensité, d'envolées électriques. Et quand la guitare s'assagit, et semble ronronner lentement, tel un cœur qui bat, comme sur «Now I choose» , c'est Quintana qui part à l'octave au-dessus sur le refrain, comme une corde tirée en fin de solo. Bref, les machines ne passeront pas tant que Quintana Dead Blues eXperience sera là, à célébrer la déesse Rock'n'Roll, aidé de son sceptre guitare. In Quintana we trust.

■ Eric





PSYCHONAUT

VIOLATE CONSENSUS REALITY

(Pelagic Records)

Ce nouvel opus de Psychonaut est une démonstration ! Un album sans faille, une sorte d'étalon, une référence de tout ce que peut apporter un style, un univers, un truc que peu de groupes peuvent produire (Tool, Cult Of Luna, Hypno5e...) mais les Belges nous l'offrent. Violate consensus reality peut donc être perçu comme le parfait manuel de tout ce qu'il faut savoir faire quand on donne dans le post-métal.

À commencer par une entrée en matière toute en puissance, une introduction instrumentale où les couches se superposent, où le son se durcit mais qui n'explose pas et laisse le chant prendre les commandes et décider de quand l'ensemble peut exploser. Une déflagration courte, intense, immédiatement contrebalancée par ce chant clair envoûtant qui apaise autant les fûts matraqués que les accords saignants. Une rythmique entêtante accompagnée de riffs lourds et nous voilà déjà conquis, le coup de speed final, ce n'est juste l'illustration que la tempête est belle et bien arrivée («A storm approaching»). Un déferlement qui se poursuit avec les gimmicks de guitare en mode tourbillons qui lancent «All your gods have gone», la brutalité du chant ajoute un sentiment d'oppression, on se prend torgnole sur torgnole, prisonnier d'une boucle mathématique qui semble infinie et de plus en plus saturée. «Age of separation» propose quelques passages plus clairs qui dénotent avec le déluge, un paysage contrasté où se frayent quelques fulgurances remarquables avant d'ouvrir le cœur de la bête : «Violate consensus reality». Un titre long, qui prend le temps de se mettre en place, qui invite quelques voix divines (un chœur angélique) et fait de la place à celle de Stefanie (Brutus) et Colin (Amenra) pour un monument de post hardcore progressif dont on aurait pu avoir à du mal à se remettre sans la délicatesse du piano de «Hope». Une accalmie de courte durée car la guitare qui serpente sur «Interbeing» (avec un son et une montée en tension très proche de ce que fait Tool) annonce un déferlement de violence, elle passe par le chant et une rythmique particulièrement heurtée. «A pacifist's guide to violence» porte bien son nom, même si l'adjectif peut être sujet à débat... L'immense «Towards the edge» panse et referme les plaies, la guitare reste incisive, les textes sont encore parfois éructés mais la tonalité générale est à l'apaisement...

Chef d'œuvre, Violate consensus reality vient se placer à côté des Salvation, Aenima, Pelagial et autres masterclass de groupes cultes. Ni plus ni moins.

■ Oli



GRADE 2

APRÈS LES INTERVIEWS DE BRUTUS ET DIRECT HIT ! RÉALISÉES LORS DE L'XTREME FEST (CF. NOTRE NUMÉRO 52), VOICI LA TOUTE DERNIÈRE, DE GRADE 2, JEUNE TRIO PUNK-ROCK ANGLAIS, QUI N'ÉTAIT PAS PRÉVUE AU DÉPART. JE COMPTAIS INITIALEMENT M'ENTRETENIR AVEC LES CANADIEN.NES DE WAR ON WOMEN MAIS LE GROUPE NE POUVANT ÊTRE PRÉSENT SUR LE FESTIVAL À CAUSE D'UN PROBLÈME DE VAN, J'AI DONC JETÉ MON DÉVOLU SUR CES ANGLAIS ET NE L'AI NULLEMENT REGRETTÉ. LEUR CONCERT M'AVAIT MIS DANS DE TRÈS BONNES DISPOSITIONS ET LA SYMPATHIE DE JACK (GUITARE/CHANT), SID (BASSE/CHANT) ET JACOB (BATTERIE) A FINI PAR ME CONVAINCRE TOTALEMENT.

Bon, pour être honnête, je voulais à la base interviewer War On Women mais du fait de leur absence, je me suis rabattu sur vous.
Jacob : Ah, donc on était seulement les deuxièmes meilleurs. (rires) Pas mal…
Jack : Merci (NDLR : en français dans le texte), c'est très gentil.

Vous êtes un groupe assez récent, même s'il est vrai que ça fait quelques années que vous existez…
Jack : Il y a souvent un malentendu là-dessus, les gens pensent que le groupe est plus jeune que ce qu'il est vraiment. Ils nous voient et se disent : « Eux, ça doit faire deux ans qu'ils existent. »
Jacob : Alors c'est vrai qu'on est jeunes, on a tous 24 ans, mais ça fait près de 10 ans qu'on est ensemble.
Sid : Premier concert, le 5 août 2013 !

Wow, je n'imaginais pas ! Et vous venez de l'Île de Wight (NDLR : prononcée «Wight Island»), au Sud de l'Angleterre. Le groupe Wet Leg aussi est originaire de là...
Tous : «Wight Island», ahaha !
Jack : Non, on dit «Isle of Wight». Et oui, en un an, c'est complètement fou comment ce groupe a explosé mondialement. Alors qu'avant, personne de l'Île de Wight n'était connu, à part peut-être Lauran Hibberd, qui fait de l'indie-pop.
Sid : Il y a quelques groupes indie mais on est quasiment le seul groupe de punk, en tout cas qui tourne en Europe.

Il n'y aurait pas également une communauté un peu hippie...
Jack : Oh, tu fais référence au Isle Of Wight Festival, avec à l'époque Jimi Hendrix, The Doors. Mais c'est vieux ça. Maintenant, c'est vraiment plus ce que c'était, la programmation est pourrie. N'y allez pas. Vraiment.
Jacob : N'oublie pas The Who !

Votre nom, c'est Grade 2 parce qu'il y a un Grade 1, c'est ça ? Enfin, plus sérieusement, je connais un groupe canadien emo-hardcore du début des années 2000 qui s'appelle Grade.
Sid : On en avait jamais entendu parler et puis on a eu des commentaires de la part de leurs fans les premières années. La vraie raison, c'est qu'on était au collège quand on a débuté le groupe, et à un moment il nous fallait un nom. Un ami a suggéré qu'on s'appelle «Grade 8», qui est le niveau le plus élevé quand tu fais le conservatoire de musique, mais bien sûr, aucun de nous n'avait ce niveau. Puis cet ami m'a demandé : « Quelle est la longueur de tes cheveux ? ». C'était 2 millimètres (NDLR : «grade 2» en anglais), ça n'a pas changé depuis et c'est comme ça qu'on s'est appelé : Grade 2. On avait 14 ans hein, on ne pensait pas être toujours là 10 ans après. (rires)
Jack : Bon voilà, c'est un nom marrant, sauf aux USA où grade two, c'est le début de l'école primaire... Et ils sont là : « Euh, vous aimez les enfants... ». Horrible. (rires)

Vous revenez juste d'une grande tournée européenne avec Social Distortion, c'était comment ?
Sid : Énorme. Fou. On avait déjà tourné dans le Royaume-Uni avec des gros groupes mais c'était notre première tournée européenne avec un groupe aussi légendaire. Après deux ans sans aucun concert, rien, il y avait de l'excitation et de l'appréhension aussi car on jouait dans des grosses salles avec la majorité du public qui n'avait jamais entendu parler de nous. À la première chanson, ils nous dévisageaient en se disant : « C'est qui ces petits jeunes ? ». À la troisième, ils étaient là : « Pas mal », et commençaient à applaudir. Et à la fin, c'était : « Yeahhhh », et ils étaient à fond.

Vous voyez des différences de réaction dans le public selon les pays ?
Sid : En Allemagne, c'est vraiment particulier. Les gens sont tous motivés par la musique, savent pourquoi ils sont là. Quand tu joues dans un concert complet quelque part, c'est hyper cool. Mais quand tu joues dans un concert complet en Allemagne, c'est encore une toute autre expérience. Y'a pas une personne qui est là par hasard, à demander quel est le groupe du soir. C'est la folie totale. Et à ma grande surprise, je dois avouer que la Finlande a aussi été très chouette.

Je comprends. Quand je vois les tournées EU/UK des groupes américains, c'est généralement rien en France (ou juste Paris) et principalement des dates en Allemagne avec quelques-unes au Royaume Uni. Moins désormais avec le Brexit... À ce propos, ça a changé quelque chose pour vous ?
Jack : Quelle merde ! C'est moi qui m'occupe de toutes ces conneries administratives. Youhou. J'ai profité du Covid pour étudier un peu tout ça, mais pour être honnête, c'est moins prise de tête que je n'aurais pensé. En gros, il faut un carnet et quelques timbres à chaque fois que tu passes la frontière, déclarer tes instruments qui te coutent 600 livres par an et c'est à peu près tout. Ah oui, et le merch aussi mais ça on ne le fait pas (ou très peu). Ne dis rien à la douane s'il te plaît, héhé. Mais en vrai, ils ne contrôlent même pas, dès lors que tu es en règle avec le reste des papiers. J'étais em-



bêté pour Lovebreakers, autre groupe anglais (NDLR : cf. HuGui(Gui) Les Bons Tuyaux du numéro 48) qui tournait avec nous et Social Distortion parce qu'ils avaient déclaré tout leur merch avant d'entrer en Norvège et à la douane on leur a dit que ce n'est pas possible et ils ont tout gardé. Alors que le notre était dans un carton planqué dans le fond du van... Pour revenir sur le Brexit, c'est tellement débile. On avait une si bonne relation, pourquoi tout balancer comme ça. Je ne sais pas, je ne comprends pas, je suis désolé... Ça n'arrange personne, à part les racistes. Et encore, même eux commencent à regretter. Bravo les gars.

C'était votre premier concert ici, à l'Xtreme Fest, comment avez-vous trouvé l'ambiance ? J'ai eu l'impression que les gens étaient de plus en plus chauds au fur et à mesure de votre set. 20-30 minutes de plus et c'était la folie !

Jack : C'est exactement ça. Sans nous vanter, c'est toujours comme ça. On revient à ce que disait Sid tout à l'heure, sur notre accueil pendant la tournée avec Social Distortion.

Sid : Au début, je trouvais que le public était positionné bizarrement, puis j'ai compris que les gens se plaçaient en fonction de l'ombre qu'ils trouvaient, étant donné qu'on jouait dans l'après-midi, en plein soleil (rires). Petit à petit, un pit s'est formé, ça dansait, c'était cool.

Jack et Sid vous chantez tous les deux, comment vous répartissez-vous les parties, c'est en fonction de qui a écrit le morceau ?

Jack : On a deux tonalités un peu différentes et je ne sais pas... on le sent. C'est vrai qu'on aime bien changer, souvent dans un même morceau. Je chante un couplet, puis Sid chante l'autre. Quand on écrit les chansons, ça vient assez naturellement.

Sid : On tente des trucs parfois, pour voir mais très vite, on le sait. C'est assez instinctif, d'autant qu'on compose beaucoup en live, tous ensemble. Et tout de suite, on est là : OK, c'est comme ça, cette partie, elle est pour toi.

Quand je vous écoute, les premières références qui me viennent à l'esprit sont Rancid, les premiers Bouncing Souls, ça vous va ?

Sid : Sans être fan, j'aime bien les Bouncing Souls, Swingin' Utters aussi et bien sûr tout ce qui se rattache à Hellcat Records, le label de Rancid sur lequel on est mais je ne dirais pas que ce sont des influences. J'ai surtout grandi en écoutant des groupes de punk-rock anglais

comme The Jam, The Stranglers et plus spécifiquement les bassistes de ces groupes. Ce sont eux que j'essayais d'imiter quand on a monté le groupe, sur lesquels je m'entraînais.
Jacob : De mon côté j'ai plus un background rock, avec des groupes comme Led Zeppelin, The Who, qui ont des batteurs pas trop mauvais, héhé. J'aime aussi le garage-rock avec, par exemple, The Pixies, The White Stripes ou plus récemment Arctic Monkeys...
Jack : Jacob déteste le punk ! Ahaha ! Moi, je suis un peu un mix entre les deux. J'ai grandi principalement avec le classic rock, AC/DC et puis de la pop-punk. Et j'ai rencontré Sid qui m'a initié au vrai punk-rock et je me suis dit : wow, c'est cette musique que je veux faire, avec ce mec ! Mais je reste très ouvert, j'écoute de la dance, du rock, je prends des idées, des influences d'un peu partout... du hip-hop et d'Eminem pour certaines mélodies vocales.

Votre prochaine date est à Paris dans deux jours, quoi de prévu pendant votre day off ?
Jack : On ne sait pas, tu as des suggestions ?

Vous êtes allés voir le lac à Cap Découverte ?
Jack : Wow, il y a un lac ? Cool ! Allons nager ! Sinon pour l'instant, le seul plan c'est de conduire jusqu'à Orlinz (NDLR : Orléans) où on doit dormir. On a voulu couper la route en deux avant Paris. Ah, et on a vu que là-bas on jouera sur un bateau (NDLR : Petit Bain), on est hyper excités car ce sera la toute première fois ! J'espère que je n'aurais pas le mal de mer, ahaha !

Merci à vous trois et si vous le voulez, il y a une soirée karaoké pour l'after du festival, avec les bénévoles de l'Xtreme Fest, ça risque d'être fun.
Jack : On a un day off demain et j'ai 24 ans aujourd'hui, carrément que je vais venir ! Merci pour l'interview et à tout à l'heure pour la soirée alors !
(NDLR : Il est vraiment venu, a chanté au karaoké et est parti vers 5h, quand on s'est gentiment fait virer. Il devrait se rappeler de ses 24 ans.)

Merci à Grade 2, l'Xtreme Fest et tout particulièrement Vincent, ainsi que Dina qui m'a accompagné pour cette itw et a offert un cadeau à Jack pour son anniversaire.

■ Guillaume Circus
Photo p. 140 : Dina
Photos p.142-143 : Junk WBZ





DEEP MERRIES

WORTH THE RUN

(Autoproduction)

«Pour les fans de NoFX, Green Day, Jimmy Eat World»... Quand un attaché de presse t'adresse un mail en commençant comme ça, tu penses bien que ça fait tilt chez moi. Alors du coup, tu souhaites à en savoir plus en demandant à l'attaché de presse de te faire envoyer Worth the run, dernier EP de Deep Merries (le groupe en question). Et quand Antoine (guitare/chant) te fait passer en bonus un exemplaire d'Overplay, le dernier album paru en 2020, tu te dis que ça va bien se passer !

Encore un groupe de punk rock qui est passé en dehors de mes radars. Originaire de Lyon, Deep Merries a déjà à son actif quatre disques (EP, LP), une tournée US dans les pattes et des dizaines de concerts à travers l'hexagone. Les types comment à avoir de la bouteille, et ça s'entend ! J'ai de quoi rattraper mon retard, et même si l'album est top, je vais concentrer ce papier au petit nouveau fraîchement sorti. Sept titres, sept tubes. Dans un registre relativement moderne et bénéficiant d'un son qui défonce, Deep Merries a de quoi faire rougir la concurrence. Clairement influencé par le punk américain (tu sais, celui où le soleil brille fort), le trio mélange avec talent les guitares en mode mastodonte, les refrains inoubliables et les harmonies vocales sucrées et variées. Comme dirait mon collègue Richard, le seul défaut de ce disque est d'avoir trop de qualités ! C'est pas compliqué, Deep Merries est aussi à l'aise avec le skate punk («All about B.S.»), le punk mélodique («The killer show» et ses voix à Beach Boys ; «Alive»), le punk alambiqué («Trying 'n' failing») et le punk formaté pour les radios («Worth the run», excellent morceau ouvrant l'EP). Et même quand ça joue des chansons à faire pleurer dans les chaumières («Fire walk with me»), j'adhère !

Belle découverte donc que Deep Merries qui mérite bien un coup de projecteur de la part du W-Fenec mag. Je vois déjà Guillaume Circus me réclamer le lien bandcamp pour écouter le disque en toute décontraction. Ça se passe ici mon gars : DeepMerries.bandcamp.com.

Gui de Champi





LA PIETA

L'INNAMORATA

(Le Petit Chat Noir Records)

Rencontrée lors du festival Les femmes s'en mêlent il y a quelques années (dans «le monde d'avant», diraient certains), La Pietà n'était alors que rage et éructations, une coupe au carré, masquée - avec ces masques de chats que l'on trouve au rayon travaux manuels - et qu'elle gribouillait d'insultes ou de cœurs déchirés, le majeur levé. Elle avait enflammé le festival à grand coup de majeurs envers les photographes. Derrière le personnage, il était évident qu'il y avait une fêlure, une brisure profonde qui lui servait de shoot d'adrénaline pour tenir. Les paroles de son titre «La moyenne» ne cachaient pas cela : « On dit de moi que je suis abimée. Usée. Fracassée. On dit de moi que je suis une femme blessée. » Et de conclure : « Je suis juste moyenne ... à peine. »

Les différents financements participatifs pour la sortie de ses différents formats (EP ou LP) montraient qu'elle était plus que la moyenne et que les gens s'intéressaient à elle. Entre Diam's et Courtney Love, on tenait quelque chose, de brut certes, mais il y avait quelque chose de particulier, de vrai. Même si ses différents excès pouvaient laisser croire qu'à tout moment elle pouvait se perdre et nous avec. La voici en 2022 qui tombe le masque et «La moyenne» devient L'innamorata, amoureuse. C'est peut-être cela qu'il fallait pour penser et panser les plaies de Virginie, pour l'apaiser. L'âge aussi, cela serait peu élégant si ce n'était pas elle qui le revendiquait, la quarantaine. Alors que le premier album était dans une veine slam post-punk mâtinée d'électro, le second est plus apaisé. Cet album garde les bases des premières compositions mais possède la patine de la variété, fini le chien fou voici la même chanteuse mais OKLM, pour utiliser une expression contemporaine. Comme un bijou porté qui aurait perdu certaines de ces aspérités par un culottage. Et du culot La Piéta n'en manque pas.

Plus besoin de crier de montrer les crocs et les poings, sa voix lui suffit pour faire sa place et cela convainc encore plus. L'album s'ouvre sur «Indécise» qui lui vaut une «intervi ou» dans ce numéro, exercice qu'elle réalisera de manière lapidaire comme un QCM à finir au plus vite pour rendre sa copie et ne pas trop se dévoiler. On retrouve donc sur «Indécise» tous les ingrédients de La Piéta. Alors que La Piéta se cachait, c'est Virginie désormais qui se dévoile. Et le travail s'est fait comme une thèse, travailler autour de l'amour, lire des livres, réaliser des interviews, regarder des vidéos pour parler des 50 nuances d'amour... La Piéta a passé un cap, celui d'être enfin heureuse et cela lui va plutôt bien.

■ JC



LA PIETA

RENCONTRÉE LE 16 MARS 2018 À LA MACHINE DU MOULIN ROUGE LORS DU FESTIVAL LES FEMMES S'EN MÊLENT, LA PIETA AIME BROUILLER LES PISTES. AVEC SON SINGLE «LA MOYENNE», ELLE AVAIT FAIT SON TROU DANS LE PANORAMA ROCK ENGAGÉ. ELLE ÉVOLUAIT ALORS MASQUÉE ET ENRAGÉE. LA PIETA S'EST APAISÉE NOTAMMENT SUR SON NOUVEL ALBUM, MOINS REVENDICATIVE MAIS TOUT AUSSI À VIF. SON NOUVEL ALBUM L'INNAMORATA S'OUVRE SUR LE TITRE «INDÉCISE», IL N'EN FALLAIT PAS PLUS POUR LUI PROPOSER UNE «INTERVI OU» LORS DE SON PASSAGE AUX FRANCOFF CETTE ANNÉE.

Variété ou rock ?
Rock, chanson, slam, pop... j'aime pas les cases en fait.

Sûre de toi ou indécise ?
Indécise, presque tout le temps

Masquée ou démasquée ?
On porte tous des masques, tout le temps. Il est rare de trouver quelqu'un avec qui on a l'impression qu'on peut vraiment retirer le masque, baisser la garde, enlever l'armure.
Je crois que j'ai commencé à mettre des masques pour qu'on remarque. J'avais 10 ans quand j'ai voulu devenir comédienne. Jouer un rôle, ne pas être soi, parler fort, mettre des costumes, du maquillage, se travestir, jouer à une autre vie, jouer à être quelqu'un d'autre. Parce qu'être moi, ça n'a jamais semblé suffire.

Amour ou célibat ?
Amour. Mais l'Amour veut pas de moi.

La pietà ou Virginie ?
Ni l'une ni l'autre

Croyance ou athéisme ?
Je crois en rien, même pas en l'athéisme.

Courtney Love ou Francoise hardy ?
Courtney Hardy.

EP ou LP ?
Chansons.

Les Francofolies ou Rock en Seine ?
Ni l'un ni l'autre. J'aime pas les festivals moi, sauf pour y jouer bien sûr. Mais j'ai toujours préféré voir des artistes dans des cafés concerts, des petites salles.

Solo ou duo ou groupe ?
Indécise !

Ame sœur ou âme solitaire ?
Âme esseulée.

Merci à La Pieta.

■ JC





The Rebel Assholes © Marie d'Emm

ROCK YOUR BRAIN

VOILÀ CE QU'ON POURRAIT TOUT SIMPLEMENT APPELER «UNE PUTAIN D'AFFICHE». VOYEZ PLUTÔT : THE REBEL ASSHOLES, BURNING HEADS, LUDWIG VON 88, SVINKELS... ENTRE AUTRES ! IL EST BIEN ÉVIDENT QUE LE DÉPLACEMENT ÉTAIT INDISPENSABLE, VOIRE OBLIGATOIRE.

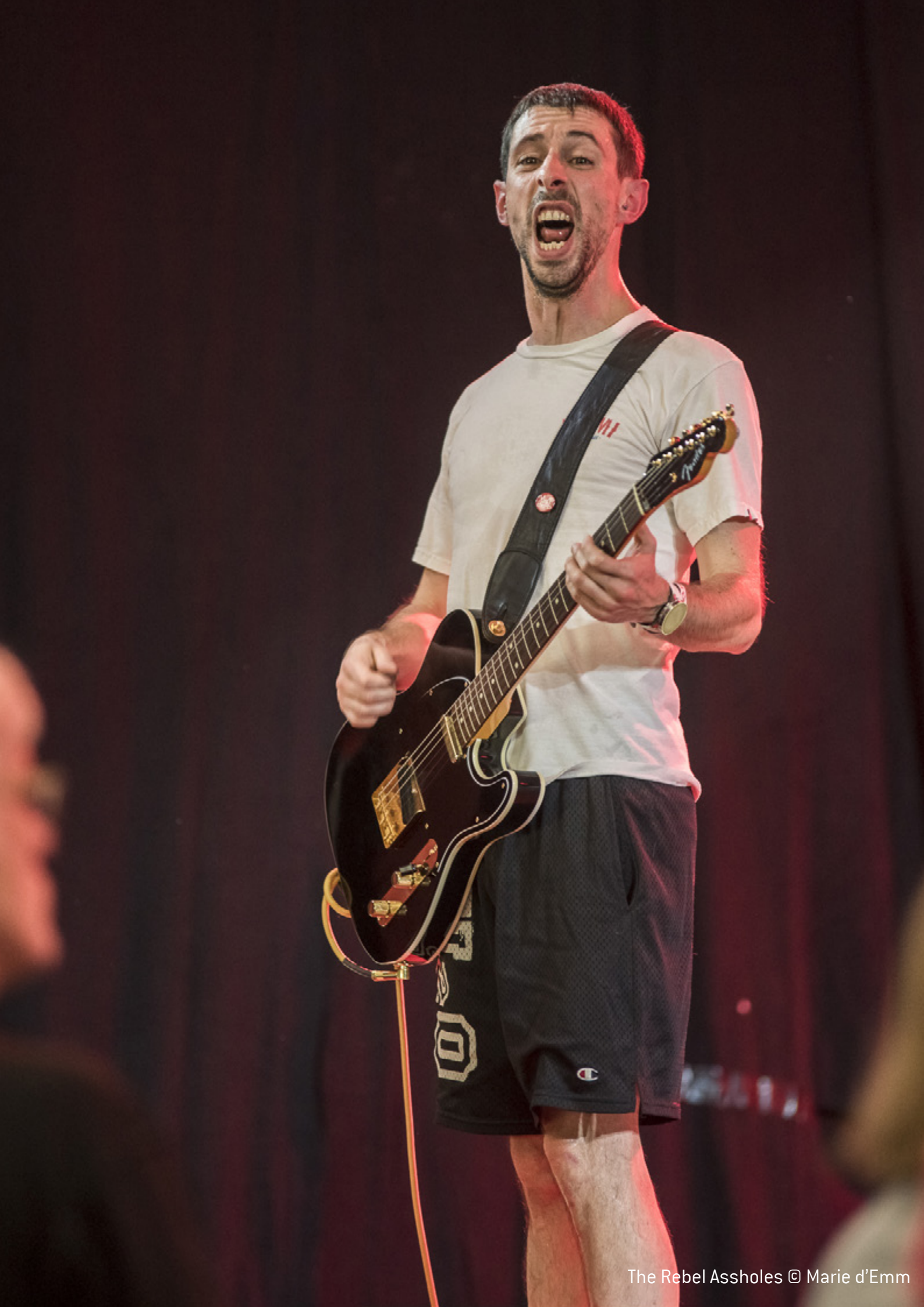
Après avoir géré mon accréditation presse quelque temps auparavant, le jour J est arrivé. De bon matin (ce qui signifie assez tôt !), j'adresse un texto à mon ami Jbe des Burning Heads pour savoir s'il est possible que j'occupe un bout de table de son stand pour que je puisse y caler mes disques de BlackOut Prod. De fil en aiguille, ou plutôt de message en message, nous nous filons rendez-vous en début d'après-midi en banlieue de Nancy pour covoiturer, ou plutôt cocamionner. Je vais donc faire le trajet avec les Burning (quel régal !) et comme le groupe rentre dans la nuit, ça tombe pile poil dans mes plans.

A 13 heures, j'embarque dans le camion (celui-là même ayant fait l'objet d'un crowdfunding en 2018). Le groupe au grand complet y fait place, mais la dream team est amputée de Dudu (sonorisateur bloqué en Bretagne) et Bender (en tournée avec Ludwig von 88 et donc présent tout de même ce soir). Sur les 90 minutes de trajet restantes, j'écoute avec intérêt le compte-rendu oral de la tournée de Komintern Sect et Lion's Law par Thomas, on s'échange des bons plans zik et on profite du beau temps et du beau paysage (surtout Fra qui ne manque pas une miette du décor). Un peu avant 15 heures, nous arrivons aux Tanzmatten de Sélestat, à l'endroit même où j'avais assisté à une édition du Rock Your Brain Fest en 2014 avec les Sheriff, au cours de laquelle le nombre de tee-shirts vendus du groupe de Montpellier avait atteint le chiffre aussi symbolique qu'hallucinant de 300. Déjà, on retrouve les copains des Rebel et mon ami Milou, coéquipier des fabuleuses épopées techniques des Flying Donuts. Le temps de récupérer mon accréditation presse et de saluer la talentueuse photographe Marie D'Emm du webzine Warm TV - et qui illustre à merveille ce report - que c'est déjà l'heure du premier groupe on stage. Devant une assistance clairsemée (c'est toujours difficile d'ouvrir un fest'), **The Rebel Assholes** vont délivrer un très bon concert. Le groupe met tout le monde d'accord avec la doublette de Deactivated «Come in my church» / «Less talk more action» et dès le début du concert, Jean-Rem (désormais chanteur principal depuis le départ de Jean-Loose) apostrophe le public en lui demandant de se rapprocher (ce qu'il fera, d'ailleurs). Les Rebel («salut, on vient de Sochaux !») puisent dans toute la discographie pour présenter une setlist faisant office de Best of. Les présentations des morceaux ne sont pas des plus gaies (celle-là, c'est une chanson du Dupont de Ligonnès ; celle-ci, c'est sur l'addiction) mais Jean-Rem mène sa barque avec humour, dérision et, il faut le reconnaître, avec une certaine efficacité. (Headed for) Dysphoria, dernier EP en date, est bien représenté dans la liste du soir («A new world in our hearts», «Dysphoria», «A needle in a haystack») et se mélange bien avec les tubes du quatuor («JR's TV», «Bad habits» avec la doublette Vava/Jean-Rem au chant, «I'm guilty» sans Bombled). Le temps imparti aux presque-locaux passent trop vite et il est déjà l'heure de «Hey you!» des Burning Heads en bouquet final, dont l'interprétation vocale un est peu trop nonchalante à mon goût. Vava me confiera un peu plus tard dans la soirée que la Covid a freiné les projets du groupe, mais je peux te certifier que la machine est toujours bien huilée et qu'on n'a pas fini de faire les éloges de ce super groupe. Revenez vite les gars.

Changement de plateau. J'en profite pour faire un tour dans le hall d'entrée de la salle où se mêlent stands de merch des groupes présents ce soir (à l'exception de Svinkels, au grand dam de nombreux fans), stand Sea Shepherd France, une échoppe de bijoux et une distro punk rock. Je mets la main sur un 45t de Cuir, une compil de 8°6 Crew et le premier album de



The Rebel Assholes © Marie d'Emm



The Rebel Assholes © Marie d'Emm



Doghouse Rose © Marie d'Emm


Doghouse Rose © Marie d'Emm

Claimed Choice, super groupe de Lyon dans lequel joue mon poto Simon de Pressure Tour. Bien content, en tout, cas d'avoir trouvé ce disque que je lui avais demandé de me réserver. Je m'apprête à lui envoyer un envoyer un message pour lui faire part de l'info et en profiter pour prendre quelques nouvelles quand débarque… Simon ! Cette journée est complètement folle. Le brave Simon accompagne en effet à la guitare Slaughter and the Dogs et il s'en est fallu de peu pour que son associé Thibault (Not Scientists, Go Public!) l'accompagne à la deuxième gratte, suite au désistement du guitariste soliste ! On taille le bout de gras, et c'est déjà l'heure de Doghouse Rose.

Je retourne donc dans la salle (dont les portes resteront ouvertes toute la journée, du fait d'un temps exceptionnellement estival pour la saison). Ça commence à se remplir doucement mais sûrement pour **Doghouse Rose**. Le quatuor de Toronto déboule sur scène et se met le public dans la poche dès les premiers accords. Est-ce dû à l'énergie débordante des quatre canadien-ne-s, à la qualité des morceaux exécutés ou au charme de Sarah Bett, dont la tenue légère fait effet auprès de la gent masculine ? Peut-être tout cela à la fois. En tout cas, le power pop punk de Doghouse Rose fonctionne à merveille. Il faut dire que le groupe, dont la bio annonce l'équivalent de 200 concerts par an et auteur d'un premier album en 2020, est vraiment à l'aise sur scène. Peut-être un peu trop à l'aise même. Disons que ça joue à l'américaine, avec les mimiques qui vont bien, les postures synchronisées à la perfection et les sourires en mode Ultra Brite. Et bien sûr, je suis tombé dans le panneau ! C'est pas compliqué, à chaque fin de morceau, je me disais que j'avais fait le tour de la question mais que, bon, allez, je vais voir ce que donne l'intro de la prochaine. Et je me retrouve à rester à écouter toute la prochaine et à attendre pour voir l'intro de la suivante… et ainsi de suite, jusqu'à acclamer comme il se doit la prestation des quatre musiciens. De la pop, du punk rock, du rock, le tout acidulé à la perfection avec les interactions qui vont bien et le fun qui va avec ! Yes !!!

C'est avec la banane que je retourne discuter avec les copains croisés ci et là. L'après-midi





Doghouse Rose © Marie d'Emm



Burning Heads © Marie d'Emm

commence très bien et déjà, le gros morceau qui se profile en ce qui me concerne : le concert des **Burning Heads**. Si mes propos dithyrambiques à propos de la formation d'Orléans te saoulent, je te propose de passer au paragraphe suivant. Si par contre, tu es curieux d'avoir mon retour objectif sur le groupe passé quintet il y a de cela quelques mois (enfin, presque trois ans !) et auteur d'un excellent Torches of freedom lâché dans la nature au printemps dernier, je te conseille d'être bien attentif. Ce concert de Burning Heads en format quintet, avec le retour de Phil à la guitare et l'arrivée de Fra au chant, n'est pas mon baptême du feu. J'ai eu la chance de voir le groupe l'été dernier au Temple Fest dans des conditions minimalistes mais dans une ambiance de feu. Et là, j'avais pris une grosse baffe. Autant le disque m'avait déjà convaincu sur cette nouvelle formule gagnante, autant le live m'a bien taloché. J'étais resté du côté cour de la scène pour prendre en pleine tronche les riffs géniaux du guitariste originel des Burning, et grand bien m'en a pris. Pour ma deuxième «expérience» dans ce format (car les Burning, je les ai vus un sacré paquet de fois), je me place au niveau des crash barrières, au centre pour avoir une bonne vue sur le jeu spectaculaire de Jbe et les déhanchés normands de Fra. C'est à Milou, le sondier des Rebel Assholes, que revient la redoutable tâche de sonoriser le band, et on peut dire que le gars a été à la hauteur. Je n'en dirai pas autant de l'éclairagiste, mais c'est peut-être la jalousie qui me fait parler. En attendant, le groupe a été impeccable. Un set des plus élégants (eh oui, Thomas, j'ai réussi à la placer) qui démarre sur les chapeaux de roues avec trois morceaux issus du dernier album («Pharmageddon», «Not a robot», «All set to glow») avant d'enchaîner avec des brûlots de la période Epitath («Little bird», «Fine», «Gigi pirate») et les remuants «Endless loop» et le magistral «Collapse». Le public est ultra chaud, les pogos s'enchaînent



Burning Heads © Marie d'Emm





Burning Heads © Marie d'Emm





Slaughter and The Dogs © Marie d'Emm

(mon dos s'en souvient encore). Taranto est également à l'honneur d'une setlist qui balaye presque toutes les époques (le génial «Push me», dont les paroles francisées par les Vulgaires Machins résonnent alors dans ma tête, le génial Auto pilot off). C'est assez logiquement que les morceaux du dernier album s'enchaînent («Wrong direction», «Hanky panky») sans oublier le dernier 45 tours (Fear), mais un concert des Burning Heads sans les classiques du début des années 90 ne serait pas un concert des Burning Heads. Et ce soir, les fans de la première heure vont être servis : «Break me down», «Reaction», «Super modern world», «Angry sometimes». L'heure allouée aux Burning s'achève déjà et fidèle à ses habitudes, le groupe termine par une reprise, celle de «Uphill struggle» des Adhesive. Un concert serti de diamants comme on dit par chez nous. Les Burning Heads ont encore conquis nos cœurs de rockeurs dans une ambiance surchauffée et propice à la fête. Tout va bien : Jb bondit comme jamais, Thomas est toujours bavard, Phil veille au grain, Mikis enchaîne les riffs sans faillir et Fra insuffle, avec son jeu de scène et son chant impeccable, un nouvel élan à une formation qui aurait pu ne jamais se relever du départ de son ancien et charismatique guitariste chanteur. Les Burning ne sont pas morts, vive les Burning !

Ouf ! je file au stand du groupe pour dealer un peu de merch des Orléanais en attendant le retour de Jbe et retrouve avec plaisir Tof du zine I Hate People - et récent habitant alsacien. Il a plus de goût pour ses lectures que pour ses choix de résidence, car il est dorénavant propriétaire du fameux #47 du W-Fenec mag. Bonne lecture Tof ! Je constate qu'il y a de plus en plus de monde, tant dans le hall de la salle qu'à l'extérieur. Je retourne dans ladite salle prendre une salve de punk rock made in UK avec **Slaughter and the Dogs**. De la formation originale il ne reste que Wayne Barrett-McGrath, chanteur installé à Lyon depuis quelques décennies et Jean-Pierre Thollet, plus ancien bassiste de la formation qui rempile pour l'occasion, est également du voyage. C'est une paire de français (dont mon ami Simon) qui complète la formation. Il manque un guitariste, qui s'est fait porter pale la veille et du coup, le brave Simon doit s'adapter à la situation. Le légendaire groupe originaire de Manchester (qui a ouvert pour les Sex Pistols au milieu des années 70) est venu à Sélestat pour délivrer la bonne parole du punk rock, et le public présent lui réserve un accueil triomphal ! J'avoue ne pas connaître la discographie du groupe (au contraire de certains spectateurs présents autour de moi) et c'est donc en qualité d'observateur impartial que j'assiste à une bonne partie du concert. Le son est correct, et même si on sent que les musiciens se cherchent sur scène, l'ensemble fait une belle impression. Wayne s'exprime tantôt en français, tantôt en anglais, et capte avec talent l'attention d'un public réceptif. Un bon moment passé en la compagnie du groupe street/punk rock historique.

La pression monte d'un cran et, alors que le décor de **Ludwig von 88** prend forme sur scène, Baste et Nikus des Svinkels se prêtent sans filtre à l'exercice des dédicaces près des stands des groupes. La salle est dorénavant quasi archi-complète. Auteur en 2019 de 20 chansons optimistes pour en finir avec le futur (et après presque 18 ans de silence discographique), l'un des derniers fleurons de la scène alternative des année 80 tourne sporadiquement dans une formation comprenant Karim au chant, Nobru à la guitare, Charlu à la basse et Jean-Mi à la boîte à rythmes. Ce joyeux bordel organisé va littéralement retourner les Tanzmatten à grands coups de décors enfantins, de costumes débiles et de tubes qui défilent aussi vite que les confettis («J'ai tué mon père», «Louison Bobet», «Houlala», «Jean-Pierre Ramone», «HLM»). C'est la première fois que je vois ce légendaire groupe en live, et bien loin d'être un fan de la formation parisienne, j'ai passé un bon moment en la compagnie de ces joyeux drilles. On ne va pas se cacher qu'on n'atteint pas les hautes sphères musicales, mais c'est bien conforme à ce que j'en attendais : du fun, du fun et du fun.

Le public est bouillant. Preuve en est un type qui s'approche du stand des groupes avec son tee-shirt complètement déchiré, en raison d'un pogo certainement un peu trop virulent. Le public est bouillant, mais le public a encore de la



Ludwig Von 88 © Marie d'Emm





Ludwig Von 88 © Marie d'Emm



Svinkels © Marie d'Emm

ressource et va tout donner pendant le show des **Svinkels**. Alors que s'achève le «rechute tour», qui verra le groupe faire à terme une pause pour une durée indéterminée, le Svink' va ambiancer comme jamais un parterre qui lui mange dans la main. Les punks présents en masse dans le public se transforment en MCs et reprennent en chœur les titres scandés par Gérard Baste, Nikus Pokus et Monsieur Xavier. Étant tributaire des Burning pour retrouver mon home sweet home, et compte tenu du fait que le groupe doit être rentré assez tôt à Orléans dimanche matin, je vais assister à un bon tiers du concert. Largement suffisant pour apprécier le début d'un show qui, j'en suis persuadé, sera d'une grande qualité du début à la fin. Les textes peuvent parfois être potaches (et même un peu scabreux), mais il faut reconnaître la qualité d'écriture d'une grande majorité des paroles et surtout, ce flow super compréhensible et caractéristique du groupe. Incontestablement, un vrai groupe de punk, même si le groupe se revendique, à raison, un combo de rap. Mais ce n'est pas par hasard si Svinkels est plus souvent programmé dans les fest de rock que dans les soirées rap ! Les trois garnements, accompagnés par l'essentiel DJ Pone, vont enchaîner les tubes (et pas mal de titres de Bons pour l'asile en ce début de show) comme certains enchaînent les verres, et même si Nikus et surtout Xavier semblent avoir pris un coup de vieux, Gérard Baste et le génial DJ Pone donnent l'impression d'avoir vingt ans et nous entraînent dans leurs délires. Le Svink' c'est chic, absolument fabuleux, et c'est sur cette excellente impression que je quitte le festival avec des souvenirs plein la tête. Désolé pour Arno Futur, on remettra ça… plus tard !

Ça faisait très longtemps que je n'avais pas assisté à un (mini) festival d'une telle qualité, tant au niveau de la programmation que de l'accueil, de l'organisation et des infrastructures (j'ai profité, grâce à mes amis du 45, du catering et des loges). L'asso Zone 51, qui fêtera ses dix ans en octobre 2023, peut se targuer d'une orga sans faille avec des bénévoles souriants et efficaces. Bravo !

Merci : Laurent Wenger et le staff de Rock Your Brain Fest, (service presse, bénévole, catering, sécu) les Burning Heads, les élégantes histoires de Tomoï, les short-list de Fra, The Rebel Assholes, Simon, Tof, Jérôme Escape, Milou, Bender, Marie D'Em, David Boehm.

■ Gui de Champi
Photos : Marie d'Emm pour **Warm TV**



Svinkels © Marie d'Emm





Arno Future © Marie d'Emm

HUGUI(GUI) LES BONS TUYAUX

Hell'o mon bon ami ! Tout va bien du côté de chez toi ? En ce qui me concerne, je suis débordé. Mais alors, à un point que tu n'imagines même pas ! Je dois en effet répondre à un afflux massif de courriels de lecteurs du W-Fenec qui me demandent une date de sortie du fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux saison 1. Je ne sais pas trop quoi leur répondre, à part que j'ai promis de me rendre au siège de CCCProd pour superviser le bon déroulement des opérations. Ce qui est sûr, c'est que le #52 du W-Fenec mag est sorti et que tes espoirs portés dans notre dernier échanges de bon plan sont malheureusement vains. Mais à ta décharge, je reste persuadé que tu as mis toute ton énergie dans ce chouette tuyau qu'est China Drum. Les disques ne décollent pas de ma playlist et je prends énormément de plaisir à les écouter. Bien joué mon pote !

On va continuer sur notre bonne lancée, tu veux bien ? J'ai sélectionné mon deuxième tuyau de cette nouvelle saison en fonction de tes références en termes de fusion. Rage Against The Machine ? Classique. Urban Dance Squad ? Classieux (un de mes groupes préférés ever life). Downset ? On commence à gratter un peu là. Cyco Miko ? Nous y voilà ! Tu te souviens d'ailleurs du Mike Muir qui avait couru comme un dératé sur le studio de NPA sur Canal +, en chantant à tue-tête «I love destruction» (qui sonne comme un tube de Turbonegro) ? Tu as de belles références dans ta besace d'artisan qualifié ISO 666. Mais j'ai le regret de t'informer que pour être tout à fait complet, il en manque une : Dust Junkys.

Ce nom t'est inconnu et je n'en suis pas étonné. Comme mon précédent tuyau (Lodestar), ce groupe n'a pas fait long feu, même si la page Wikipedia (en anglais) lui consacre quelques lignes et une carrière de 5 ans. Tombé dans l'oubli en 2000, le band se serait reformé, selon la légende, en 2015, ce qui me paraît étonnant car franchement, ça n'aurait pas échappé à mes radars. Quelques visionnages de YouTube laissent toutefois à considérer que ça vivote. Bref, revenons au concret, c'est-à-dire la musique. C'est en 1998 que ma vie s'est illuminée. Je sortais d'une séance de cinéma à l'UGC Saint Jean à Nancy, pas très loin de la Fnac. J'ai passé un bon moment en matant Taxi 1 (Alerte générale !!!!) et disposant d'un peu de temps avant de prendre le bus 101 pour me ramener à Champigneulles Rock City - arrêt Piscine - je suis allé feuner les nouveautés au rayon rock du soi-disant Agitateur. **Dust Junkys** était à la borne d'écoute. Curieux comme je suis, j'ai lancé la lecture, j'ai eu le smile et je suis reparti avec le disque compact. Ce n'est pas plus compliqué que ça. Vingt-quatre ans plus tard, j'écoute encore avec énormément de plaisir Done and... dusted. Le tableau est assez simple : un basse/batterie du tonnerre, un DJ qui assure, une guitare toute en souplesse et un MC qui déboîte. Le gratteux joue en pentatonique à la Hendrix, simple et efficace. J'ai bossé tous les plans de gratte à l'oreille. Tous, tu m'entends ? Moins foufou que Persona non grata de mes chouchous Urban Dance Squad, on est quand même dans un registre assez proche : des titres qui groovent avec un flow relativement soutenu mais sans tomber dans le pe-ra des premiers albums des Bataves, des guitares cristallines qui lorgnent vers le blues, de la basse slappée avec parcimonie et que des bons morceaux.

Rien n'est à jeter. Mais alors, vraiment rien. On dirait que le groupe a écrit ce disque pour moi. Je ne prends aucun risque avec cette tuyauterie en or massif car on ne peut que succomber au charme de ces cinq Anglais. Le même album est ressorti en 2018 avec un mixage différent et peut-être quelques rajouts. J'ai naturellement écouté mais je préfère le mix d'origine. Ce qui est certain, c'est que mon skeud que j'ai acheté un jour de printemps 1998 a, comme des dizaines d'autres, changé beaucoup de choses dans ma vie. Il existe une version



double album avec un ensemble de remix dont je n'ai, étrangement, aucun souvenir. Un bon moyen de me rafraîchir la mémoire qui, avec l'âge, commence à flancher. Il faut croire que les moments dont on se souvient sont gravés dans nos cœurs.

Oh, je te vois venir car je suis sûr certain que tu veux connaître mon top 3 de l'album. Je m'autoflagelle en acceptant cette mission car putain… c'est trop duuuuuur ! Allez, on dira le funky «What time is it», le hendrixien «Fever», l'indispensable «Movin' on», le jouissif «Living in the pocket of a drug queen», le… Hein ? Quoi ? Ça fait déjà quatre ? Mais que veux-tu, les pelletés de tubes auront eu raison de ma raison ! Je te souhaite de passer un bon moment avec une de mes sensations de l'année du sacre de la Coupe du monde !

Toujours en forme mon Gui de Champi, à ce que je vois. Et encore plus quand il est question de parler musique, propager la sainte parole… Comme je te comprends ! C'est pas pour rien que je prends toujours un énorme plaisir avec tes découvertes et nos échanges passionnés et que je n'ai pas compté les heures passées derrière mon écran et le logiciel Scribus (il est gratos, on peut en faire la pub sans soucis) pour mettre un terme à ce «fameux» fanzine. Mais ça y est, tout est prêt ! J'aurais en effet aimé qu'il soit terminé pour la sortie du précédent mag mais il n'y a pas que toi qui es débordé. À moins que je ne gère (très) mal mon temps, explication plus que plausible. Toujours est-il que les 44 pages à base de double colonnes de texte et quelques photos pour illustrer et aérer l'ensemble sont prêtes, on attend plus que la couv' que nous réalise daN (de l'illustre fanzine Kérosène, c'te classe !) et tu conviendras avec moi que la première ébauche qu'il nous a envoyée ce matin défonce ! Je n'en attendais pas moins de lui.

Mais revenons donc à ton tuyau. Tu te spécialises dans la fusion 90's on dirait et anglaise qui plus est. Troisième bon plan d'affilée qui vient d'outre-Manche, en comptant Eureka Machines dans l'épisode bonus été spécial fanzine HuGui(Gui). Faut le commander les gens ! Bien vu en tout cas, je n'avais jamais entendu parler de Dust Junkys et Done… and dusted, qui tourne pendant que je rédige ces lignes me plaît encore plus que Lodestar, ton tuyau précédent. Perso j'en écoute assez peu de la fusion, ça me peut me lasser à la longue. À l'inverse de l'indie-punk power-pop emo-punk 90's, qui constitue 95% de ma discothèque et 100% de mes tuyaux pour l'instant. Et ce n'est pas celui qui arrive qui va changer la donne. Donc quand j'en lance de la bonne sur ma platine (ou lecteur Winamp), je passe toujours un bon moment. Voire un excellent moment, comme quand Mike Muir avait mis le feu sur le plateau de NPA. Ah là là, impossible de lister tous les groupes trop cools qui avaient égratigné les tympans de Gildas et De Caunes à l'époque (je crois que Mowno a fait une compil de liens YT) mais bien sûr que je me rappelle le passage des survoltés Cyco Miko ! Tiens, en parlant de gars montés sur ressorts, dans ma liste j'avais oublié d'autres junkies,





s'adonnant eux aussi au plaisir du funk, en plus énervés. Non c'est pas FFF, dont je te sais très friand mais Phunk Junkeez dont je ressors parfois le seul album que j'ai d'eux, Injected, produit en 1995 par Ross Robinson. Chez tes Anglais les tempos sont plus calmes mais pas moins groovy et j'aime beaucoup l'ambiance qui se dégage de Done... and dusted. Y a un côté smooth, apaisant, ensoleillé, on se croirait par moments avec les Californiens de Sublime, quand ils ne succombent pas au reggae-ska. Je valide donc à 100% et n'ai rien à rajouter à ce que tu as écrit, ce serait redonnant. Bien joué ! Comme j'ai fait plusieurs trucs en même temps que la rédaction de ce papier (procrastination j'écris ton nom), j'ai eu le temps d'écouter l'album 3-4 fois d'affilée, histoire de bien m'en imprégner. Je n'ai pas l'impression qu'il y ait des morceaux qui se détachent, se démarquent... c'est vraiment un disque homogène, qui s'appréhende dans son intégralité. Bon allez, je sens que tu trépignes alors je vais quand même confesser avoir un petit faible pour la ballade, «Remember». Mon passif emo, sûrement, ahaha ! Heureusement en revanche qu'on cause musique et pas ciné, je ne vais pas rebondir sur ta référence à Taxi mais n'en pense pas moins.

Tu restes dans la fusion et moi en terrain connu également : le rock indé anglo-saxon. Même si on va quelque peu voyager... jusqu'à Auckland en Nouvelle-Zélande. Marrant que tu ne connaisses pas **The Beths**. Le groupe existe depuis 2014, premier album, l'excellent Future me hates me en 2018 et le troisième, Expert in a dying field est sorti le mois dernier. Si tu veux de la machine à tubes, tu peux commander les trois disques les yeux fermés (et des nouveaux jouets pour Victoria par la même occasion) car Jump rope gazers (2020) est parfait lui aussi. On a généralement une préférence pour l'album avec lequel on a découvert un groupe et cela se vérifie ici encore avec le bijou qu'est Future me hates me. Une fois n'est pas coutume, j'ai vu le nom passer une fois, deux fois, trois fois sur mon fil d'actus. À la quatrième, fin décembre début janvier 2019 j'ai fini par cliquer sur le clip de la chanson éponyme. J'ai adoré. Tout comme la session live KEXP qui suivait et je suis donc tombé sous le charme de The Beths (pour Elizabeth, la guitariste/chanteuse et ses trois sbires). Ça tombait bien, il y avait un concert de prévu le mois suivant en première partie de Death Cab For Cutie au Trianon. Un poil cher et je ne suis pas spécialement fan des ricains mais je me passais tous les clips que je trouvais, les lives en boucle, il fallait absolument que je vois ces Néo-Zélandais.es. Je suis certain que tu comprends ce truc viscéral, à double tranchant car si c'était naze, dégringolade émotionnelle en vue. Bon bah j'ai pas été déçu, c'était trop beau. C'est vraiment l'adjectif qui me vient en premier pour qualifier à la fois le groupe et leur musique. Y a «minouchou» aussi mais on n'est pas suffisamment intimes. J'aimerais pourtant trop être leur pote. Ils ont des looks de

nerds, à avoir fréquenté les clubs de scrabble / échecs au collège et pourraient jouer dans The Big Bang Theory mais j'avais discuté un peu avec eux au Trianon et ils étaient autant abordables qu'adorables, hyper humbles, vraiment ça débordait et c'était nullement surjoué.

La légende raconte qu'ils se sont connus dans une école de jazz et ont décidé de faire de la power pop. Ça leur réussit plutôt bien. Ils auraient pu se contenter de faire des morceaux de 2 min 30 mais non, leur virtuosité technique leur permet de faire des chansons de 4 minutes sans que cela ne soit chiant une seule seconde, avec de multiples arrangements, harmonies vocales, chœurs et quelques petits solos par ci par là. On se rend davantage compte en live de la (plus grande) complexité des morceaux, parce que si on se contente d'écouter sans tendre l'oreille, ça trace tout droit, c'est l'efficacité qui prime, on dirait les Beatles. Toi qui avais davantage aimé les titres les plus rock de Colleen Green, tu vas kiffer. On les compare aussi parfois à Alvvays, dont Ted doit parler dans un prochain mag. Ici également la voix d'Elizabeth Stokes est trop belle, parfois bubble gum mais le plus souvent mélancolique, collant parfaitement aux textes pas des plus gais ; «Great no one», «Not running», ma préférée, à moins que ce ne soit «Little death» (et son final somptueux), «Happy unhappy» (tout un programme !)... Tu auras compris, dans un registre différent mais comme pour Dust Junkys, rien n'est à jeter ! T'en n'as pas assez ? Il t'en faut plus ? Aucun problème, lance ton Deezer et l'album suivant avec par exemple «Dying to believe» (magique jusqu'aux woo-woo finaux), l'émouvante «Out of sight» (j'ai quasi la larme à l'œil à chaque fois, dès les premières secondes) ou la plus catchy «Mars, the God of war».

Il faut que je ponce un peu plus le petit dernier, Expert in a dying field car je confesse n'avoir pas encore bien pris le temps de le défricher. Mais je vais acheter ce disque, comme les deux autres. C'est ballot, je les ai revus pour la troisième fois en avril, au Point Ephémère mais il n'était pas encore sorti. Doublement ballot, je l'avais entre les mains y a 15 jours en fouinant chez Bis Aufs Messer, disquaire cool berlinois quand je suis venu voir le Big Four de l'emo-hxc-indie-punk avec Boysetsfire + Hot Water Music + Samiam + Be Well (groupe de l'ingé son Brian McTernan du mythique studio Salad Days) mais j'avais la flemme de me le trimballer dans l'avion. Mes deux bands préférés sur la même tournée, qui ne passait bien sûr pas en France, j'allais pas rater ça ! D'autant que l'eye-contact que j'ai eu avec Sergie Loobkoff, alors qu'il était sur scène, ça valait bien le coup de saloper mon bilan carbone. Et je ne parle même pas du lien qu'il m'a filé pour écouter le nouveau album de Samiam, qui ne sort qu'en mars. Chuuut... Je suis décidément incorrigible, revenons à The Beths. J'ai souvent la flemme mais je trouverai le temps de choper ce troisième LP, dès lors qu'il restera en dessous des 30 . C'est quand même devenu plus qu'un produit de luxe les vinyles. Ça m'arrange, j'ai plus beaucoup de place dans mon appart parisien, problème que tu connais moins. Cet appart en revanche, tu le connais, c'est même là que tu as découvert The Beths. Ta première impression avait l'air positive, qu'est-ce que tu en dis après avoir écouté plus en détails ?



Mon prochain tuyau par contre, je suis certain que tu n'as encore rien entendu. Et pour cause, moi non plus,. Je décolle dans deux jours pour la Floride, The Fest et ses 350 groupes de punk rawk en 3-4 jours dans la ville de Gainesville (dont Samiam et Hot Water Music pour deux sets chacun, ahaha). Je te réserve la découverte qui me bottera le plus en live !

Mon Cher Guillaume Circus, je ne vais pas y aller par quatre chemins : tu es l'un des meilleurs (si ce n'est le meilleur) compagnon musical que je puisse connaître ! C'est quand même pas croyable qu'à l'exception des dispensables Wet Leg, (non, je n'y arrive pas !), tu touches toujours le centre de ma cible émotionnelle ! C'est pas compliqué, j'ai des frissons rien qu'à entendre la sublime intro de «Expert in a dying field» du génial (dernier) album du même nom. C'est certainement dû à la beauté des voix, à la justesse des mélodies et aux magnifiques couplets et refrains composant ce sublime morceau. L'absence de chauffage dans mon bureau à l'heure où je rédige la fin de ce papier (il doit faire 15 degrés, idéal pour bosser !) est peut-être aussi une raison de mes frissons, mais franchement, The Beths, c'est tellement chouette !

J'ai effectivement un souvenir précis de ma première écoute (dans ta tanière du 18ème) du dernier album du combo d'Auckland. Pendant que tu te tirais les cheveux avec Scribus, l'album défilait et j'ai été attiré par les douces mélodies et les envolées toutes en retenue de The Beths. On ne va pas se mentir, j'adore. C'est sucré, c'est molletonné, c'est enjoué, bref, c'est génial. Emballé, c'est pesé, l'addition s'il vous plait ! Encore un groupe qui aurait sa place chez le génial label Big Scary Monsters - qui annonce d'ailleurs la sortie prochaine du nouvel album de New Pagans, je dis ça, je dis rien. Rien à voir avec mon groupe irlandais préféré, mais j'ai une tendance à apprécier, ces dernières années, les groupes à chanteuses, ce qui n'est pas du goût de ma chère et tendre épouse qui a du mal avec les voix féminines. Ça et le reggae, c'est compliqué pour elle. Ce qui me sauve, c'est qu'elle adore The Wildhearts et les Burning Heads ! Toujours est-il qu'en interrogeant Tiffany sur son ressenti à propos de The Beths, elle s'est focalisée sur la voix et m'a lancé un cinglant «ouais, ça sonne comme ces groupes à chanteuses des années 90's». Elle a raison dans un sens, et je ne vais pas insister et me garder pour moi tout seul les écoutes de The Beths. Je vais me faire une joie de découvrir en détail la discographie du groupe, et je reste pour le moment scotché au petit dernier qui vient de paraître.

Étonnamment, j'éprouve un plaisir infini à écouter le disque au casque pour une écoute optimale, alors que le disque me fait moins d'effet quand il passe dans ma voiture. Je rejoins parfaitement ton analyse selon laquelle les musiciens ont un niveau technique supérieur à la moyenne. Et même si «ça joue» comme on dit parfois par chez nous, ce n'est jamais au détriment des mélodies et c'est toujours dan un esprit collectif. Pour notre plus grand plaisir hein ? Le tiercé dans le désordre (mais qui rapporte énormément) comprend le superbe «Your side», l'énergique «Head in the clouds», sans oublier le parfait «Expert in a dying field», déjà évoqué plus haut mais qui symbolise parfaitement la musicalité et l'état d'esprit de ce groupe. Je redoute (encore une fois) de ne jamais voir ce band en live mais qu'importe, les disques vont me faire vibrer un bon bout de temps, et ça, c'est grâce à toi (et au groupe aussi, on va pas se le cacher). Un tuyau sans raccord et aux normes, s'il vous plait. Que demander de plus, à part un prochain épisode de nos magnifiques aventures communes ? Avant ça, il faudra être à l'affut des réseaux (quels qu'ils soient) pour te procurer, contre menue monnaie notre fanzine HuGui(Gui) les bons tuyaux saison 1 qui, à l'heure d'achever ces lignes, part dans les rotatives de l'enfer et qui, à l'heure où tu liras cette rubrique, sera entre nos mains ! La suite au prochain épisode du W-Fenec mag donc, et dans un format un peu «surprise». J'ai hâte !

■ Gui de Champi & Guillaume Circus

PS : Si la version papier du fanzine HuGui(Gui) t'intéresse, un p'tit mail à l'un des experts en tuyaux et y aura moyen de moyenner.
guidechampi@w-fenec.org
guillaumecircus@hotmail.fr

Gui de Champi & Guillaume Circus présentent

HuGui(Gui)

les bons tuyaux



SAISON 1 (2021-2022)



DANS L'OMBRE : SIMON

J'AI BEAU AVOIR CROISÉ PLUSIEURS FOIS «SWINDLE» SIMON SUR LA ROUTE, JE L'AI TOUJOURS VU SOURIRE. ÇA PEUT PARAÎTRE CON, MAIS MINE DE RIEN, C'EST IMPORTANT. ET COMME SIMON EST AUSSI SOURIANT QU'INTÉRESSANT, TU SAIS CE QU'IL TE RESTE À FAIRE : FAIRE PLUS AMPLE CONNAISSANCE AVEC LUI !

Quelle est ta formation ?
J'ai un diplôme de technicien du son mais principalement je pense avoir appris sur le terrain... J'ai toujours voulu faire ça, j'ai fait un CAP d'électricien plus jeune pour pouvoir faire ça et j'ai fait une formation de réglages de guitares chez Custom 77 ! Une marque que je recommande fortement !

Quel est ton métier ?
Je suis technicien du son mais on va dire que je suis un peu multitâche, je pars en tournée avec des groupes, je les drive, je fais la régie, le son, je fais du réglage d'instru. Le leatherman humain !

Quelles sont tes activités dans le monde de la musique ?
Alors ça fait bientôt une dizaine d'années maintenant que je pars avec des groupes en tournée : Lion's Law, Adolescents, Komintern Sect, Bromure, Squelette, Not Scientist, et un bon paquet d'autres... pour faire à peu près tout ! Avec Thib, un ami qui a déjà été interviewé

dans cette rubrique il y a quelques années, on a monté une boîte de tour qui s'appelle Pressure tour. Mathilde, Camille et Marie nous ont rejoints dans l'aventure. Le projet étant vraiment de proposer des packages complets pour les groupes : mise à disposition de véhicules, booking, backline, admin, com' et évidemment de partir avec eux.
En parallèle je travaille à Warmaudio à Decines en banlieue de Lyon, je m'occupe du son des concerts, de la permanence des locaux de répète et j'y ai un petit atelier de réglage de guitare. Je jongle donc entre les tournées et la salle !
Je joue aussi dans un groupe qui s'appelle Claimed Choice où je chante et fais de la guitare. Et je fais de la radio de temps en temps sur la meilleure des radios : Droogies Radio !

Ça rapporte ?
J'arrive à en vivre je ne croule pas sous l'or et je fais des sacrifices financiers pour pouvoir faire ça mais j'ai la chance de pouvoir bosser avec des groupes que j'apprécie, les années de Covid ont été difficiles et on a clairement encore des répercussions financières mais je préfère faire ces sacrifices et avoir une certaine liberté.

Comment es-tu entré dans le monde du rock ?
J'étais un peu un cliché du gamin qui écoute du Punk, famille divorcée, tu cherches l'adrénaline un peu partout, tu traines avec tes potes le soir après les cours à faire des conneries et boire des coups. Tu commences à monter des groupes... pas toujours bons loin de là.... Tu vas à des concerts et tu rencontres des gens qui organisent des concerts. J'ai toujours voulu faire du son depuis ado. Quand j'ai déménagé à Lyon, j'ai rencontré Sid qui s'occupait des UMFM à l'époque et qui commençait à organiser des concerts à Warmaudio. J'ai commencé à afficher pour les concerts et à me balader avec des seaux de colle à papier peint sur les pentes de La Croix Rousse (rires). Très vite j'ai bossé pour son label de l'époque, organisé mes concerts, et après je tournais avec des groupes. Thib m'a fait partir au merch avec UMFM. Je faisais des petits boulots en tout genre pour pouvoir continuer à tourner avec des groupes. Et c'était parti !

Une anecdote sympa à nous raconter ?
Mon premier week-end avec Lion's Law, gros routing tout le week-end sur les routes allemandes. La deuxième date, on doit partir pour un festival au fin fond de l'Allemagne mais on fait demi tour car on a oublié une guitare. On se tape les bouchons etc. On arrive au fest 2 minutes avant de jouer. J'ai juste au le temps de pisser dans une bouteille derrière la console de mixage pendant que je mixais (rires), j'ai dû dormir 2 heures et conduire 20 heures ce week-end là mais c'était le début d'une longue amitié et d'autres sacrées aventures !

Ton coup de cœur musical du moment ?
J'avoue être un boulimique de zik. Dans plein de genres différents. J'ai pas mal écouté un groupe ricain sorti sur le label Mendeku Diskak : Self Inflict. J'aime beaucoup aussi un groupe qui s'appelle An Slua groupe d'Irlande que l'on vient de me faire découvrir.

Es-tu accro au web ?
Sans mentir je pense que oui, quand t'es accro à la zik, internet c'est quand même un sacré moyen de découvrir des groupes d'un peu partout sur le globe et ça a quand même des avantages. Pour bosser aussi, clairement essentiel pour moi maintenant et je passe plus de temps sur les réseaux qu'il en faudrait mais c'est l'époque qui veut ça...

A part le rock, tu as d'autres passions ?
La boxe, j'essaye de m'entraîner au moins 3/4 fois par semaine. C'est essentiel pour moi pour me vider la tête. En prendre une bonne dans la tronche de temps ne fait pas de mal. J'ai aussi une passion pour l'histoire, la guerre froide tout particulièrement et la géopolitique.

Tu t'imagines dans 15 ans ?
Aucune idée clairement mais la musique sera toujours là, c'est une certitude.

Merci Simon.

■ Gui de Champi



ARA, FAN DE FRANK TURNER

Je m'appelle Ara et je suis fan de Frank Turner. Nous sommes en 2011 et je suis assise dans le jardin d'un ami. On boit des coups, on parle de musique et alors que je partage mon engouement tout neuf pour l'auteur-interprète néerlandais Tim Vantol, mon ami me fait découvrir un mec qui s'appelle Frank Turner. Mais je n'accroche pas.

Neuf mois plus tard, en avril 2012, j'ai finalement l'opportunité de voir ce fameux Frank Turner en live et je l'interviewe avant le concert. Je ne suis toujours pas convaincue, même si le mec se révèle sympa et patient et que le concert est chouette. J'ai eu ma révélation début 2013 lors d'un deuxième concert (en première partie des Dropkick Murphys), à Hambourg. Je le trouve après le concert à sa table de merchandising, on discute un long moment j'achète le DVD de son live à Wembley, je le fais signer et je le quitte avec la promesse d'un pass photo pour son concert de Londres, auquel je prévoyais déjà d'assister. À partir de là, tout s'accélère : trois mois plus tard, j'ai vu cinq concerts dans trois pays différents (avec son groupe, les Sleeping Souls) et je suis accro !

Au départ, je vais aux concerts toute seule mais je découvre rapidement qu'on n'est jamais seul à un concert à un concert de Frank Turner. Il y a toujours au moins une personne d'un pays étranger et les fans de Frank Turner aiment voyager pour voir les concerts (d'ailleurs, les voyages sont un thème récurrent dans ses chansons). Et ce sont deux choses qui me parlent...
D'un côté ce sentiment d'appartenance que je n'ai retrouvé dans aucune autre communauté : les gens qui prennent soin les uns des autres, qui s'entraident, s'assurent que toute le monde s'amuse avant, pendant et après le concert. Des étrangers deviennent des copains de concert, puis de véritables amis. Le dernier exemple remonte à mon voyage à Anvers, en Belgique, où j'ai rencontré une jeune femme d'Amsterdam juste avant le concert et juste après, non seulement elle m'a fait visiter la ville où elle est allée à l'université de nuit avant de me raccompagner au centre-ville, mais en plus on s'est donné rendez-vous pour déjeuner ensemble le lendemain à Tilburg, aux Pays-Bas. (Je vous ai dit que les fans de Frank Turner aimaient voyager ?) Et finalement, que ce soit votre 100ème ou votre premier concert de FT, c'est l'amour de la musique qui rapproche tout le monde pendant environ deux heures dans le noir.

D'un autre côté : j'adore voyager et Frank est l'un des rare musiciens à ne pas restreindre son programme de tournée aux pays où il gagne beaucoup d'argent. Il veut jouer dans autant de pays que possible et moi, comme j'aime voyager, j'en profite pour réserver mes vacances en fonction du parcours de la tournée. Il joue à Porto et à Lisbonne ? C'est parti pour un week-end au Portugal ! Il fait encore la

première partie des Dropkick Murphys en Grèce et en Bulgarie ? Je découvre les deux pays en une semaine en casant les trois dates. À l'heure où j'écris ces lignes, j'ai vu Frank jouer dans 23 pays différents, sur deux continents. Pour être honnête, je reconnais que je suis parfois un peu extrême, mais tous les souvenirs que je me suis fait en chemin, tous les amis que j'ai rencontrés dans des tas de pays du monde entier et surtout, tous les concerts que j'ai vus, tout cela en valait la peine à chaque fois. Je l'ai vu jouer devant moins de 40 personnes dans une maison à Naples, devant environ 100 personnes sur un bateau à Hambourg, devant des publics microscopiques en France et en Europe de l'Est, mais aussi devant 10 000 personnes à guichets fermés à l'Alexandra Palace de Londres. Je n'ai jamais quitté un concert déçue.

139 concerts plus tard, je fais déjà des projets pour fêter mon anniversaire à l'un de ses concerts au Royaume-Uni en octobre. Sûrement un autre voyage pour les annales, en attendant patiemment d'autres dates au Canada et en Scandinavie (deux endroits où je ne suis encore jamais allée).

Je pense qu'on peut dire que je suis fan de Frank Turner.

■ Ara
instagram.com/**mysuitcaselife**





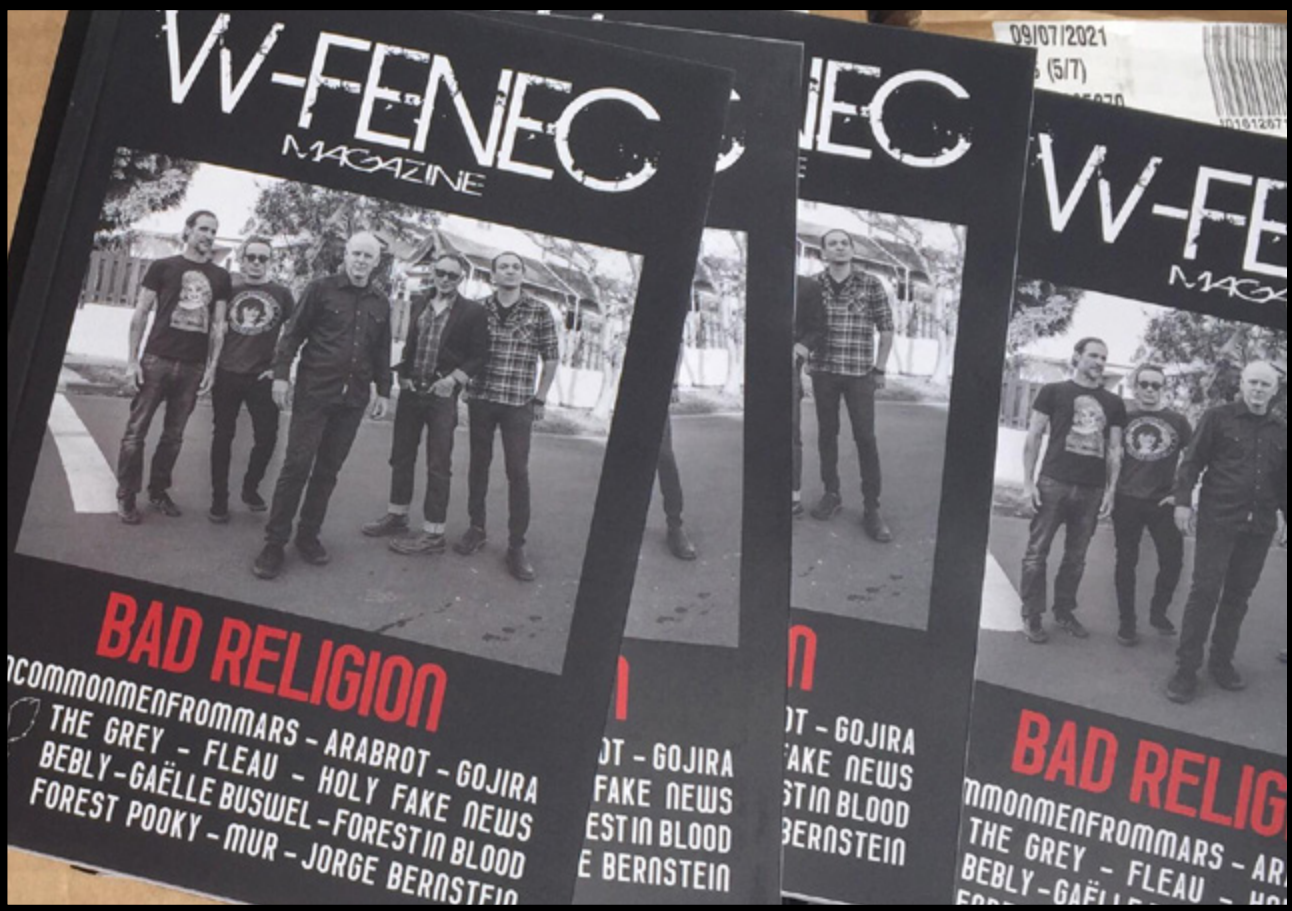
MAG 47 et MAG 50 en version papier !

Exceptionnellement, on a imprimé les Mags #47 et #50.

Il nous reste quelques exemplaires du #47, il est dispo prix coûtant en «direct» (au hasard des concerts et des stands de merch') ou on peut te les envoyer (mais la Poste prend cher à savoir 6 euros).

Si tu veux le recevoir chez toi, contacte-,nous et à **team@w-fenec.org** on s'arrange via Paypal.

Merci de ton soutien.



W(ho's next)-FENEC

*** LE 18 JANVIER 2023, ON AURA 25 ANS ***

DELIVERANCE

MONOLITHE NOIR

TEMPS CALME

JEAN JEAN

GO PUBLIC

LIAR

THE FOXY LADIES

MAGON

NUITS BLANCHES

AS THEY BURN

BRUME

LE RÉPARATEUR

ASTROSAUR

MIOSSEC

...



1122